This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Rul—
2/3/84

TAYLOR
INSTITUTION

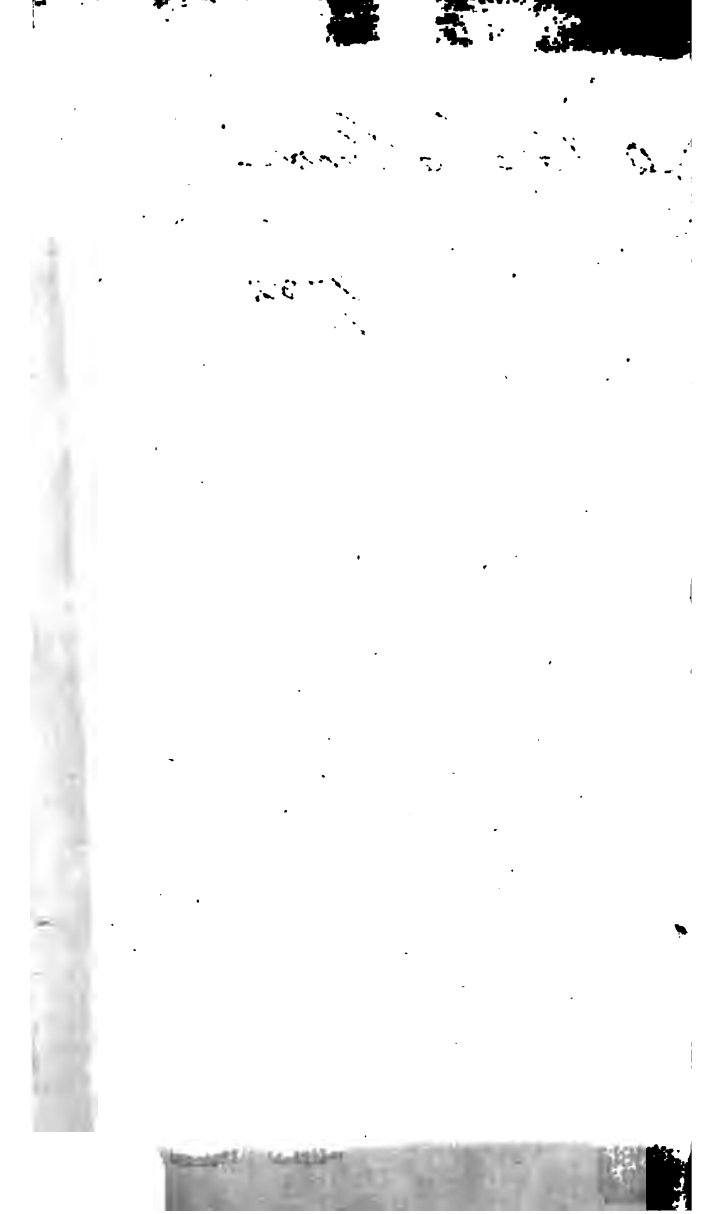
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 429

OXFORD
1992

Mary Stuart

1782 —



THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME PREMIER.

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Et se trouve
A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

ON doit accorder à l'Auteur de ce petit Théâtre, le mérite d'avoir créé un genre de Pieces dont perſonne n'avoit encore conçu l'idée : ce genre peut ſans doute être perfectionné ; mais pourroit-on refuſer de l'indulgence aux premiers eſſais ? Il falloit vaincre de grandes difficultés, pour faire des Drames intéreſſants, ſans le ſecours de l'intrigue, des paſſions violentes, des contraſtes des vices & des vertus ; enfin, quand on s'eſt impoſé la loi de ne point faire paroître d'hommes, & de ne pas dire un ſeul mot qui ne ſoit ou qui n'amene une leçon. Ces Pieces ne ſont que des Traités de morale mis en action, & l'on a penſé que les jeunes perſonnes pourroient y trouver des leçons intéreſſantes & perſuaſives. D'ailleurs, en jouant ces Pieces, en les apprenant par cœur, elles y trouveront

pluſieurs avantages; ceux de graver dans leur ſouvenir des principes excellents, d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, & d'acquérir de la grace & un bon maintien. Apprendre par cœur des morceaux détachés de proſe & de vers, ne produiroit pas les mêmes effets, parce qu'il eſt impoſſible de déclamer ſeul dans une chambre, avec autant d'émulation qu'en jouant la Comédie. Il n'y a guere de Pieces connues que des jeunes perſonnes puiſſent jouer ſans danger, & elles ſont preſque toutes au-deſſus de leur conception. L'Auteur a évité, avec un ſoin extrême, d'introduire dans ces petites Comédies, aucun caractere véritablement odieux; on n'a préſenté que des défauts naiſſants, toujours accompagnés d'un bon cœur, & par conſéquent ſuſceptibles de correction. Il n'y a que le ſeul caractere de *Dorine*, dans *l'Enfant gâté*, qui ſoit réellement vicieux; mais on a cru devoir prévenir les jeunes perſonnes ſur la flatterie mercénaire qu'elles peuvent rencontrer quelquefois dans les Domeſtiques qui les entourent, & c'eſt la ſeule

raiſon qui a engagé à peindre ce perſonnage ſi odieux à voir, & ſi déſagréable à jouer. Enfin, ces Eſſais, fruits des veilles d'un Auteur qui a conſacré ſa jeuneſſe & ſa vie à ce genre de méditation, ont été dictés par les plus louables motifs. Puiſſent tous les Enfants qui liront ces Pieces, être frappés des exemples qu'elles contiennent! Puiſſent-ils, par cette lecture, devenir meilleurs, plus ſenſibles, plus vrais, plus tendres pour leurs parents! & tous les vœux de l'Auteur ſeront remplis.

AGAR
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE EN PROSE
ET EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

AGAR.

ISMAËL, *Fils d'Agar.*

L'ANGE.

La Scene eſt dans un Déſert.

AGAR
DANS LE DÉSERT,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AGAR, ISMAEL.

AGAR, *tenant ſon fils par la main.*

Elle doit porter un vaſe.

QUELS triſtes lieux!... quelle affreuſe ſolitude!...

ISMAEL.

Maman, retournons chez-mon pere; nous y étions ſi heureux!

AGAR.

Hélas! mon Enfant, la haine & la jalouſie nous en ont chaſſés; & c'eſt pour toujours.

ISMAEL.

La haine! & quel mal ai-je fait pour la mériter? Et vous, Maman, comment peut-on vous haïr?

AGAR.

L'envie, mon Fils, rend injuſte & cruel; elle conduit à la haine la plus odieuſe, la plus noire de toutes les paſſions.

ISMAEL.

Un cœur ſenſible ne l'éprouvera donc jamais?

AGAR.

Un cœur ſenſible peut s'égarer... l'orgueil, mon Fils, peut corrompre l'ame la plus tendre, & la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

ISMAEL.

Ah! Maman, ſi j'ai de l'orgueil, mettez tous vos ſoins à m'en corriger.

AGAR.

La raiſon ſeule doit nous en garantir. L'Auteur de la nature n'a rien fait que de bon; nous lui devons toutes nos vertus; & nos vices ſont notre ouvrage.

ISMAEL.

Nous naiſſons donc ſans orgueil?...

AGAR.

Dieu imprima dans nos cœurs un deſir ſalutaire qui nous porte à nous diſtinguer, à rechercher la gloire.

ISMAEL.

C'eſt l'amour-propre?

AGAR.

Oui, mon Fils, c'eſt ce principe divin qui fait les Héros & les grands Hommes; alors il eſt pur, & tel que Dieu nous l'a donné : mais l'homme corrompu abuſe de ce don précieux; il le dénature, l'avilit,

le tourne ſur des objets vains & frivoles; enfin, il en fait l'orgueil.

ISMAEL.

Maman, Dieu eſt bon; quand nous ſuivons ſa loi, il doit donc nous aimer.

AGAR.

Il eſt alors notre Pere.

ISMAEL.

Pourquoi donc gémiſſez-vous? Pourquoi ſommes-nous ſans appui, ſans ſecours dans ce déſert?

AGAR.

Il veille ſur nous, & ne veut que nous éprouver.

ISMAEL.

Et cependant la fatigue, le chagrin nous accablent: privés d'aſyles & de nourriture, comment réſiſter à tant de maux?

AGAR.

Par le courage qui les mépriſe; par la réſignation qui s'y ſoumet ſans murmure. Souffrir eſt le partage de la vie: c'eſt un temps d'épreuve & d'orage, temps rapide & court! ſuivi, pour la vertu, de l'immortalité, de la gloire & du bonheur. Ceſſons donc de nous plaindre. Songeons aux biens qui nous attendent, & tâchons de nous en rendre dignes.

ISMAEL.

Maman, vous ne craignez donc pas la mort?

AGAR.

Hélas! je ne crains que de vous ſurvivre.

ISMAEL.

La mort n'est rien!... c'est un instant!... Mais souffrir, endurer la faim, la soif, ah! Maman!...

AGAR.

Mon Fils, il est encore un plus affreux tourment... c'est celui de ne pouvoir soulager ce qu'on aime.

ISMAEL.

Ne l'ai-je pas senti?... Je vous ai vue pleurer.

AGAR.

Ah! mon Enfant, si je pouvois, en donnant ma vie, sauver la tienne!...

ISMAEL.

Maman! qu'en ferois-je sans vous?...

AGAR.

O mon cher Ismaël,... cruelle Sara! si vous l'entendiez.... si vous le voyiez.... Oui, votre cœur barbare en seroit attendri... Et moi, & moi, que dois-je éprouver?... Ah! mon Fils, ne nous laissons point abattre : notre sort est affreux; mais Dieu nous protege & peut le changer.

ISMAEL.

Ce désert produit bien quelques fruits sauvages dont nous pourrions nous nourrir; mais sous un sol si brûlant, la soif dévore, & l'on n'y trouve ni fontaines, ni ruisseaux.

AGAR.

Nous en découvrirons peut-être.... Ailleurs, ce vase, ce seul bien qui nous reste, contient encore de l'eau, elle est

pour toi, c'eſt une derniere reſſource que ma tendreſſe te réſerve.

ISMAEL.

Je veux là partager avec vous.

AGAR.

Ce n'eſt qu'en conſervant ta vie, que je puis prolonger la mienne.

ISMAEL.

Maman?

AGAR.

Quoi, mon enfant?

ISMAEL.

Depuis deux jours, je n'ai pas dormi; je me ſens accablé : aſſeyons-nous.

AGAR.

Viens prendre du repos, il te rendra des forces; viens te coucher à l'ombre de ce buiſſon.

(*Iſmaël la ſuit & ſe couche; elle ſe met auprès de lui, & place ſon vaſe à ſes pieds.*)

ISMAEL.

Maman, eſſayez de dormir auſſi.

AGAR.

Non, je te veillerai.

ISMAEL.

Vous ne vous éloignerez pas de moi pendant mon ſommeil?

AGAR.

Eh! pourrois-je te quitter un inſtant! Ses yeux ſe ferment.... heureux âge!....

(*Iſmaël s'endort tout-à-fait.*)

Dors, dors, tu ne ſentiras plus tes maux, & les miens ſeront adoucis..... (*Elle le conſidere.*) Hélas! comme ſes traits ſont

changés ! Ils portent l'empreinte de la souffrance.... O mon Fils ! sans toi, sans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je supporterois ma destinée !... Mais l'entendre gémir... voir couler ses larmes, ô Ciel ! c'est un supplice que je ne puis endurer... Il épuise toute ma constance. Comme il dort !... Pauvre enfant ! (*Elle l'embrasse.*) Que je t'aime !... (*Elle porte la main sur son front.*) Son visage est brûlant, le soleil donne sur sa tête. Hélas ! même en dormant, il est donc destiné à souffrir !... Mais ne pourrois-je pas, avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri ? (*Elle veut tirer la branche à elle.*) Je n'y puis atteindre, il faut me lever & détacher mon voile. (*Elle se leve, fait un mouvement qui renverse le vase qui étoit à ses pieds, & répand l'eau.*) Grand Dieu ! qu'ai-je fait ?... Ce vase, ma derniere espérance, mon unique ressource, la vie de mon fils ?... Ah ! malheureuse !... cette eau pouvoit du moins lui suffire encore jusqu'à demain... & d'ici-là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine !... (*Elle tombe accablée de douleur auprès de son Fils.*) Ah, Ciel !...

ISMAEL *se réveillant.*

Maman !....

AGAR.

O mon Fils !....

ISMAEL.

Maman ! je brûle,.... je n'en puis plus.... un feu cruel me dévore....

AGAR *le prenant dans ſes bras, & le couvrant de ſon voile.*

Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine!...

ISMAEL.

Maman, je meurs de ſoif; une goutte d'eau, Maman, & vous me rendrez la vie.

AGAR.

Eh bien, mon Fils, eh bien! reçois donc mon dernier ſoupir... Tu meurs, j'en ſuis la cauſe; pardonne-moi, je vais te ſuivre.

ISMAEL.

Maman, vous avez donc bu toute l'eau?

AGAR.

Que dis-tu?... Grand Dieu!...

ISMAEL.

S'il en reſtoit encore, & ſi vous éprouviez ce que je ſens, Maman, je ne le boirois pas.

AGAR.

O mon Fils! peux-tu me croire aſſez barbare?

ISMAEL.

Hélas! la douleur égare & trouble mon eſprit, pardonnez-moi.

AGAR.

J'ai voulu te garantir du ſoleil... Je me ſuis levée... J'ai renverſé ce vaſe, & je t'ai donné la mort!...

ISMAEL.

Non, Maman,... non... cette eau n'auroit pu me ſuffire...

AGAR.

Quelle pâleur couvre ſon front!... mon Fils!...

ISMAEL.

Maman, donnez-moi votre main,... que je la baiſe encore...

AGAR.

La ſienne eſt froide & tremblante... Mon Enfant?... Il ne me répond pas!... Iſmaël, ouvre les yeux!... Embraſſe encore une fois ta malheureuſe mere... (*Elle met la main ſur ſon cœur.*) Il bat encore.... (*Elle ſe met à genoux.*) O toi, Etre ſuprême & bienfaiſant, à qui tout eſt poſſible! toi, ſoutien, protecteur des infortunés, daigne jetter un regard ſur moi!... Je me ſoumets, ſi tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté, égale mon obéiſſance!... Conſerve-moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point à vivre!... Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt... Mais c'eſt un Pere qui va le rendre!... (*Elle retombe auprès de ſon Fils, le viſage caché.*) (*Après un long ſilence.*)

L'ANGE, *derriere le Théâtre.*

Agar?...

AGAR.

Qu'entends-je? & quelle voix céleſte vient ranimer mon cœur?...

(*On entend une ſymphonie douce.*)

Où ſuis-je?...

(*La toile du fond ſe leve, & l'on découvre l'Ange ſur un nuage, une palme à la main. Le Théâtre change, & repréſente un payſage charmant, orné de fleurs & de fruits.*)

SCENE II.

L'ANGE, AGAR, ISMAEL.

L'ANGE.

AGAR!...

AGAR.

Que vois-je!... (*Elle regarde son Fils toujours étendu à terre ſans mouvement.*) O mon Fils!

L'ANGE *s'approchant.*

Agar!.... Eſſuyez vos larmes.

AGAR.

Mon Fils va donc m'être rendu!... Mais, ô Ciel! il eſt toujours ſans mouvement.... Iſmaël.... Iſmaël!.... Ah! c'en eſt fait, il n'eſt plus!.... (*Elle ſe leve impétueuſement, & courí ſe précipiter aux pieds de l'Ange.*) Dois-je donc perdre tout eſpoir?...

L'ANGE.

Votre confiance, Agar, & votre foi n'égalent-elles pas votre ſoumiſſion?

AGAR, *toujours aux pieds de l'Ange.*

Oui, je ſuis réſignée.... Hélas! ſi Dieu l'exige, je m'interdirai juſqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne.... un doute affreux glace mon cœur.... Dieu veut-il m'éprouver, ou combler ma miſere?....

L'ANGE.

Lui ſacrifieriez-vous, ſans murmure, le

ſeul bien qui vous reſte.... cet enfant ſi chéri?

AGAR.

Je le tiens de ſa bonté.... il peut me retirer ſes bienfaits.... (*Elle ſe releve, & court auprès de ſon fils....*) Mon Fils!.... C'eſt en vain que je l'appelle. Hélas! il m'entendroit s'il reſpiroit encore. La voix de ſa mere déſolée ranimeroit ſes ſens. Mes cris ſont ſuperflus. Iſmaël n'y peut répondre.... Iſmaël! ô nom jadis ſi doux à répéter!... nom chéri! maintenant je ne puis le prononcer qu'en frémiſſant...

L'ANGE.

Agar! pourquoi vous livrer à ce vain déſeſpoir?... vous pleurez votre Fils. Il paroît mort à vos yeux: mais doutez-vous de la puiſſance immortelle du Seigneur?

AGAR *ſe relevant.*

Sa puiſſance!... Ah! ſans doute, il peut tout, il peut tarir la ſource de mes larmes; il peut me rendre mon Fils... Inſenſée que je ſuis! Je pleurois, & Dieu me voit & m'entend. L'excès de ma douleur l'offenſoit peut-être. Cette idée m'accable & me déchire... Pardonne-moi, grand Dieu, de coupables tranſports!... Daigne jetter ſur cet enfant un regard paternel; que ſon innocence te touche! Ah! puiſſe-t-il du moins n'être pas la victime des fautes & de la foibleſſe d'une mere infortunée!... O Ciel! que ta colere ne tombe que ſur moi!... mais rends le jour à mon Fils: qu'il vive!... que je puiſſe encore une fois

lui parler & l'entendre, ô mon Dieu!.... & j'adorerai, je bénirai, en expirant, & ta juſtice & ta bonté.

L'ANGE.

Agar, tout ce qui vous environne déja vous retrace, ou vous préſage ſa bienfaiſance infinie; il a transformé l'affreux déſert où vous gémiſſiez, en un ſéjour délicieux. Sa puiſſance & ſa gloire éclatent & brillent autour de vous.

AGAR.

Hélas! un ſeul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Imaël privé de la vie.

L'ANGE.

Ne vous laiſſez point abattre, Agar. Vous êtes fidelle & ſoumiſe? N'avez-vous pas l'heureux droit de tout eſpérer? Quel miracle eſt impoſſible à l'Etre ſuprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, & vous protege. Il punit avec indulgence; & lui ſeul ſait récompenſer ſans meſure.

AGAR.

Qu'entends-je, ô Ciel! quelles paroles conſolantes & divines.

L'ANGE.

Levez les yeux: voyez, heureuſe Agar; la bonté du Seigneur fait encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'Ange touche la terre avec ſa palme, il en jaillit à l'inſtant une fontaine abondante.*)

AGAR.

O mon Dieu! tant de bienfaits ne me ſe-

ront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouiſſe; Iſmaël va donc revivre ?

L'ANGE *s'approche d'Iſmaël.*

Approchez-vous, Agar!

AGAR *courant ſe précipiter à genoux aux pieds de ſon Fils.*

Ah! grand Dieu! mon Fils!... Mais n'eſt-ce point une illuſion? ſa pâleur ſe diſſipe.... O Ciel! ſi je m'abuſois! (*Elle lui prend la main.*) Sa main... n'eſt plus froide.... Iſmaël! Mon Dieu! acheve ton ouvrage!...

(*Après un moment de ſilence, elle regarde attentivement ſon Fils.*

Il ouvre les yeux; ô mon Fils!... Je me meurs. (*Elle tombe ſur un lit de gazon.*)

L'ANGE.

Agar, Agar, ranimez-vous pour louer, pour adorer le Seigneur!

AGAR *revenant à elle.*

Iſmaël!

L'ANGE.

Reprenez vos ſens, Agar, & regardez votre fils.

AGAR.

Mon Fils!... Il m'eſt rendu! Quoi ce n'eſt point un ſonge.

ISMAEL *ſe ſoulevant.*

Ah! je renais!

AGAR.

Ah! mon Fils! cher enfant, viens dans mes bras, viens embraſſer la plus heureuſe des meres!... Que dis-je!... Non, proſternons-nous, & remercions le Ciel.

ISMAEL.

Que ne lui dois-je pas, Maman ! il nous réunit.

L'ANGE.

Jouissez désormais, Agar, d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il est satisfait, & tous vos maux sont finis. Elevez cet enfant ; donnez-lui des vertus ; inspirez-lui la crainte, & sur-tout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puissiez offrir de votre reconnoissance.

AGAR.

Ah ! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits ?

L'ANGE.

Que votre exemple, Agar, serve à jamais de leçon ; qu'il corrige les murmures des mortels insensés, & qu'il apprenne que Dieu sait récompenser la patience, la soumission, le courage & la vertu.

FIN.

LA BELLE
ET LA BÊTE,
COMÉDIE EN PROSE
ET EN DEUX ACTES.

der un moment d'entretien, aurez-vous la cruauté de le refuser?

ZIRPHÉE *à part.*

L'Infortuné! qu'il eſt à plaindre!

PHANOR, *laiſſant aller la robe de Zirphée.*

Zirphée, vous êtes libre: je ne veux rien devoir à la violence; vous pouvez me fuir encore.

ZIRPHÉE, *détournant toujours la tête.*

Mais qu'avez-vous à me dire?

PHANOR.

O Ciel! vous tremblez.... Ah! je dois inſpirer l'averſion, mon aſpect affreux la fait naître. Zirphée! vous pouvez me haïr; mais, hélas! devez-vous me craindre?

ZIRPHÉE.

Mais.... je ne vous hais point.

PHANOR.

Eh bien! mes vœux ſont ſatisfaits.... le bonheur d'être aimé n'eſt pas fait pour moi, je n'y prétends point; mais ſachez du moins, que cette figure horrible que vous n'oſez enviſager, cache un cœur ſenſible, délicat & fidele.

ZIRPHÉE *à part.*

Que ſa voix eſt touchante!... Pourquoi faut-il?... (*Elle le regarde & s'écrie avec effroi,*) Ah, Ciel!... (*Elle fait quelques pas pour fuir.*)

PHANOR *veut l'arrêter.*

Ah, Zirphée! calmez cet effroi.

ZIRPHÉE.

Au nom du Ciel, laiſſez-moi. (*Elle s'échappe.*)

SCENE

SCENE II.

PHANOR *seul.*

Je commençois à l'attendrir, son ame s'ouvroit à la pitié; un regard, un seul regard a détruit mon ouvrage..... Et je pourrois encore conserver quelque espoir?.. Barbare Fée! jouis de l'excès de ma douleur; ton pouvoir, supérieur au mien, me condamna jadis à supporter la vie sous cette forme affreuse, & je ne puis reprendre mes premiers traits qu'en parvenant à me faire aimer, qu'en touchant avec cette figure épouvantable, une ame insensible jusqu'alors. Ah, *Zirphée*! si vous saviez mon secret, s'il m'étoit permis de le dire; mais l'oracle funeste le défend.... Que je suis malheureux!... Hélas! la plus grande, la plus cruelle de mes peines, c'est d'aimer comme on n'aima jamais.... (*Il tombe accablé sur une chaise.*)

SCENE III.

PHÉDIME, PHANOR.

PHEDIME, *sans en être apperçue.*

Zirphée m'a dit qu'il étoit ici... Ah, le voilà!

PHANOR *se levant.*

Ah, Phédime! que fait Zirphée?

PHEDIME.

Je viens de sa part, pour vous dire qu'elle s'afflige de la maniere prompte & brusque dont elle vous a quitté.

PHANOR.

Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même me le dire?

PHEDIME.

Cela est tout-à-fait galant pour moi.

PHANOR.

Ah, Phédime! pardonnez; je sais tout ce que je vous dois : hélas! sans vous, que deviendrois-je?

PHEDIME.

Allons, allons, je vous pardonne; je n'ai point de rancune; &, pour vous le prouver, je vous dirai que ce petit entretien que vous venez d'avoir avec Zirphée, a fait des merveilles.

PHANOR.

Eh! comment puis-je le croire, après les preuves d'aversion qu'elle m'a données en me quittant?

PHEDIME.

Mais elle s'en repent; n'est-ce pas beaucoup?

PHANOR.

Mais elle ne vaincra jamais l'effroi qu'elle éprouve en me regardant.

PHEDIME.

Songez donc qu'il n'y a que huit jours que vous nous avez enlevées; &, franche-

ment, il faut plus que huit jours pour s'accoutumer à votre figure. Si vous ne m'aviez pas mise dans votre confidence & dans vos intérêts long-temps avant l'enlevement, quoique je ne sois pas aussi timide que Zirphée, je crois que je n'oserois pas encore vous regarder.

PHANOR.

Vous êtes depuis l'enfance l'amie de Zirphée; vous connoissez son cœur & ses sentiments : dites-moi, charmante Phédime, de bonne foi, pensez-vous à présent que l'espoir que vous m'avez donné quelquefois, ne soit pas absolument chimérique?

PHEDIME.

Il faut donc toujours vous répéter la même chose? Eh bien! Zirphée est sensible; son esprit est aussi délicat que son cœur est reconnoissant : le mérite & la vertu doivent produire de vives impressions sur une ame telle que la sienne; espérez tout du temps.

PHANOR.

Mais malgré les fêtes, les plaisirs que je lui procure, elle paroît s'ennuyer dans ce palais.

PHEDIME.

Cependant elle est charmée d'y être. Orpheline & tyrannisée par des parents injustes & cruels, elle alloit être sacrifiée à leur ambition, quand vous nous avez heureusement enlevées.

PHANOR.

Zirphée alloit être unie à un objet indigne d'elle, & qu'elle n'estimoit pas; mais,

hélas ! depuis qu'elle m'a vu, peut-être le regrette-t-elle !

PHÉDIME.

Croyez qu'elle s'applaudit à chaque instant du bonheur d'en être délivrée ; & cependant cet objet qu'elle haïssoit, possédoit tous les charmes de la figure la plus séduisante ; mais il manquoit d'esprit, & sur-tout de délicatesse : il est grossier, ignorant, il n'annonce aucune vertu, & Zirphée le trouvoit odieux.

PHANOR.

Et vous savez, Phédime, quelles sont les causes de mon attachement pour Zirphée ; ce ne sont point ses charmes qui firent naître ce sentiment profond qui remplit mon ame. O jour à jamais présent à ma pensée, où, par mon art, invisible à tous les yeux, je m'arrêtai dans cette prairie, où les jeunes compagnes de Zirphée célébroient le jour de sa naissance ! La mélancolie répandue sur les traits de votre amie, me frappa d'abord & m'attendrit ; elle s'écarta de la foule ; & seule avec vous, elle s'assit au pied d'un palmier, & vous ouvrit son ame.

PHEDIME.

Et vous écoutâtes notre entretien ?

PHANOR.

Je n'en perdis pas un seul mot. Zirphée se plaignoit de son sort, & de l'union mal assortie à laquelle on la forçoit de consentir. „ Hélas ! disoit-elle, les auteurs de mes „ jours ne sont plus. Orpheline, infortu-

„ née, je ne dépens plus maintenant que
„ de parents insensibles à mes prieres & à
„ mes pleurs ; mais jeune & sans expérien-
„ ce, je dois respecter leur autorité, & le
„ premier devoir de mon âge est celui de
„ l'obéissance : j'ai perdu les guides que
„ la nature m'avoit donnés, la loi m'en a
„ assigné d'autres auxquels je dois me sou-
„ mettre. S'ils abusent de leur pouvoir,
„ ils seront encore plus à plaindre que moi ;
„ je serai leur victime, mais j'aurai suivi
„ mon devoir, & sans doute il n'est point
„ de peines dont l'innocence & la vertu
„ ne puissent consoler ".

PHEDIME.

Zirphée me disoit tout cela ?

PHANOR.

Mais d'une maniere mille fois plus touchante. Un déluge de larmes inondoit son visage.

PHEDIME.

Oui, je me rappelle qu'elle pleuroit.

PHANOR.

Elle fut ensuite quelques instants sans parler....

PHEDIME.

J'admire votre mémoire ; car enfin, deux grands mois se sont écoulés depuis cet entretien, & vous vous ressouvenez des plus petites circonstances, jusqu'au palmier.

PHANOR.

Ah, ce palmier ! je crois le voir encore ; il soutenoit la tête de Zirphée ; les cheveux de Zirphée ont touché son écorce.

PHEDIME.

Et moi, contre quel arbre étois-je appuyée ?

PHANOR.

Dans toute la prairie je ne vis qu'un palmier.

PHEDIME *riant.*

Ah ! vous voilà donc en défaut..... Voyons encore : & moi, que disois-je à Zirphée ?

PHANOR.

Mais, rien, je crois.

PHEDIME.

Rien : j'aurois passé deux heures avec Zirphée sans lui répondre ?... Mais, paix. N'entends-je pas du bruit ? On vient... C'est elle.

PHANOR.

C'est Zirphée ; je vous laisse.

PHEDIME.

Oui, pour un moment ; mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai bientôt.

PHANOR.

Phédime, souvenez-vous que je dépose en vos mains l'intérêt le plus cher de ma vie.... Adieu, je vois Zirphée. (*Il sort.*)

PHEDIME.

Pauvre Phanor !.... Qu'il est touchant ! Ah ! sa bonté, sa bienfaisance, son esprit, doivent faire oublier sa difformité.

SCENE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

ZIRPHÉE (*s'avance en révant.*)

TANT de vertus mériteroient un autre ſort.

PHEDIME.

Zirphée!

ZIRPHÉE.

Ah!.... je ne vous voyois pas.

PHEDIME.

Vous êtes bien rêveuſe, bien préoccupée.

ZIRPHÉE.

Oui, j'ai ſujet de l'être; je ſongeois à Phanor.

PHEDIME.

Eh bien!

ZIRPHÉE.

Phédime, nous ſommes depuis huit jours dans ce palais, & juſqu'à ce moment nous ne le connoiſſons pas.

PHEDIME.

Ce palais appartient à Phanor.

ZIRPHÉE.

Ecoutez-moi. Pour la premiere fois, tout-à-l'heure, je ſuis ſortie du pavillon que nous occupons. Un jardin aſſez grand nous ſépare du reſte de ce vaſte palais; après l'avoir traverſé, je me ſuis trouvée dans une immenſe galerie. Jugez de ma ſurpriſe, en

voyant alors une foule prodigieuse d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus différemment.

PHEDIME.

Ce sont apparemment les sujets du Génie.

ZIRPHÉE.

Non. Je m'en suis informée; ce ne sont que des voyageurs.

PHEDIME.

Comment?

ZIRPHÉE.

Nous n'avons pas remarqué, Phédime, l'inscription touchante que Phanor a gravée sur la porte de ce palais; cette porte est toujours ouverte, & on lit au-dessus: *A tous les malheureux.*

PHEDIME.

Ah! tout est expliqué.

ZIRPHÉE.

Sans le hasard, j'ignorerois encore dans quel asyle sacré nous sommes; jamais Phanor ne nous l'auroit appris.

PHEDIME.

Zirphée! vos yeux se rempliſſent de pleurs.

ZIRPHÉE.

Je ne m'en défends pas. Ah, Phanor! malheureux Phanor! que le Ciel fut injuſte envers vous!

PHEDIME.

Doit-il accorder tous les dons? Phanor en reçut l'esprit & la vertu.....

ZIRPHÉE.

Mais cette figure hideuſe!...

PHEDIME.

Ah, Zirphée! demandez aux infortunés qui ſont dans ce palais, ſi cette figure qui vous révolte les empêche d'aimer Phanor.

ZIRPHÉE.

Ils doivent l'aimer; la reconnoiſſance leur en fait une loi.

PHEDIME.

Et vous, ne devez-vous rien à Phanor? Il ſecourt les malheureux, parce qu'il les plaint; de même vos malheurs l'intéreſſerent; il vous enleva pour vous ſouſtraire à d'injuſtes violences; enfin, en connoiſſant vos vertus, il s'attache à vous, & vous ne pouvez l'aimer....

ZIRPHÉE.

Hélas! je l'aime quand je ne le vois pas.

PHEDIME.

Cette maniere d'aimer eſt tout-à-fait touchante. Ah! s'il n'avoit pour vous qu'une de ces fantaiſies mépriſables, uniquement fondée ſur les charmes extérieurs, vous auriez raiſon de lui dire, *ma figure vous plaît, j'en ſuis fâchée, car la vôtre me paroît affreuſe;* il n'auroit rien à répondre: mais c'eſt votre eſprit qui lui plaît, c'eſt votre caractere qui le ſéduit. Quand vous ſeriez laide, il vous aimeroit de même.

ZIRPHÉE.

Ah! s'il n'étoit que laid.

PHEDIME.

Enfin, il poſſede toutes les qualités avec leſquelles vous avez ſubjugué ſon attachement, & vous y êtes inſenſible!

ZIRPHÉE.

Insensible! Non je ne le suis point, mais je ne pourrai jamais m'accoutumer à le regarder.

PHEDIME.

Qu'il effraye d'abord, je le conçois; mais lorsqu'on connoît sa bonté, sa douceur, est-il possible de le redouter? D'ailleurs, sa figure est bizarre, il est vrai; mais après tout, j'en ai vu de plus choquantes: il se rend justice du moins, il n'est pas fat.

ZIRPHÉE.

Fat.... Que vous êtes folle!

PHEDIME.

Pourquoi ne le seroit-il pas comme tant d'autres qui ne sont guère mieux que lui traités de la nature?

ZIRPHÉE.

Vous étiez avec lui tout-à-l'heure; que vous disoit-il?

PHEDIME.

Que vous faites son malheur.

ZIRPHÉE.

C'en est un grand pour moi.

PHEDIME.

Je suis sûre qu'il n'est pas loin d'ici.

ZIRPHÉE.

Vous croyez!....

PHEDIME.

Voulez-vous que je l'appelle?

ZIRPHÉE.

Je n'ose....

PHEDIME.

Allons: quelle enfance?

ZIRPHÉE.

Je crois l'entendre.

PHEDIME.

Oui, c'eſt lui, ... Zirphée ! Vous pâliſſez.

ZIRPHÉE.

Non, ce n'eſt rien... Phédime, ne me quittez pas.

PHEDIME.

Le voilà : de grace, faites-vous violence ; reſtez un inſtant.

SCENE V.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

(*Zirphée ſe range du côté oppoſé.*)

PHANOR *s'approchant doucement.*

ELLE va me fuir encore.

PHEDIME.

Phanor ! j'allois vous chercher.

PHANOR.

J'ai cru entendre prononcer mon nom, &..

PHEDIME.

Mais comme vous voilà tremblant, interdit !

PHANOR.

Je le ſuis en effet.

PHEDIME *conſidere Zirphée & Phanor.*

Ce début promet beaucoup ; l'entretien ſera vif... (*à Zirphée.*) Ah çà, ſi je vous gêne, je m'en vais.

ZIRPHÉE *la retenant.*

Ah, Phédime!

PHANOR.

Zirphée! parlez; voulez-vous que je m'éloigne?

ZIRPHÉE.

Non, restez.

PHÉDIME.

Aurons-nous quelque fête aujourd'hui?

PHANOR.

J'attends les ordres de Zirphée.

ZIRPHÉE.

Je viens de jouir tout-à-l'heure du plus grand plaisir que j'aye encore goûté dans ce palais; vous m'en aviez privée, Phanor, je dois m'en plaindre.

PHANOR.

Comment?

ZIRPHÉE.

Est-il un spectacle plus doux que celui de voir la bienfaisance secourir les infortunés, & d'entendre la reconnoissance applaudir aux vertus?

PHANOR.

Est-il un bonheur comparable à celui de s'entendre approuver par... Zirphée!

PHEDIME.

Par ce qu'on aime.

PHANOR.

Phédime explique ce que je n'ose dire.

ZIRPHÉE.

Phanor!.... Vous êtes trop timide.

PHANOR.

Ah, Zirphée!

PHEDIME.

Eh bien!... Vous vous taisez, Phanor.

PHANOR.

Quoi, Zirphée! j'ai-je bien entendu?... mes sentiments ne vous sont point odieux! Quoi, vous me permettriez d'oser vous en entretenir?

ZIRPHÉE.

Ne m'accusez jamais d'ingratitude.

PHANOR.

Ah! je n'accuse que mon sort.

PHEDIME.

Nous voilà retombés dans la tristesse... (*bas à Zirphée*) Parlez-lui donc. Allons, faites-vous un effort. Regardez-le du moins.

PHANOR.

O Ciel! que dites-vous, Phédime! Non, Zirphée, ne me regardez point; je perdrois tout mon bonheur.

ZIRPHÉE *le regarde avec timidité, & ensuite elle baisse les yeux.*

Vous voyez, Phanor, que vous êtes injuste.

PHANOR.

Ah! puissiez-vous me le prouver encore! (*Il fait un mouvement pour s'approcher de Zirphée; elle tressaille, & fait quelques pas pour le fuir. Il recule, Zirphée reste immobile.*

PHEDIME *après un moment de silence.*

Les voilà tous deux consternés.... Ah çà, Phanor, moi qui n'ai nul peur de vous, je vous prie de me donner le bras, & de me conduire à la comédie. Vous m'aviez

promis une fête, & décidément il m'en faut une : allons, venez....

PHANOR.

Zirphée ! vous pouvez sans crainte suivre votre amie, je vais rester ici.

PHEDIME.

Point du tout ; il faut que vous nous fassiez les honneurs de la fête ; moi du moins je l'exige. Vous m'avez enlevée tout comme Zirphée, j'étois aussi malheureuse qu'elle, ainsi j'ai les mêmes droits à votre complaisance.... D'ailleurs, je mériterois bien quelque petite préférence. Vous ne me paroissez pas beau, mais je vous trouve fort aimable. (*Elle le prend sous le bras.*) Zirphée, venez-vous avec nous ? Vous ne répondez pas ?... Mais vous boudez, je crois.

ZIRPHÉE *à part.*

Qu'elle m'impatiente !

PHEDIME.

Adieu, Zirphée.

ZIRPHÉE *avec dépit.*

Puisque je vous importunerois, allez, Phédime,... allez, Phanor.

PHANOR *quittant le bras de Phédime.*

O Ciel ! Zirphée, pourriez-vous croire ?...

PHEDIME.

Que signifie ceci ? Pour la premiere fois, Zirphée, vous avez des caprices... Allons, allons, que de façons ! Voulez-vous venir à la comédie ? car pour moi je ne puis vous la sacrifier.

ZIRPHÉE.

Je voudrois... que Phanor y vînt aussi.

PHANOR.

Ah ! je ſens le prix de tant de bonté... mais, Zirphée, en profiter, ſeroit peut-être en abuſer... Pardonnez, je lis dans votre cœur, je n'ai rien fait pour vous, & vous croyez me devoir de la reconnoiſſance ; vous vous efforcez de combattre la juſte horreur que ma vue vous inſpire ; mais je ſouffre plus de vos peines que des miennes, & je ne puis ſupporter la contrainte que vous vous impoſez. Vous régnez ici, vous ſeule êtes la ſouveraine de ce palais ; commandez-y, fuyez-moi, ſoyez libre & paiſible, & Phanor ſera trop heureux.

ZIRPHÉE.

O le plus généreux des hommes ! Que je ſerois mépriſable à mes yeux, ſi je pouvois déſormais vous voir avec peine.... Non, Phanor, la reconnoiſſance n'eſt point un devoir pénible pour mon cœur.

PHEDIME.

Fort bien, allons, nous acheverons cet entretien pendant la comédie. (*Elle reprend le bras de Phanor.*) Zirphée, ſi vous aviez beſoin d'un guide, Phanor pourroit....

PHANOR.

O Ciel ! qu'oſez-vous dire ?

ZIRPHÉE *regarde Phanor avec timidité, mais ſans effroi.*

Phanor, voulez-vous me donner le bras ?

PHANOR.

Ah ! ſi vous me plaignez, ſi je vous intéreſſe, je vous le répete, j'oſe l'exiger, Zirphée, ne vous contraignez point pour moi.

ZIRPHÉE *le prenant sous le bras.*

Eh bien, je vous obéis, c'est sans contrainte & sans effort.

PHANOR.

Ah, Zirphée! que ne puis-je vous faire connoître ce qui se passe au fond de mon âme.

PHEDIME.

Vous nous en rendrez compte à la comédie, partons. (*A part en s'en allant.*) Grace au Ciel, Zirphée commence à s'apprivoiser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZIRPHÉE, PHÉDIME.

PHEDIME.

CONVENEZ qu'il eſt impoſſible d'être plus aimable, plus intéreſſant.

ZIRPHÉE.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe; je n'aurois jamais cru pouvoir m'accoutumer à lui.

PHEDIME.

Cela eſt tout ſimple, vous ne vouliez pas l'écouter; vous ne connoiſſiez ni les charmes de ſon caractere, ni les agrémens de ſon eſprit.

ZIRPHÉE.

Il eſt d'une bonté, d'une délicateſſe.... Il a même beaucoup de graces.... Comme le ſon de ſa voix eſt touchant!

PHEDIME.

Enfin donc, vous n'en avez plus peur?

ZIRPHÉE.

Ah! je l'eſtime trop pour le craindre.... mais l'intérêt qu'il m'inſpire me fait éprouver je ne ſais quoi de triſte & de douloureux que je ne puis définir. Hier je n'avois pour lui que la pitié qu'on doit aux mal-

heureux; je m'attendriſſois ſur ſon ſort; mais cette compaſſion ne me cauſoit pas la mélancolie qui m'abſorbe aujourd'hui : je penſe à lui malgré moi, & je n'y puis penſer qu'avec un ſerrement de cœur inexprimable.

PHEDIME.

Cela eſt ſingulier.... car enfin hier il étoit fort à plaindre; & aujourd'hui qu'il eſt bien traité par vous, il eſt ſatisfait. Pourquoi donc votre pitié s'accroît-elle quand ſes malheurs diminuent?

ZIRPHÉE.

Une idée ſe préſente ſans ceſſe à mon eſprit & me tourmente.... Il eſt impoſſible de le voir pour la premiere fois ſans étonnement & ſans frayeur.

PHEDIME.

Eh bien, que lui importe, ſi vous êtes pour jamais guérie de cette premiere impreſſion?

ZIRPHÉE.

Je voudrois qu'on lui rendît juſtice; je m'afflige en penſant que l'aſpect d'un objet ſi vertueux, ſi bienfaiſant, inſpirera plus d'horreur & d'effroi, que la vue d'un de ces animaux féroces qui n'ont pour tout inſtinct qu'une aveugle fureur... Ah! cette idée eſt affreuſe, & je ne puis m'y arrêter ſans frémir.

PHEDIME.

Mais ſi vous vous fixez dans ce palais, Phanor ne le quittera plus; il ne verra que vous, & renoncera pour vous au reſte de l'univers.

ZIRPHÉE.

Je ne sais point encore quelle sera ma destinée; je ne sais point, Phédime, si je dois accepter pour toujours l'asyle qu'on nous accorde ici.

PHEDIME.

Et si vous le quittiez, que deviendriez-vous?

ZIRPHÉE.

Je l'ignore. Mais l'amitié, & non la nécessité, pourroit seule me faire prendre la résolution de m'y fixer.

PHEDIME.

Mais Phanor consentiroit-il à se séparer de vous?

ZIRPHÉE.

Phanor est trop généreux pour attenter à notre liberté.

PHEDIME.

Pour moi, je me trouve bien ici, & je suis fort tentée d'y rester.

ZIRPHÉE.

Quoi! Phédime, sans moi?

PHEDIME.

Je resterois pour consoler Phanor.

ZIRPHÉE.

Le consoler?....

PHEDIME.

Je suis sensible, il est reconnoissant, mon amitié le dédommageroit de votre ingratitude; & de cette maniere, ma chere Zirphée, je réparerois vos torts: ainsi ne vous contraignez point avec lui.

ZIRPHÉE.

Que nos caracteres, Phédime, ſont différents! tout eſt pour vous ſujet de plaiſanterie.

PHEDIME.

Mais point du tout, je ne plaiſante pas.

ZIRPHÉE.

Je l'avois cru... Rompons cet entretien... (*à part.*) Je ne ſais ce que j'ai, je me ſens une humeur....

PHEDIME.

Vous tombez dans la rêverie.

ZIRPHÉE.

Il eſt vrai.

PHEDIME.

Voulez-vous être ſeule?

ZIRPHÉE.

Mais, comme vous voudrez.

PHEDIME.

Adieu, Zirphée, à ce ſoir....

ZIRPHÉE.

Où allez-vous donc?

PHEDIME.

Moi, je ne rêve point, & j'aime à cauſer. Je vais chercher Phanor.

ZIRPHÉE.

A la bonne heure.... mais je me flatte que vous voudrez bien ne lui pas faire part de l'entretien que nous venons d'avoir enſemble.

PHEDIME.

Ah! je ſuis diſcrete, & je vous promets de ne lui pas parler de vous.

ZIRPHÉE.

C'eſt tout ce que je deſire... Mais que lui direz-vous donc?

PHEDIME.

Vous êtes bien curieuse.

ZIRPHÉE.

Quoi donc, est-ce un mystere?

PHEDIME.

Mais peut-être....

ZIRPHÉE.

Je n'ai nulle envie de le pénétrer, je vous assure.

PHEDIME.

Dans ce cas je me tairai donc.

ZIRPHÉE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

PHEDIME.

Adieu, Zirphée; quand votre rêverie sera finie, vous me rappellerez.... (*à part.*) Allons chercher Phanor, & lui donner des conseils salutaires. (*Elle sort.*)

SCENE II.

ZIRPHÉE *seule, après un moment de silence.*

J'ALLOIS éclater, je suis charmée qu'elle soit partie.... Est-ce là Phédime? Est-ce là cette amie si tendre que j'ai toujours vue prête à me tout sacrifier? Quel étonnant changement s'est fait en elle! Il semble qu'elle me préfere Phanor.... Je me sens accablée.... (*Elle s'assied.*) Une amertume affreuse remplit mon cœur; je ne puis démêler moi-même ce qui s'y passe... Je l'igno-

re.... Oui, je quitterai ce palais... Phédime y pourra rester sans moi... Mais demain, aujourd'hui peut-être, je m'en éloigne pour jamais. Phédime consolera Phanor, ils m'oublieront l'un & l'autre, & du moins je serai la seule à plaindre... Ah! je méritois une autre destinée; je méritois d'autres amis.... J'ai connu le malheur, mais je n'ai jamais souffert ce que je souffre en cet instant. J'en suis effrayée... On vient... ô Ciel! c'est Phanor... (*Elle tombe sur une chaise.*)

SCENE III.

PHANOR, ZIRPHÉE.

PHANOR *à part.*

Suivons les conseils de Phédime; voyons ce que peut la pitié sur un cœur si sensible. (*Il fait encore quelques pas, & s'arrête.*) Zirphée, me permettez-vous d'approcher?

ZIRPHÉE *se levant.*

Oui, venez, Phanor, je voudrois vous parler un moment.

PHANOR.

Qu'avez-vous à me dire? Qu'ordonnez-vous, Zirphée?

ZIRPHÉE.

(*A part.*) Je ne puis lui parler; je me sens interdite: (*haut.*) Phanor, je crains de vous affliger; je n'ose vous faire une question,

PHANOR.

Que ne puis-je deviner ce que vous souhaitez, Zirphée! vos desirs seroient prévenus.

ZIRPHÉE.

La reconnoissance la plus vraie m'attache à vous... mais enfin, je ne puis vous promettre de rester à jamais dans ce palais... Phanor, me laisseriez-vous la liberté de le quiter?

PHANOR.

Je vous entends, & je ne me plains pas de la rigueur du sort que j'envisage. Ce palais ouvert à tous les malheureux, est un asyle, & non une prison; non-seulement vous y êtes libre, mais vous y régnez; je n'y suis rien qu'un infortuné soumis à vos loix, & prêt à m'en exiler pour vous plaire; rendez donc justice à mes sentiments, & du moins ne me regardez ni comme un tyran, ni comme un ravisseur.

ZIRPHÉE.

Vous, un tyran, vous Phanor, ô Ciel! me croiriez-vous capable d'avoir pu douter un moment de votre générosité? Ah! je puis n'être pas d'accord avec-moi-même, je puis être inconséquente & bizarre; mais injuste pour vous, non Phanor, non je ne le suis point.

PHANOR.

Connoissez donc mon ame toute entiere; je sens trop l'effet que doit produire ma présence; je sais l'obstacle invincible qu'une affreuse difformité oppose au bonheur de ma

vie. Je n'ai jamais eu l'espoir insensé de vous plaire, & de vous engager à unir votre sort au mien; j'ai mérité votre estime, c'en est assez; après avoir obtenu le seul bien auquel il me fut permis de prétendre, je dois m'oublier, & ne plus m'occuper que de vous.

ZIRPHÉE.

Vous m'effrayez; où tend ce discours?... Phanor, quel est votre dessein?

PHANOR.

De vous rendre maîtresse absolue de votre destinée, & de vous affranchir pour jamais de tout ce qui peut vous contraindre ou vous déplaire. Recevez cette boîte, elle renferme un anneau précieux; en le portant vous vous trouverez transportée dans le lieu où vous désirerez être; & là, par le pouvoir de ce même anneau, tout ce que vous pourrez souhaiter se réalisera, des palais, des jardins qui renfermeront tout ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus beau, & dont vous serez la seule souveraine.

ZIRPHÉE.

Reprenez vos dons, & daignez me souffrir où vous êtes.

PHANOR.

Non, ne méprisez point le dernier hommage.... d'un sentiment si vrai; adieu, Zirphée, pensez quelquefois au malheureux Phanor. (*Il sort.*)

ZIRPHÉE, *seule.*

Arrêtez, arrêtez..... il m'échappe; Phanor, Phanor, en vain je l'appelle.... ô Ciel! une terreur secrete glace mes sens, &

& me rend immobile.... *son dernier hommage*, que signifient ces mots myſtérieux? Que vouloit-il dire?... Je frémis..., des idées confuſes viennent troubler tout-à-coup mon imagination.... Cette boîte qu'il m'a laiſſée malgré moi, contient peut-être l'explication du preſſentiment qui m'accable... je n'oſe l'ouvrir. (*Elle la poſe ſur une table.*) Ah! courons chercher Phanor, lui ſeul peut me tirer du trouble affreux où je ſuis.

SCENE IV.

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

PHÉDIME.

ZIRPHÉE, où courez-vous?

ZIRPHÉE.

Ah! Phédime, avez-vous vu Phanor?

PHÉDIME.

Je le quitte à l'inſtant.

ZIRPHÉE.

Eh bien?

PHÉDIME.

Je ſavois le don qu'il devoit vous faire; je venois vous demander à quel uſage vous le deſtiniez; je rencontre Phanor éperdu, hors de lui. Sa démarche égarée m'effraye; je veux lui parler, il m'évite, me fuit, & ſort de ce palais en me diſant un douloureux adieu.

ZIRPHÉE.

Qu'entends-je, juſte Ciel!.... il a quitté ce palais?... où eſt-il?

PHÉDIME.

Eh! comment le ſavoir?

ZIRPHÉE.

Mais il me vient une idée. Avec l'anneau qu'il m'a laiſſé, je puis me tranſporter aux lieux qu'il habite. C'eſt-là que je veux être. (*Elle prend la boîte, elle l'ouvre.*) Voilà l'anneau..... Mais que vois-je? un billet.....

PHÉDIME.

Ce billet nous inſtruira de ſa deſtinée.

ZIRPHÉE.

Ah! Phédime, je tremble.....

PHÉDIME.

Allons, liſez.

ZIRPHÉE.

Hélas! que vais-je apprendre? (*Elle lit tout haut.*) „ Je veux vous affranchir d'un „ objet odieux; je ſais que ma préſence „ ne peut vous être qu'importune, & je „ ne puis ſupporter la vie loin de vous. „ J'y renonce ſans peine. Adieu, Zirphée, „ recevez l'éternel adieu du fidele & ten„ dre Phanor. (*Zirphée, après avoir lu:*) Je me meurs! (*Elle tombe évanouie dans les bras de Phédime.*)

PHÉDIME.

Que vois-je, ô Ciel! Zirphée, Zirphée!

ZIRPHÉE.

Il n'eſt plus!... laiſſez-moi, Phédime, vos ſoins ſont ſuperflus. La vie m'eſt

odieuſe..... Enfin trop tard je lis dans mon cœur..... O Phanor! j'ai creuſé ta tombe & la mienne. La malheureuſe Zirphée te ſuivra de près. Oui, Phanor! je t'aimois; oui, je ne puis exiſter ſans toi. (*Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, on entend un creſcendo derriere le théâtre.* Qu'entends-je? (*La muſique continue.*)

(*Le théâtre change, Phanor paroît dans le fond ſous ſa figure naturelle, aſſis ſur un trône de fleurs.*)

ZIRPHÉE.

Où ſuis-je? Quel objet vient frapper mes regards?

SCENE V & derniere.

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

PHANOR, *accourant ſe précipiter aux pieds de Zirphée.*

AH! Zirphée, ma chere Zirphée, reconnoiſſez Phanor à l'excès de ſa tendreſſe.

ZIRPHÉE.

Phanor, ô Ciel!

PHANOR.

L'oracle eſt accompli, je reprends ma premiere forme, & c'eſt Zirphée qui me rend à la vie & au bonheur.

ZIRPHÉE.

Ah! Phanor, qu'il eſt doux de conſacrer ſa vie à celui pour lequel on vouloit la quitter!

PHÉDIME.

Quel jour fortuné!

ZIRPHÉE.

Ah! ma chere Phédime, en partageant notre bonheur, vous l'augmentez encore.

PHANOR.

Et moi, que ne lui dois-je pas?

PHÉDIME.

Soyez toujours heureux, & tous mes vœux seront remplis. (*Elle s'adresse au public.*) Cœurs sensibles & vertueux, ne vous plaignez jamais du sort; & que cet exemple vous apprenne que la bienfaisance & la bonté sont les plus sûrs moyens de plaire, & les seuls droits pour être aimé.

FIN.

LES
FLACONS,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LA FÉE.

MÉLINDE.

CÉNIE.

IPHISE.

La Scene eſt dans le Palais de la Fée.

LES FLACONS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FÉE, MÉLINDE.

LA FÉE.

AH! ma chere Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue, les enfants que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

MELINDE.

Quoi, mes filles!....

LA FÉE.

Ne vous effrayez pas, le mal n'eſt pas ſans remede : vous ſavez que je préſidai à leur naiſſance; mais comme mon pouvoir eſt borné, je ne pus leur faire qu'un ſeul don. Il m'étoit permis de choiſir, je n'héſitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoiſſant.....

MELINDE.

C'étoit en même-temps travailler pour vous & pour elles; ce don vaut tous les autres.

LA FÉE.

Je ne me repens point de ce que j'ai fait; les vertus valent mieux que les charmes; & les vertus même, que sont-elles sans un bon cœur? Mais pour être heureuse, pour être aimée, il ne suffit pas d'être sensible. J'ai consulté pour vos filles le livre des destinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'esprit à tous les avantages de la figure.

MELINDE.

Elles sont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

LA FÉE.

Je donne à leur éducation tous les soins dont je suis capable, mais je vous avoue qu'elles n'y répondoient pas à mon gré. Cénie a de la douceur, d'heureuses dispositions pour apprendre; mais elle est entêtée, indolente, & rarement appliquée.

MELINDE.

Et sa sœur?

LA FÉE.

Iphise; elle est franche, sensible & gaie, mais elle est étourdie, légere & violente. Avec cela, elles ont déja beaucoup d'amour-propre: on leur a dit qu'elles étoient jolies; & au-lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'usage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne sont pas désagréables, mais elles sont fort loin d'être charmantes.... Jugez de l'avenir qu'elles se préparent!

MELINDE.

Eh, mon Dieu ! de quoi pourroient-elles être vaines ? La nature leur a donné de grands défauts, & elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

LA FÉE.

Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois ; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir.

MELINDE.

Comment ?.....

LA FÉE.

Je leur ai fait croire que je les avois rendues hideuses, & par mon art je leur ai fasciné les yeux de maniere qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elles se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure ; on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur : d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette, sur-tout, Iphise, paroissoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talents ; elles m'ont cru, &... Mais paix, j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu, n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

Ces deux dernieres restent à la porte en se cachant le visage.

MELINDE.

LES pauvres petites n'osent approcher, elles craignent que leurs figures ne me fassent horreur.

CENIE *en pleurant.*

Allons, ma sœur, il faut bien qu'elle nous voye.

IPHISE.

Avancez la premiere.

CENIE.

Je n'ose.

MELINDE *à part.*

Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*) Mes enfants ne viennent point, je vais les aller chercher....

CENIE.

Entendez-vous, Iphise?...

IPHISE.

Je vois que la Fée ne l'aura pas prévenue sur notre malheur....

CENIE.

Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

IPHISE.

Comment le pourroit-elle, dans l'état où nous sommes?...

CENIE.

Cruelle Fée!...

MELINDE *s'approchant en leur adreſſant la parole.*

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

(Iphiſe & Cénie s'approchent d'elle en pleurant toutes deux.

MELINDE.

Voilà deux étranges figures...

CENIE *à Iphiſe.*

Voyez-vous l'effroi que nous lui cauſons?

IPHISE.

Nous ſommes bien à plaindre.

CENIE.

Ah! je n'ai jamais été ſi fâchée d'être affreuſe.

MELINDE.

Mais de grace, Meſdemoiſelles, dites-moi à qui vous en avez?

IPHISE & CENIE *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah, Maman!...

MELINDE.

Qu'entends-je?

CENIE.

Oui, nous ſommes vos enfants.

MELINDE.

Vous! grands Dieux!...

IPHISE.

Maman, daignez nous reconnoître; malgré notre affreux changement, nos cœurs ſont toujours les mêmes.

MELINDE *les relevant.*

Il ſuffit: je vous plains d'un malheur qui cependant eſt fort ſupportable, & croyez

que je ne vous en aimerai pas moins.

IPHISE.

Quelle bonté charmante!

CENIE.

Eh bien! me voilà consolée.

MELINDE.

Embrassez-moi, mes chers enfants; soyez aimables, douces, honnêtes, & vous n'aurez pas besoin des charmes frivoles qui vous manquent.

CENIE.

Maman, je suis Cénie.

IPHISE *en soupirant.*

Et moi, Iphise.

MELINDE.

Je vous avois distinguées l'une & l'autre par le son de voix.

CENIE.

La Fée ne vous avoit donc rien dit?

MELINDE.

Elle m'avoit caché votre laideur; elle m'avoit seulement appris que vous lui aviez donné les plus grands sujets de mécontentement; mais que depuis deux mois, elle étoit charmée de vous.

IPHISE.

On s'accoutume à tout : moi, j'ai pris mon parti sur ma figure; le temps que je passois à ma toilette, je l'emploie à lire, à jouer du clavecin...

MELINDE.

C'est un parti qu'il faudroit prendre quand vous seriez la beauté même.

CENIE.

Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plutôt ce que nous devions néceſſairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une inſtruction que nous n'aurions peut-être jamais eue ſans cela.

MELINDE.

C'eſt penſer à merveilles.

IPHISE.

Il eſt bien plus doux de plaire par les charmes de ſon caractere & de ſon eſprit, que par ceux de ſa figure; & ſi avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en ſerai plus flattée que ſi j'étois encore jolie.

MELINDE.

Encore jolie!.... Réellement, Iphiſe, vous croyez avoir été jolie?...

IPHISE.

Je puis dire à préſent ce que j'en penſois; c'eſt comme ſi je parlois d'une autre perſonne.

MELINDE.

Eh bien?

IPHISE.

Eh bien, Maman, ſans être réguliere, j'étois fort agréable, & véritablement jolie.

MELINDE.

Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

IPHISE.

Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman; vous êtes bien bonne...

MELINDE.

Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante?

CENIE.

Oh non, Maman, mais....

MELINDE.

Achevez.

CENIE.

Je croyois ma figure plus réguliere qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

MELINDE.

Fort bien, vous vous trouviez belle: en vérité, mes enfants, vous étiez folles toutes les deux.... Mes chéres amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal; mais voilà tout.

IPHISE.

Ce n'est pas ce qu'on disoit.

MELINDE.

Quand vous connoîtrez le monde, vous saurez, mes enfants, comme on doit compter sur les louanges.

CENIE.

Ah! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

MELINDE.

Il faut le connoître, s'en défier; ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

IPHISE.

S'il est trompeur, je le fuirai.

MELINDE.

Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les sots ou les foux. Il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions. Il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux; enfin, il n'est pas mépriſable, car toujours il honore, il respecte la vertu, & même, en tolérant le vice, il le démaſque & le punit. Plus il y aura d'hommes raſſemblés, plus on trouvera de défauts & de travers; ainſi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuſer.

IPHISE.

Il faut pour cela bien de la générosité!

MELINDE.

Il faut seulement de la juſtice. Etes-vous ſans défauts? N'aurez-vous pas beſoin de l'indulgence des autres? Diſpoſez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez ſûrement.

IPHISE.

J'ai de grands défauts; mais je ſuis un enfant, je travaillerai ſur moi-même, & je me corrigerai.

MELINDE.

L'indulgence eſt au nombre des vertus, c'eſt elle qui fait valoir toutes les autres; ainſi par conſéquent, la perfection même ne vous en diſpenſeroit pas, au contraire.

CENIE.

Il me ſemble d'ailleurs qu'il eſt plus commode de ſe taire que de ſe fâcher; il faut déteſter le mal, & fermer les yeux, autant

qu'il eſt poſſible, ſur celui qu'on ne peut empêcher.

MELINDE.

L'intolérance entraîne toujours avec elle la diſpute & l'aigreur; évitons les méchants, mais ſachons vivre avec eux, ſi la deſtinée nous y force, & plaignons-les. Ils ſont auſſi dignes de compaſſion que de mépris.

CENIE.

Maman, expliquez-moi ce que c'eſt d'être méchant, je ne le comprends pas bien.

MELINDE.

Ma fille, un méchant c'eſt un mauvais cœur, incapable d'aucune eſpece de ſenſibilité, qui n'aime rien...

CENIE.

Ah, Maman! vous avez raiſon de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

MELINDE.

Les méchants ſont rares, mais les méchancetés ſont communes; elles ſont produites ordinairement par le défaut d'eſprit, par le déſœuvrement & la légéreté.

IPHISE.

Quoi! l'on peut faire des méchancetés ſans être méchant?

MELINDE.

C'eſt ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur, avec beaucoup de vertus, on peut ſe laiſſer entraîner aux égarements les plus coupables.

IPHISE.

Mais comment?

MELINDE.

Par des défauts légers en apparence, mais dont les conséquences sont affreuses; par un amour-propre mal raisonné, de l'étourderie....

IPHISE.

De l'étourderie! Ah! Maman, vous me faites frémir. Quoi, je pourrois un jour... Ah! ma sœur, corrigeons-nous.

MELINDE.

Rien n'est plus facile; il ne s'agit que de réfléchir, & de le vouloir sincérement.

CENIE.

Ah, j'y vais travailler sans relâche.

MELINDE.

Cet ouvrage, mes enfants, assurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre? Ah, c'est la Fée.

SCENE III.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

MELINDE.

VENEZ, Madame, venez recevoir tous mes remerciments; je suis enchantée de Cénie & d'Iphise; elles vous doivent une raison, une sensibilité qui me rendent bien heureuse.

LA FÉE.

Je suis charmée que vous en soyez contente.

MELINDE.

Je le ſuis ſur-tout de leurs promeſſes, & de l'eſpoir qu'elles me donnent de ſe corriger de tous leurs défauts.

LA FÉE.

Eh bien, je viens leur en offrir le moyen le plus ſûr & le plus prompt.

MELINDE.

Quel eſt-il?

IPHISE ET CENIE.

Ah, parlez!

LA FÉE.

Écoutez-moi avec attention. J'ai été obligée, mes enfants, pour vous ôter une ridicule vanité, de vous rendre affreuſes l'une & l'autre. De tous les avantages, le moins précieux eſt celui de la beauté. Mais je conviens qu'il eſt cruel d'avoir une figure révoltante. Cependant, ſi je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les graces de l'eſprit en partage, je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter ſuivant votre goût, & voici ce que je vous offre. J'ai compoſé pour chacune de vous, deux phioles qui contiennent une eſſence divine, dont l'une vous ôtera votre difformité, & vous rendra telles que vous étiez, ou l'autre vous donnera toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui vous manquent. Mais il faut choiſir, je ne puis vous accorder ces deux dons réunis, mon pouvoir ne va pas juſques-là.

IPHISE.

C'eſt bien dommage.

LA FÉE.

Voici les flacons... (*Elle tire des flacons d'une boîte.*) Celui-ci, qui est couleur de rose, en le buvant fera disparoître votre laideur; & de la même maniere, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

MELINDE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CENIE.

Ah, Maman, c'est à vous à nous conseiller.

LA FÉE.

Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

IPHISE.

Voyons le couleur de rose.

MELINDE.

Iphise!...

LA FÉE *à Mélinde.*

De grace, taisez-vous.

IPHISE.

Je ne veux que le regarder. (*La Fée lui donne le flacon.*) Ah! qu'il sent bon!

LA FÉE.

Nous allons vous laisser seules, consultez-vous ensemble; dans une demie-heure nous reviendrons savoir votre réponse.

CENIE.

Ah! ne nous quittez pas.

LA FÉE.

Il le faut, nous ne voulons pas vous gêner.

IPHISE.

Si nous buvions les deux flacons?

LA FÉE.

Ils ne produiroient aucun effet; le mê-

lange leur feroit perdre leurs vertus. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons; & vous, Iphise, voici les vôtres. Adieu.

IPHISE.

Le couleur de rose nous rendra notre premiere forme...

LA FÉE.

Ils ont leurs étiquettes, vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laissons-les.

MELINDE.

Ma chere Cénie, ma chere Iphise?...

LA FÉE *à Mélinde.*

Allons, encore une fois, suivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant.*) En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve. (*Elles sortent.*)

SCENE IV.

CÉNIE, IPHISE.

CENIE, *après un moment de silence.*

Eh bien, ma Sœur!

IPHISE.

Eh bien, Cénie!

CENIE.

Que ferons-nous?...

IPHISE.

Il y faut réfléchir. (*Elles s'asseyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une pe-*

tite table qu'elles approchent auprès d'elles.)

CENIE.

La Fée avoue elle-même que c'eſt un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

IPHISE.

Et nous ſommes effroyables... Ah!...

CENIE.

Quoi donc?

IPHISE.

Le haſard eſt ſingulier... Voilà un miroir qui ſe trouve ſur cette table.

CENIE.

Je parierois que c'eſt une malice de la Fée. Un miroir dans cet inſtant n'eſt qu'une tentation dangereuſe; Iphiſe, ne nous y regardons pas.

IPHISE.

Voilà un plaiſant ſcrupule; un miroir eſt toujours bon à conſulter. (*Elle dreſſe le miroir ſur la table.*)

CENIE.

Ne conſultons que la raiſon.

IPHISE.

Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle ſe regarde dans le miroir.*) Quelle figure!...

CENIE.

Ah, ma ſœur! vous allez préférer le flacon couleur de roſe.

IPHISE, *ſe regardant toujours.*

Je n'ai jamais trouvé ma laideur ſi ſinguliere, ſi difforme;... certainement, Cénie, la vôtre eſt moins déſagréable.

CENIE.

Juſqu'ici vous m'aviez paru penſer tout le contraire.

IPHISE.

C'eſt que je ne m'étois pas examinée avec ſoin... Ah! je me rends juſtice; ſûrement votre figure n'eſt pas auſſi choquante que la mienne.

CENIE.

Quelle idée!....

IPHISE.

Premiérement, vous êtes beaucoup moins boſſue que moi.

CENIE.

Je n'en crois rien.

IPHISE, *ſe regardant toujours.*

Je ſuis ſans comparaiſon plus rouſſe que vous.

CENIE.

Je ne vois pas cela.

IPHISE.

Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

CENIE, *ſe penche & ſe regarde.*

Ah, je ſuis mille fois plus affreuſe que vous.

IPHISE.

Ma ſœur, quel parti prendrons-nous?

CENIE.

Je ne ſais.... cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

IPHISE.

La Fée a beau dire, il eſt impoſſible qu'a-

vec de ſemblables viſages, on puiſſe jamais ſe montrer dans le monde.

CENIE.

Sous un dehors ſi révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'eſprit, un bon caractere....

IPHISE.

On nous laiſſeroit-là avec notre perfection intérieure.

CENIE.

D'ailleurs, ſans le ſecours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il eſt vrai que cela ne ſera pas ſi prompt.

IPHISE.

Mais nous ne ſommes pas ſi preſſées...

CENIE.

Sans doute, nous ſommes bien jeunes.

IPHISE.

Allons, allons, ne balançons plus. (*Elle prend les flacons couleur de roſe.*) Tenez, ma ſœur.

CENIE.

Donnez....

IPHISE *débouche le ſien, & Cénie tombe dans la rêverie.*

Cénie, qui vous arrête?

CENIE.

Iphiſe!...

IPHISE.

Qu'avez-vous donc, vous tremblez?

CENIE.

Ah, ma ſœur, qu'allons-nous faire!

IPHISE.

Vous ne savez pas vous décider; allons, je vais vous donner l'exemple.

CENIE, *lui arrachant le flacon.*

Non, chere Iphise, vous devez le recevoir de moi, je suis la plus âgée.

IPHISE.

Et moi la plus raisonnable.

CENIE.

Ecoutez-moi, de grace. Si nous préférons ce flacon, nous affligerons Maman.

IPHISE.

Ah, si je pouvois le penser, je le casserois plutôt.

CENIE.

Eh bien, ma sœur, soyez-en sûre; j'ai vu son inquiétude quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fissions un choix imprudent.

IPHISE.

En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jetté sur nous en partant, il étoit bien triste & bien tendre.

CENIE.

Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le suivre.

IPHISE.

Notre laideur nous est moins cruelle que Maman ne nous est chere.

CENIE.

Elle & la Fée ne desirent que notre bonheur.

IPHISE, *prenant les flacons.*

Sacrifions-nous pour elle; tenez, chere Cénie.

CENIE,

CÉNIE, *prenant le flacon.*
Je n'hésiterai pas pour celui-ci.
(*Elles boivent toutes les deux.*)
IPHISE, *après avoir bu.*
Me voilà donc accomplie!...
CÉNIE, *regardant sa sœur.*
Que vois-je!....
IPHISE.
Ah, ma sœur! vous avez repris votre première figure.
CÉNIE.
Et vous aussi!... Eh, mon Dieu, nous serions-nous trompées de flacons?...

SCENE V.

LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

LA FÉE.

RASSUREZ-VOUS, mes chers enfants, & embrassez-nous.
MÉLINDE, *les embrassant.*
Iphise! Cénie! que je vous aime!
CÉNIE.
Nous sommes donc bien heureuses.... Mais par quel prodige le flacon blanc....
LA FÉE.
Après l'action que vous venez de faire, vous n'êtes plus des enfants. Je ne dois plus vous tromper; tout ce qui vous est arrivé n'étoit qu'une épreuve. Votre ten-

dreſſe pour Mélinde & pour moi, a ſu l'emporter ſur votre vanité; ce ſacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raiſon & du ſentiment, jugez s'il nous eſt cher, & ſi nos cœurs ſavent l'apprécier.

IPHISE.

Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

MÉLINDE.

En choiſiſſant le flacon blanc, c'étoit preſque prouver que vous n'en aviez pas beſoin.

CÉNIE, *à Mélinde & à la Fée.*

Enfin, vous êtes contentes, ainſi nous devons l'être.

MÉLINDE.

Vous avez perdu votre difformité, & vous nous êtes plus cheres que jamais; voilà ce que vous avez gagné à vous bien conduire. N'oubliez jamais, mes enfants, que dans tous les événements de la vie, la réſolution la plus honnête & la plus vertueuſe, eſt toujours la plus ſûre & la meilleure.

FIN.

L'ISLE HEUREUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LA FÉE LUMINEUSE,

LA FÉE BIENFAISANTE, *Sœur de Lumineuſe.*

La Princeſſe ROSALIDE, *Eleve de Lumineuſe.*

La Princeſſe CLARINDE, *Eleve de Bienfaiſante.*

ZULMÉE, *Suivante de Roſalide.*

La Scene eſt dans un Palais.

L'ISLE
HEUREUSE,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ZULMÉE.

QUEL tapage dans ce palais! Tout le monde attend avec impatience la fin de cette journée, qui doit décider du sort de l'Isle heureuse: on s'empresse, on se questionne; & les Fées, & les deux jeunes Princesses sont, je crois, dans de violentes agitations. Pour moi, attachée depuis trois jours au service de la Princesse Rosalide, tous mes vœux sont pour elle. Je ne sais cependant si elle l'emportera sur Clarinde. ... Rosalide a, dit-on, de l'esprit, des talens, & un mérite supérieur; mais elle est fiere, capricieu-

se : on la flatte, on l'encense, on l'admire peut-être ; mais on aime Clarinde, & je crains.... J'entends quelqu'un, taisons-nous ; c'est ma jeune maîtresse....

SCENE II.

ROSALIDE, ZULMÉE.

ROSALIDE.

ENFIN, je puis me dérober à cette foule importune qui m'excede depuis deux heures.... Ah, Zulmée, vous voilà?...

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, l'instant du couronnement est-il fixé....

ROSALIDE.

Oui, la Reine de l'Isle heureuse sera proclamée ce soir à six heures....

ZULMÉE *baisant le bas de la robe de Rosalide.*

Que je sois la premiere à lui rendre mon hommage....

ROSALIDE.

Quelle folie, Zulmée... Ne savez-vous pas que mon sort est incertain, & que Clarinde peut être couronnée?...

ZULMÉE.

Je sais, Madame, que vos prétentions sont les mêmes ; mais que vos droits sont différents!...

ROSALIDE.

Non, vous vous trompez; la feue Reine de cette Isle, en mourant, nomma pour Régentes de ses Etats les deux Fées qui nous ont élevées, Clarinde & moi, en les priant de se charger de notre éducation; & elle ajouta que lorsque nous aurions atteint l'âge fixé par les loix, on formeroit un Conseil des Vieillards & des Sages de cette Isle, afin qu'à la pluralité des voix, il pût choisir entre nous deux celle qu'il jugeroit la plus digne d'être élue Reine.

ZULMÉE.

Mais, Madame, par votre naissance, n'êtes-vous pas plus près du trône?...

ROSALIDE.

Non, les droits de Clarinde à cet égard sont encore les mêmes; nous étions du sang de la feue Reine, mais à un degré si éloigné, que les preuves de part & d'autre en sont également obscures; la Reine n'ayant pas d'autres héritiers, ne voulut pas prononcer entre nous; & cependant par les sages dispositions que je viens de vous détailler, elle trouva le moyen d'accorder une juste préférence, puisqu'elle ne laisse ses Etats qu'à la plus digne de les gouverner.

ZULMÉE.

Ah, Madame, que cette disposition fut heureuse pour vous!

ROSALIDE.

Fort bien, Zulmée; je vous passe cette flatterie, elle n'est pas mal tournée; mais revenez-y rarement, les louanges n'ont pas

toujours le don de me plaire ; cependant je les aime, je l'avoue, mais j'y suis fort difficile, je vous en avertis.

ZULMÉE.

Quand on ose vous en donner, c'est sans projet ; elles échappent, il faut bien que vous les pardonniez.

ROSALIDE.

Zulmée, vous avez de l'esprit, j'entrevois que nous pourrons nous convenir... Avez-vous vu la Fée aujourd'hui ?....

ZULMÉE.

Non, Madame : elle est si occupée des préparatifs du couronnement... C'est pour vous qu'elle travaille....

ROSALIDE.

Il y aura beaucoup de fêtes !... ? J'en suis si lasse ; des fêtes !....

ZULMÉE.

Il est vrai que chaque jour la Fée prend soin de vous en procurer de nouvelles ; elle vous aime avec une passion !.... & cela est si naturel !....

ROSALIDE, *à part.*

Encore !.... Cette fadeur éternelle commence à me fatiguer. (*Haut.*) Zulmée, laissez-moi seule. (*Zulmée s'éloigne, & reste dans le fond du théâtre.*)

ROSALIDE.

J'ai renvoyé Zélis, parce que je la trouvois brusque ; je n'ai pu garder Fatime, Zerbine & Ziphé.... & déja Zulmée commence à me déplaire.... est-ce ma faute ou la leur ?.... Quoi, voir toujours des

TAYLOR INST. OXFORD

visages nouveaux, ne s'attacher personne!.... Ah, malgré tous les soins de la Fée, je sens que je ne suis pas heureuse.... *(Elle s'assied dans un fauteuil, & tombe dans la réverie.)*

ZULMÉE, *s'approche doucement & dit:* Madame!....

ROSALIDE.

Quoi, que voulez-vous?....

ZULMÉE.

Je croyois que vous m'aviez appellée.

ROSALIDE.

Non, mais restez.... Allez-moi chercher ma harpe.... Non, je lirai.... Zulmée, avez-vous quelques talens?....

ZULMÉE.

Je dessinois, je chantois autrefois; & je dirai naïvement que c'étoit avec tant de succès, que je me croyois parvenue au dernier degré de la perfection....

ROSALIE.

Eh bien....

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, je suis désabusée, depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous.

ROSALIDE.

Avez-vous vu le dernier tableau que j'ai donné à la Fée?....

ZULMÉE.

Hélas! oui, Madame, je l'ai vu, la Fée l'a fait mettre dans la grande galerie; j'ai passé ce matin deux heures à le considérer; & en rentrant dans ma chambre, j'ai

jetté au feu mes eſquiſſes, mes crayons & mes pinceaux.

ROSALIDE.

On a fait d'aſſez jolis vers ſur ce tableau, les connoiſſez-vous?....

ZULMÉE.

Oui, Madame; mais ils ne me plaiſent pas: il eſt vrai que je ne ſuis jamais contente des éloges qu'on vous donne, je trouve toujours qu'il y manque quelque choſe.... Mais les portes s'ouvrent, c'eſt ſans doute la Fée Lumineuſe; oui, c'eſt elle-même.

ROSALIDE *s'avance vers la Fée.*

Zulmée, laiſſez-nous....

ZULMÉE, *à part en s'en allant.*

Faſſe le Ciel que Roſalide ſoit Reine! elle aime la flatterie; j'ai ſaiſi ſon foible, & je ſuis ſûre déſormais de la gouverner à mon gré.... (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LA FÉE LUMINEUSE, ROSALIDE.

LA FÉE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere Roſalide, je vous trouve l'air triſte?

ROSALIDE.

Je vous avoue, Madame, que j'ai un peu d'humeur dans ce moment-ci....

LA FÉE.

Et pourquoi ? Auriez-vous de l'inquiétude sur l'élection qui doit se faire ce soir?....

ROSALIDE.

Oh, non, point du tout, ce n'est pas cela ; & ce qui m'occupoit quand vous êtes entrée, ne mérite pas....

LA FÉE.

N'importe, je veux savoir.....

ROSALIDE.

Eh bien, Madame, c'est cette jeune personne que vous venez de placer auprès de moi.

LA FÉE.

Elle ne vous convient pas?

ROSALIDE.

Je n'ai pas bonne opinion de son caractere ; si vous saviez avec quelle fadeur, avec quelle bassesse elle me louoit...

LA FÉE.

Oh, ce n'est que cela ; mais, mon enfant, votre modestie vous fait prendre pour des flatteries la simple vérité, je vous assure ; je vous le dis naturellement, je suis fiere de mon ouvrage, & il est certain que, grace à la nature, & sur-tout à l'éducation que je vous ai donnée, vous êtes une personne réellement accomplie.

ROSALIDE.

Accomplie! Eh bien, Madame, de bonne foi, je ne crois pas cela.

LA FÉE.

Je le sais bien, & voilà ce qui prouve la perfection de mon ouvrage ; car si vous

vous rendiez justice, il vous manqueroit une vertu.

ROSALIDE.

Cependant j'ai beaucoup d'orgueil.

LA FÉE, *en riant.*

Oui, mon enfant, soyez toujours bien persuadée de cela.

ROSALIDE, *vivement.*

Oui, Madame, j'en ai beaucoup; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable; par exemple, est-ce-là être modeste?.... Vous riez, vous croyez que j'exagere; non, je dis ce que je pense.... & cependant, malgré cette extrême vanité, je suis presque toujours mécontente de moi-même; comment accorder cela?

LA FÉE.

Elle est charmante! Embrassez-moi, ma chere Rosalide. Ah! si vous n'êtes pas satisfaite de vous, qui donc pourra jamais l'être de soi-même?

ROSALIDE.

Je ne me plains point de la nature, elle m'a donné un coeur sensible & reconnoissant. Je dois me louer de la fortune, qui m'a procuré une bienfaitrice telle que vous; mais, Madame, quoi que vous en disiez, j'ai des défauts qui vous échappent, parce que vous m'aimez, & dont je m'apperçois, malgré moi, parce que j'en souffre.

LA FÉE.

Elle en revient toujours à ses défauts. Je voudrois bien que ma soeur entendît

cette conversation, elle qui vous croit si vaine, & qui me cite sans cesse la surprenante humilité de sa Clarinde. Enfin, ce jour, chere Rosalide, ce jour, le plus beau de ma vie, va fixer votre destinée au gré de mes souhaits ; je vous verrai ce soir Reine de l'Isle heureuse ; ma joie ne sera troublée que par la peine qu'éprouvera ma sœur ; car elle a la folie de concevoir les plus grandes espérances pour son éleve : comprenez-vous qu'on puisse pousser l'aveuglement à ce point ?

ROSALIDE.

Je ne puis juger du mérite de la Princesse Clarinde ; je la connois si peu, & je l'ai vue si rarement, quoique nous ayons été l'une & l'autre élevée dans ce palais...

LA FÉE.

Comme ma sœur avoit des idées absolument opposées aux miennes sur l'éducation, je n'ai pas voulu par cette raison que vous fussiez liée avec Clarinde ; mais aujourd'hui je trouve qu'il est convenable que vous fassiez ensemble une connoissance particuliere, puisque celle qui sera Reine doit aimer & protéger l'autre....

ROSALIDE.

Ah ! tout le bien que j'ai entendu dire de Clarinde, a disposé depuis long-temps mon cœur à la chérir.

LA FÉE.

Oui, elle est intéressante, en vérité ; elle n'a rien de brillant, mais elle est douce, bonne ; & quoiqu'elle soit née avec un

eſprit fort médiocre, ſi j'euſſe été chargée de ſon éducation, je ſuis ſûre que j'en aurois fait une perſonne charmante. Ma ſœur m'a dit qu'elle vous l'ameneroit aujourd'hui. Mais, Roſalide, vous ne m'écoutez pas, vous rêvez....

ROSALIDE.

Il eſt vrai, Madame.... je penſois à quelque choſe que vous m'avez dit tout-à-l'heure au ſujet de la Fée Bienfaiſante.

LA FÉE.

Eh bien.

ROSALIDE.

Elle me trouve vaine, dites-vous; celà me revient à l'eſprit, je ne ſais pourquoi....

LA FÉE.

Bon....

ROSALIDE.

Je voudrois ſavoir ſur quelle raiſon elle peut fonder une ſemblable accuſation, je ne me vante jamais....

LA FÉE.

Oh pour cela non, tout au contraire....

ROSALIDE.

Je ne parle jamais de moi, je hais & je fuis les éloges.... ſur quoi me juge-t-elle donc vaine?

LA FÉE.

Oh, parce qu'elle penſe ſûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être....

ROSALIDE.

Mais elle a dit poſitivement que je l'étois.

LA FÉE.

Sans doute, par jalouſie; c'eſt ainſi

qu'elle dépriſe vos talents, vos agréments; par exemple, ce dernier tableau que vous avez fait, & qui eſt un chef-d'œuvre, non-ſeulement elle l'a regardé ſans enthouſiaſme, mais elle l'a loué avec une nonchalance, une froideur....

ROSALIDE.

Je ſuis ſenſible, je l'avoue, à ces marques d'averſion.... je ne puis ſupporter l'injuſtice; elle me révolte.... m'afflige, & me met hors de moi.

LA FÉE.

Eh, calmez-vous, mon enfant: la pauvre petite! elle en a les larmes aux yeux: que cela eſt touchant!

ROSALIDE, *avec un ris forcé.*

Qui, moi, Madame? Ah, je vous aſſure que je n'éprouve nul attendriſſement.... Je ſuis fâchée de déplaire à la Fée Bienfaiſante, j'en ai témoigné ma ſurpriſe; car je n'ai rien fait qui dût m'attirer ce malheur; mais je vous proteſte que d'ailleurs je n'en reſſens ni dépit, ni colere.....

LA FÉE.

Ah, j'en ſuis convaincue.... Mais que nous veut Zulmée?...

SCENE IV.

LA FÉE, ROSALIDE, ZULMÉE.

ZULMÉE à la Fée.

MADAME, les Ambaſſadeurs du Roi Zolphir viennent d'arriver, & demandent audience.

LA FÉE.

Il faut avertir ma Sœur ..... mais la voici, & Clarinde avec elle.....

(*Zulmée ſort.*)

SCENE V.

BIENFAISANTE, ROSALIDE, CLARINDE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE.

ALLEZ, Clarinde, embraſſer Roſalide, & demandez-lui ſon amitié....

ROSALIDE *s'avançant.*

Puiſſiez-vous, chere Clarinde, la deſirer auſſi ſincérement qu'elle vous eſt accordée!.....

CLARINDE.

Je vous promets les ſentiments de la Sœur la plus tendre, & mon cœur les attend de vous.

LUMINEUSE *à Bienfaisante.*

Je crois qu'elles seront charmées de s'entretenir sans témoins ; permettez-vous qu'elles aillent ensemble dans mon cabinet ?...

BIENFAISANTE.

J'y consens ; Clarinde, suivez Rosalide...

(*Les jeunes Princesses se prennent sous le bras & sortent. Rosalide, en passant devant Bienfaisante, lui fait une révérence mêlée de fierté & de dédain.*)

SCENE VI.

LES DEUX FÉES.

(*Bienfaisante, en regardant sortir Rosalide.*)

BIENFAISANTE.

En qualité de Fée, je posséde l'art de lire dans les yeux, & d'y deviner à-peu-près la pensée, & j'ai vu dans ceux de Rosalide un violent dépit contre moi ; quelle en peut donc être la cause ?...

LUMINEUSE.

Laissons cela, ma Sœur, & parlons d'affaires plus sérieuses. Savez-vous l'arrivée des Ambassadeurs ?

BIENFAISANTE.

Oui, je leur ai fait dire que nous les verrions après le couronnement....

LUMINEUSE.

Devinez-vous le sujet de leur ambassade ?....

BIENFAISANTE.

Ces mêmes Ambaſſadeurs étoient ici il y a huit mois; ils entendirent parler de l'élection qui devoit, comme vous ſavez, ſe faire il y a ſix ſemaines.

LUMINEUSE.

Oui, il eſt vrai qu'elle a été différée....

BIENFAISANTE.

Et j'imagine que la croyant faite, ils viennent, de la part de leur Maître, pour complimenter la nouvelle Reine....

LUMINEUSE.

Ah ça, ma Sœur, parlez-moi vrai, quel eſt au fond du cœur votre preſſentiment ſur le choix qui doit ſe faire ce ſoir?

BIENFAISANTE.

Je devine le vôtre; mais laiſſez-moi vous cacher le mien; vous êtes plus vive que moi, &....

LUMINEUSE.

De bonne foi, vous croyez que Clarinde ſera préférée?

BIENFAISANTE.

J'ai mis tous mes ſoins à l'en rendre digne.

LUMINEUSE.

Et moi depuis quinze ans je ne me ſuis occupée que de l'éducation de Roſalide.

BIENFAISANTE.

Vous lui avez donné beaucoup de talents, vous avez orné & cultivé ſon eſprit, c'eſt une juſtice qu'on doit vous rendre....

LUMINEUSE.

Et ſon cœur, ſes principes & ſes ſentiments?

BIENFAISANTE.

Je n'en puis juger, je ne les connois pas.

LUMINEUSE.

Pour moi je ne puis juger des talents & de l'esprit de Clarinde, car je ne les connois pas.

BIENFAISANTE.

On peut juger du moins de sa bienfaisance, de sa douceur, de son égalité & de son bon sens. Il me semble que personne ne lui dispute ces qualités. C'est l'estime & l'amour des peuples qui doivent aujourd'hui proclamer une Reine; ainsi, ma Sœur, je puis n'être pas sans espérances....

LUMINEUSE.

Ainsi vous trouvez la supériorité nuisible dans une Princesse faite pour régner.

BIENFAISANTE.

La véritable supériorité est celle qui fait gagner tous les cœurs, je n'admire que celle-là....

LUMINEUSE.

Et la haine & l'envie que produit le mérite, vous n'y croyez pas?...

BIENFAISANTE.

Une ame sensible, un caractere égal & doux mettent à l'abri de la haine; & quand on ne fera point un vain étalage des avantages qu'on possede, l'envie même en les découvrant s'éteindra, ou saura se contraindre au silence.

LUMINEUSE.

Enfin, je crois Clarinde parfaite, puisque vous le dites; mais sa réputation n'est

pas aussi brillante qu'elle devroit l'être ; à peine son nom est-il connu, lorsque celui de Rosalide est célebre jusques dans les Etats les plus éloignés de cette Isle.

BIENFAISANTE.

Ma Sœur, j'ignore quelle est au-delà de cette Isle, la réputation de Clarinde ; mais je suis sûre qu'elle est chérie de tout ce qui l'approche.

LUMINEUSE.

Et Rosalide est admirée de tout ce qui peut ou la voir ou l'entendre....

BIENFAISANTE.

Mais qui vient nous interrompre?....

LUMINEUSE.

Zulmée, que voulez-vous?....

SCENE VII.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE, *donnant une lettre à Bienfaisante.*

ZULMÉE.

MADAME, on avoit porté cette lettre chez vous, & l'on m'a chargée de vous la remettre ; les Ambassadeurs qui viennent d'arriver, espéroient pouvoir vous la présenter eux-mêmes de la part du Roi leur Maître ; mais comme ils savent que vous ne les verrez que ce soir....

BIENFAISANTE.

Il suffit, Zulmée. (*Zulmée sort. Elle ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

LUMINEUSE.

Pourquoi, ma sœur, cette lettre n'est-elle que pour vous?.... Au moins peut-on savoir ce qu'elle contient?....

BIENFAISANTE, *après avoir lu.*

En vérité, rien d'intéressant; permettez-moi de ne vous en point faire part....

LUMINEUSE.

Quoi, vous avez des secrets pour moi?....

BIENFAISANTE.

Non, ma sœur; mais dispensez-moi....

LUMINEUSE.

Cette lettre est du Roi Zolphir?....

BIENFAISANTE.

Oui....

LUMINEUSE.

Eh bien, pourquoi ce mystère? il est offençant, & je ne conçois pas....

BIENFAISANTE.

Puisque vous le voulez, lisez-la, j'y consens.

(*Elle lui donne la lettre.*)

LUMINEUSE *lit tout haut.*

„ Je sais, sage Fée, que la Reine de „ l'Isle heureuse doit être élue maintenant; & d'après tout ce que mes Ambassadeurs m'ont dit de l'incomparable „ Clarinde, & tout ce que la renommée „ publie de sa bienfaisance, de ses rares „ vertus, & de l'enthousiasme de sa nation pour elle, je ne doute pas qu'elle

„ ne ſoit aujourd'hui placée ſur un trône „ dont elle eſt ſi digne. Recevez donc, „ grande Fée, l'aſſurance de la joie ſincere que me cauſe cet événement ; & „ daignez dire à la nouvelle Reine qu'elle „ n'aura jamais d'ami & d'allié plus fidele „ que le Roi ZOLPHIR ".

Aſſurément voilà la lettre la plus extraordinaire & la plus impertinente....

BIENFAISANTE.

Croyez-vous, ma ſœur, que j'en doive être offenſée ?

LUMINEUSE.

La plaiſanterie eſt fort déplacée dans ce moment.

BIENFAISANTE.

Oh, ma ſœur, de grace, point d'humeur ; nous avons des intérêts différents ; mais vous m'aviez promis qu'ils ne nous diviſeroient pas.

LUMINEUSE.

Enfin, dans deux heures, le ſort aura décidé entre Clarinde & Roſalide ; j'attends ce moment avec une vive impatience....

BIENFAISANTE.

Et moi avec une grande tranquillité. Voici nos éleves, laiſſons-les enſemble, & allons donner nos derniers ordres pour le couronnement....

BIENFAISANTE *ſort ; Lumineuſe reſte, & dit :*

Roſalide, dans une demi-heure, trouvez-vous dans la grande galerie, j'ai encore quelques inſtructions à vous donner.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

ROSALIDE, CLARINDE.

ROSALIDE.

Des instructions!.... Cela est apparemment relatif à la cérémonie de l'élection; car je ne pense pas que j'aye d'ailleurs beaucoup d'instructions à recevoir...

CLARINDE.

Vous êtes donc bien savante?....

ROSALIDE.

On se juge mal soi-même; mais vous venez de m'entendre chanter, jouer des instruments, vous avez vu mes tableaux, qu'en pensez-vous?....

CLARINDE.

Tout cela m'a paru charmant, je vous l'ai dit; mais à mon âge on n'est pas en état de bien juger; on n'a que des connoissances si imparfaites, si bornées....

ROSALIDE.

A votre âge!..., Mais vous ignorez donc que nous sommes de même âge....

CLARINDE.

Non, je le savois....

ROSALIDE.

Eh bien.... vous voyez cependant qu'on peut à notre âge savoir quelque chose....

CLARINDE.

Mais oui, c'est ce que je disois....

ROSALIDE.

Mais vous n'admettez pas la supériorité...

CLARINDE.

Oh non.....

ROSALIDE, *à part.*

Je crois en effet qu'elle a raison pour elle. (*Haut.*) J'ai un mal de tête inoui. Avez-vous de l'humeur quelquefois?....

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que de l'humeur?... du chagrin, de l'inquiétude?...

ROSALIDE.

Oui, du chagrin, sans sujet.....

CLARINDE.

Sans sujet!..... je ne connois pas.... ROSALIDE *haussant les épaules, à part.* Elle ne sait rien. Qu'elle est mal élevée!.... (*Haut.*) La Fée Bienfaisante vous a-t-elle fait apprendre quelques langues étrangeres?....

CLARINDE.

Oui. Oh, elle a donné tous les soins imaginables à mon éducation.....

ROSALIDE, *à part.*

Il y paroît. (*Haut.*) J'en sais quatre, moi. Et vous?

CLARINDE.

A-peu-près de même....

ROSALIDE.

Et parfaitement bien?....

CLARINDE.

Oh point du tout, je ne sais rien parfaitement.

ROSALIDE.

ROSALIDE.

(*Elle la considére.*)

Elle eſt modeſte, du moins... Comme elle a l'air doux! (*Clarinde ſourit.*) De quoi riez-vous, Clarinde?...

CLARINDE.

Je ne ſais....

ROSALIDE, *la conſidérant toujours.*

Elle a une certaine timidité qui a beaucoup de grace.... Clarinde, aurez-vous bien peur ce ſoir à la cérémonie?....

CLARINDE.

Bien peur.... non....

ROSALIDE.

Savez-vous comment cela ſe paſſera?

CLARINDE.

Oui, à-peu-près. On nous conduira dans une grande ſalle, nous ferons chacune un petit diſcours, & enſuite le conſeil des Sages & des Vieillards prononcera.

ROSALIDE.

C'eſt cela, à l'exception du petit diſcours; car le mien durera trois quarts d'heures....

CLARINDE.

Bon...

ROSALIDE.

Oui, pour le moins....

CLARINDE.

Ah, j'en ſuis charmée....

ROSALIDE.

Vous êtes fort obligeante....

CLARINDE.

Cela me divertira ſûrement beaucoup...

ROSALIDE, *à part.*

Qu'elle est simple !.... (*Haut.*) Cela vous divertira donc ?.... Divertir n'est pas, je crois, absolument le mot qui convenoit à la chose...

CLARINDE.

Pardonnez-moi, tout autre mot ne rendroit pas mon idée... Je trouve dans vos manieres, dans votre air, & dans tout ce que vous dites, je ne sais quoi que je ne peux exprimer, que je n'ai vu qu'à vous, & qui m'amuse singuliérement...

ROSALIDE.

En vérité, voilà un éloge tout nouveau pour moi...

CLARINDE.

Mais est-ce bien un éloge ?... Je n'ai pas cru vous en donner un.

ROSALIDE.

Oui, j'imagine en effet que souvent vos discours ne se rapportent pas exactement à vos intentions, & cela sans artifice & sans fausseté ; car assurément on ne vous en soupçonnera pas, vous avez une mine si douce & si naïve...

CLARINDE.

Et bien moi, par exemple, je ne prendrai pas cela pour un éloge ; ai-je tort ?

ROSALIDE.

Oui, car je pense réellement que la candeur & l'innocence se peignent sur votre visage.

CLARINDE.

Mais si votre intention ne se rapportoit pas exactement à vos discours...

ROSALIDE.

Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit naturel ?

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que celui qui ne l'est pas ?... Vous pourriez me l'apprendre je crois...

ROSALIDE.

Mais réellement on diroit qu'elle y entend finesse. Revenons à votre discours ; est-il bien éloquent ?...

CLARINDE.

Je n'ai point fait de discours, moi....

ROSALIDE.

Ah, vous parlerez de tête....

CLARINDE.

Précisément.

ROSALIDE.

Et votre Fée vous l'a conseillé....

CLARINDE.

Elle m'en a donné l'ordre le plus positif.

ROSALIDE.

Cela est surprenant. Dites-moi un peu, ma chere Clarinde, quel a été votre genre de vie jusqu'ici ?

CLARINDE.

Je me suis toujours trouvée si heureuse, que je n'envisage qu'avec crainte les changements qui peuvent arriver dans ma destinée....

ROSALIDE.

Vous n'avez pas d'ambition, je m'en étois doutée ; cependant si vous êtes déclarée Reine ce soir ?...

CLARINDE.

Je ne m'occuperai plus que des moyens de justifier le choix qu'on aura daigné faire.

ROSALIDE.

Voilà une réponse qui me plaît : je suis fâchée, Clarinde, de ne pouvoir que vous amuser ; car vous faites sur moi une impression beaucoup plus solide, & vous m'intéressez véritablement.

CLARINDE.

Je ne me flatte pas qu'il y ait une grande conformité dans nos esprits & dans nos caractères ; mais je sens que nos cœurs pourroient se convenir.

ROSALIDE.

Je parie que la Fée Bienfaisante vous aura prévenue contre moi....

CLARINDE.

Vous la connoissez mal, elle en est incapable.

ROSALIDE.

Cependant je sais qu'elle désapprouve à beaucoup d'égards l'éducation que Lumineuse m'a donnée.

CLARINDE.

Cela pourroit être ; mais elle ne m'en a jamais parlé.

ROSALIDE.

Cela pourroit être.... & si cela étoit, penseriez-vous qu'elle eût raison ?

CLARINDE.

Bienfaisante ne peut jamais avoir tort. Si vous saviez comme elle est juste, pénétrante, bonne....

ROSALIDE.

Vous l'aimez uniquement?....

CLARINDE.

Non, mais je l'aime comme je le dois, de préférence à tout....

ROSALIDE.

Et qui donc aimez-vous encore?

CLARINDE.

La compagne, l'amie que Bienfaisante m'a donnée, Zémire; qui est pour moi ce que vous est Zulmée.

ROSALIDE, *avec embarras.*

Zulmée n'est à moi que depuis deux jours.

CLARINDE.

Auriez-vous perdu votre amie, & n'ai-je pas imprudemment renouvellé votre peine?....

ROSALIDE.

Non..... Clarinde, changeons d'entretien.

CLARINDE.

Rosalide, qu'avez-vous? je vous ai fâchée sans le vouloir.

ROSALIDE *tristement.*

Vous méritez d'être aimée, Clarinde; je ne suis pas surprise que depuis votre enfance vous ayiez une amie; mais moi, je n'en ai point.

CLARINDE.

Je serai la vôtre, ma chere Rosalide....

ROSALIDE *à part.*

Qu'elle est bonne & touchante! Et je me moquois d'elle.

CLARINDE.

Banniſſez donc cette triſteſſe qui m'afflige....

ROSALIDE.

Chaque mot qu'elle me dit m'attendrit, me pénetre. Clarinde, tel que ſoit l'événement qui doit fixer notre ſort, promettons-nous de ne jamais nous ſéparer.

CLARINDE.

Ah, j'en fais le ſerment avec tranſport.

SCENE IX.

ROSALIDE, CLARINDE, ZULMÉE.

ZULMÉE *à Roſalide.*

MADAME, la Fée vous attend.

ROSALIDE.

Allons, il faut nous quitter, ma chere Clarinde.

CLARINDE.

Je vous ſuivrai du moins juſqu'aux portes de la galerie.... *Elles ſortent.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUMINEUSE, ROSALIDE,

LUMINEUSE.

JUGEZ de ma ſurpriſe à la lecture de cette lettre.

ROSALIDE.

Je vous avoue que je la partage, & que cette grande célébrité de Clarinde m'étonne infiniment; je rends avec plaiſir juſtice à ſes bonnes qualités; elle eſt, comme vous le diſiez, douce, aimable, intéreſſante; mais il me ſemble qu'elle eſt dépourvue de tout ce qui peut inſpirer l'admiration & l'enthouſiaſme.

LUMINEUSE.

Elle n'a ni talents, ni ſupériorité dans aucun genre. Mais auſſi je ſuis perſuadée que cette prétendue célébrité n'exiſte pas; ſon affabilité aura gagné le cœur de ces Ambaſſadeurs, qui, ſans doute, en ont fait à leur Maître le portrait le plus exagéré.

ROSALIDE.

En effet, je me rappelle que pendant leur premier voyage, je les ai très-peu vus; ils avoient des manieres étrangeres & gauches

qui me déplaisoient ; & j'ai même pris la liberté de m'en moquer assez ouvertement.

LUMINEUSE.

Ne cherchons pas davantage, voilà le mot de l'énigme, & voilà de quoi rabattre un peu de la vanité de ma Sœur, qui triomphe en secret, malgré toute sa modestie.

ROSALIDE.

Elle triomphe !.... Elle a donc trouvé cette lettre toute simple ?

LUMINEUSE.

Elle n'en a pas éprouvé le moindre étonnement, je vous assure.

ROSALIDE.

Ah, par exemple....

LUMINEUSE.

Enfin, le dénouement approche, nous triompherons à notre tour....

ROSALIDE.

Les Ambassadeurs du Roi Zolphir, seront présents à la cérémonie de l'élection.

LUMINEUSE.

Ah, certainement, je leur ai fait dire de s'y trouver.

ROSALIDE.

Je vous avouerai, Madame, que je voudrois pour toute chose au monde, que leur Maître y fût lui-même.

LUMINEUSE.

Mais rien ne m'est plus facile, & vous me donnez-là une excellente idée. Par le pouvoir de mon art, il m'est aisé....

ROSALIDE.

Ah, Madame, que vous êtes bonne !

LUMINEUSE.

Non-seulement Zolphir y sera, mais encore tous les Rois & Princes voisins de cette Isle; je veux, ma chere Rosalide, que l'assemblée où vous allez paroître & réunir tous les suffrages, soit la plus auguste & la plus brillante de l'univers. Restez ici, je vais dans mon cabinet travailler au charme qui doit satisfaire vos desirs & les miens, & je reviendrai vous joindre. (*Elle sort.*)

ROSALIDE *seule.*

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, j'éprouve une certaine inquiétude vague que je n'ai jamais ressentie.... Depuis que j'ai vu Clarinde, je suis encore plus mécontente de moi-même: je me crois cependant supérieure à elle. Quand mon esprit nous compare l'une à l'autre, je le pense en effet.... mais quand je cesse de raisonner, & que je n'écoute que mon cœur, tout le mérite dont je m'enorgueillis semble s'évanouir, & je voudrois ressembler à Clarinde.... Elle intéresse, elle attire, elle attache, & je sens que déja je l'aime véritablement.

SCENE II.

ZULMÉE, ROSALIDE.

ZULMÉE *accourant.*

AH, Madame, je viens de voir le spectacle le plus noble & le plus imposant, qui soit peut-être au monde.

ROSALIDE.

Quoi donc?

ZULMÉE.

C'eſt la ſalle du couronnement. Imaginez-vous des Vieillards, des Princes, des Rois, des Sages, tout cela en foule & réunis.... cela ne ſe voit pas communément... auſſi réellement je ſuis ſaiſie d'admiration!

ROSALIDE *à part*.

Le moment approche, &, malgré moi, je ſuis troublée....

ZULMÉE.

C'eſt un bruit, un vacarme dans les jardins, dans les galeries, qui s'accroît à chaque inſtant: tenez, entendez-vous les cris? Oh, il faut qu'il arrive quelque événement extraordinaire.

ROSALIDE.

J'entends, je crois, répéter le nom de Clarinde.... Voyez ce que c'eſt, Zulmée...

ZULMÉE *va voir & revient*.

C'eſt la Princeſſe Clarinde qui traverſe les galeries pour ſe rendre ici.

ROSALIDE.

Eh pourquoi ces cris qui redoublent?

ZULMÉE.

Oh, c'eſt une multitude de pauvres gens qui l'attendoient à ſon paſſage; elle eſt, dit-on, fort charitable.... (*on entend crier diſtinctement:*) *Vive la Princeſſe Clarinde, vive notre généreuſe Bienfaitrice!*

Quel train, juſte Ciel!... il faut que tous les malheureux ſecourus par Clarinde ſe trouvent-là raſſemblés....

ROSALIDE.

Ils font des vœux pour elle, ils ont raison. Ah, de tels vœux méritent d'être exaucés.... (*On crie de plus près & plus fort encore :*) *Vive Clarinde, vive notre chere Bienfaitrice!...*

Comment a-t-elle eu le bonheur d'être utile à tant de gens? Moi je n'ai jamais vu de malheureux dans ce palais!

ZULMÉE.

Oh, l'on dit qu'elle les alloit chercher.

ROSALIDE.

Ah, Lumineuse!... vous auriez pu me conduire avec eux!... (*à part.*) Je me sens accablée; jamais tant d'amertume ne remplit mon ame!...

ZULMÉE.

Voici les Fées & la Princesse.

SCENE III.

ROSALIDE, ZULMÉE, BIENFAISANTE, LUMINEUSE, CLARINDE.

(*Les deux Fées portant une couronne enrichie de diamants.*)

BIENFAISANTE.

L'INSTANT décisif est enfin arrivé.... Voici la couronne que nous devons poser nous-mêmes avant une heure sur le front

de la Reine de l'Isle heureuse, (*Elles la posent sur une table.*) Rosalide, si c'est vous que ce sort appelle au trône, je jure par l'amitié qui m'unit à ma sœur, de vous chérir, de vous protéger à jamais, & de n'employer le pouvoir de mon art que pour votre gloire & le bonheur de vos États.

ROSALIDE, *à part.*

Hélas, tout ce que j'entends aujourd'hui ne doit donc servir qu'à me confondre!...

LUMINEUSE.

Clarinde, je m'engage avec joie, par les mêmes serments; & vous, ma sœur, qui connoissez mon ame, vous savez si j'y serai fidelle.

BIENFAISANTE.

Ah, je suis sans inquiétude.... Rosalide & Clarinde, on vous attend, allez....

CLARINDE *à Bienfaisante.*

Quoi! sans vous?...

BIENFAISANTE.

Oui; dans la crainte de gêner les suffrages, ma sœur & moi nous resterons ici: allez, mes enfants.

CLARINDE.

Venez, ma chere Rosalide, & n'oubliez pas les promesses que j'ai reçues de vous.

ROSALIDE *en lui donnant le bras.*

Ah, sans le sort & les Fées qui me forcent à vous disputer le trône, qu'il me seroit doux de céder à vos vertus!...

CLARINDE.

Ah, personne plus que Clarinde ne vous en juge digne!...

BIENFAISANTE.

Allez, mes chers enfants, montrer à l'assemblée qui vous attend, non deux rivales, mais deux amies, trop nobles, trop sensibles, pour que l'intérêt ou l'ambition puisse jamais les désunir.

ROSALIDE.

Donnez-moi votre bras, chere Clarinde. (*à part en s'en allant.*) Je tremble & puis à peine me soutenir. (*Elles sortent, Zulmée les suit.*)

SCENE IV.

BIENFAISANTE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE, *après un moment de silence, pendant lequel elle a considéré sa sœur qui rêve profondément.*

Eh bien, ma sœur?

LUMINEUSE.

Vous lisez dans mon ame; je n'essayerai point de vous déguiser l'agitation que j'éprouve, & je vous dirai avec la même sincérité que je commence à croire qu'en effet vos espérances pour Clarinde ne sont pas sans fondement.... Elle est généralement aimée; j'en viens de voir des témoignages certains.... Cet amour universel peut-être va la couronner. Si cela est, je conviendrai que vous aurez choisi le moyen

le plus sûr pour la placer sur le trône ; mais aura-t-elle les qualités brillantes, qui seules peuvent rendre un regne mémorable & glorieux ?

BIENFAISANTE.

Je n'ai desiré pour Clarinde que le genre de réputation que j'ai jugé le plus solide, celui de la bienfaisance & de la bonté.

LUMINEUSE.

C'en est assez peut-être pour être élue ; mais non pour régner avec éclat. Clarinde bonne, mais simple, sans expérience, sans instruction, sans goût pour les arts, saura-t-elle discerner le mérite, encourager les talents, connoître enfin les hommes, les juger, & les conduire avec succès ?

BIENFAISANTE.

Mais, ma sœur, je ne vous ai jamais dit que Clarinde fût simple & sans instruction.

LUMINEUSE.

Vous avez cultivé son esprit, vous lui avez donné des talents ?...

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur.

LUMINEUSE.

Clarinde a des talents ?

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur.

LUMINEUSE.

Mais c'est une plaisanterie....

BIENFAISANTE.

Non, je vous dis l'exacte vérité.

LUMINEUSE.

Mais, que fait-elle donc ?

BIENFAISANTE.

Tout ce que fait Rosalide.

LUMINEUSE.

Mais, ma sœur, comment se peut-il que jamais on n'en ait parlé?...

BIENFAISANTE.

J'ai voulu qu'elle eût des talents, non pour les afficher, mais pour son amusement & celui de ses amis; elle n'en tire aucune vanité, elle ne cherche point d'admirateurs, & elle n'a point d'envieux.

LUMINEUSE.

Quoi que vous en disiez, je doute de la perfection de ses talents : elle a si peu d'esprit!...

BIENFAISANTE.

Ma sœur, vous vous trompez encore, Clarinde a beaucoup d'esprit.

LUMINEUSE.

Ah cela, par exemple....

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur, elle en a infiniment; je conviens qu'elle ne fait ni se moquer, ni contrefaire, ni discerner; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhommie & l'ignorance; elle ne trouve pas que ce soit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appellons usages du monde; elle fait cependant toutes ces petites conventions & les suit; mais en même-temps elles lui semblent si frivoles, qu'il lui paroît tout simple qu'on puisse très-communément en oublier quelques-unes. La seule chose qui la frappe en ridicule, c'est le caprice, elle ne le conçoit

pas, & s'en amuse naïvement; car elle a toute l'ingénuité de son âge; elle réfléchit beaucoup, elle juge sainement. On ne dira peut-être jamais qu'elle est *piquante*; mais plus on la connoîtra, & plus on aura de plaisir à l'entendre, & d'empressement à la consulter.

LUMINEUSE.

Vous me jettez, je l'avoue, dans un étonnement....

BIENFAISANTE.

J'entends du bruit.... On vient, nous allons savoir des nouvelles....

LUMINEUSE.

Ah Ciel!... c'est Zulmée; la joie brille sur son visage....

Eh bien, Zulmée....

SCENE V.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE.

LUMINEUSE *à Zulmée.*

La Reine est-elle nommée?

ZULMÉE.

Non, Madame; mais si j'osois prédire l'événement....

BIENFAISANTE.

Parlez sans contrainte.

ZULMÉE.

Vous l'ordonnez, Madame?

BIENFAISANTE.

Oui, parlez....

ZULMÉE *à Lumineuſe.*

Ah, Madame, comment vous peindre les ſuccès inouis de la Princeſſe Roſalide, l'effet prodigieux qu'a produit ſon diſcours!... avec quelle grace, quelle nobleſſe elle l'a débité! Par ſon éloquence & ſes charmes, elle entraîne tous les ſuffrages; dix fois des acclamations redoublées l'ont forcée de s'interrompre: enfin elle a ceſſé de parler, & les applaudiſſements qui font retentir la ſalle, n'avoient pas encore permis à la Princeſſe Clarinde de prendre la parole, lorſque je ſuis ſortie pour venir vous annoncer cette heureuſe nouvelle.

LUMINEUSE.

Je ſuis fort ſenſible, ma chere Zulmée, à cette preuve de votre attachement. Allez rejoindre les Princeſſes; j'eſpere que bientôt nous allons les revoir.

(*Zulmée ſort.*)

SCÈNE VI.

LUMINEUSE, BIENFAISANTE.

BIENFAISANTE.

Ne vous contraignez point, ma ſœur, laiſſez éclater votre joie....

LUMINEUSE.

Si je penſois qu'elle pût être offenſante pour vous, je ceſſerois de m'y livrer.

BIENFAISANTE.

Non, ma ſœur, l'intérêt perſonnel ne me rendra jamais injuſte.

LUMINEUSE.

En effet, ma ſœur, j'aime Roſalide comme vous aimez Clarinde; ainſi ſongez que je ne puis éprouver qu'avec tranſport l'eſpérance qui m'eſt rendue.

BIENFAISANTE.

Ce ſentiment eſt naturel; d'ailleurs Roſalide, à beaucoup d'égards, mérite votre tendreſſe; je ne blâme en elle que ſes caprices & ſa vanité: mais elle a de l'eſprit; & ſi ſon cœur eſt bon, elle pourra facilement ſe corriger de ſes défauts.

LUMINEUSE.

Ah! ſon cœur eſt excellent, n'en doutez pas.

BIENFAISANTE.

Je le crois, & j'ai vu d'elle aujourd'hui pluſieurs traits qui me le perſuadent.

LUMINEUSE.

Vous me charmez.... Ah, ma ſœur, cette inaltérable bonté, cette équité parfaite que vous poſſédez au ſuprême degré, attire & ſubjugue toute ma confiance; eh bien, je crois dans cet inſtant que c'eſt Roſalide qui l'emportera ſur Clarinde; mais vous m'avez ouvert les yeux, & je vois que l'éducation que vous avez donnée à votre élève, la rend en effet plus digne du trône. Trop de vanité m'égara: j'ai voulu que Roſalide fût admirée, je n'ai tourné ſon amour-propre que ſur des objets frivoles; & ſans doute

tous ſes défauts ſont mon ouvrage, je le ſens, je l'avoue; mais cependant dans ce moment même où je me condamne, elle eſt peut-être couronnée! Clarinde eſt adorée, par ſa bienfaiſance, elle a mille vertus; mais celles de Roſalide, quoique moins ſolides, ſont plus brillantes; & les Sages même, ſéduits & ſubjugués, la placent ſur le trône.... Ah, ma ſœur! je ne puis m'empêcher de croire que ce qui éblouit les hommes, eſt toujours ce qui les entraîne....

BIENFAISANTE.

Ils n'écoutent donc jamais leurs cœurs?... Mais quel bruit....

LUMINEUSE.

Ah, la Reine eſt nommée!.... J'entends la voix de Roſalide!

BIENFAISANTE.

Prenons cette couronne, c'eſt à nous à la donner. (*Les portes s'ouvrent, Clarinde & Roſalide paroiſſent; Zulmée les ſuit.*)

SCENE VII & derniere.

LUMINEUSE, ROSALIDE, CLARINDE, BIENFAISANTE.

(*Les Fées s'avancent pour prendre la couronne.*)

LUMINEUSE.

ROSALIDE!...

ROSALIDE.

Allez, chere Clarinde, recevoir le prix de vos vertus.

LUMINEUSE.

Qu'entends-je?... quoi! Clarinde?...

ROSALIDE.

Oui, Madame, elle est Reine; & par le vœu unanime de la nation. (*A Bienfaisante.*) Ah, Madame! que n'avez-vous pu voir avec quels transports universels elle a été proclamée. Aussi-tôt qu'elle a pris la parole, l'émotion & l'attendrissement ont passé dans tous les cœurs. Ah! tous les traits de ce discours si noble & si touchant, seront à jamais gravés dans mon souvenir: tous les yeux fixés sur elle, se remplissoient de larmes: elle a fait couler les miennes; j'ai partagé l'enthousiasme qu'elle inspiroit, & j'ai joint avec transport mon suffrage à celui de toute l'assemblée.

CLARANDE.

O ma chere Rosalide, amie la plus sensible & la plus généreuse!...

LUMINEUSE.

Vous l'emportez, ma sœur, jouissez de votre triomphe; ne craignez point de m'affliger, j'admire votre ouvrage, & mon cœur applaudit sans effort au juste succès qui le récompense: venez, aimable & vertueuse Clarinde, venez recevoir la couronne.

CLARINDE.

Ma chere Rosalide... je ne puis l'accepter qu'en la partageant avec vous.

LUMINEUSE.

O Ciel!...

ROSALIDE.

Moi!...

CLARINDE.

Oui, telle eſt mon irrévocable réſolution.

ROSALIDE.

Non, non, vous ſeule en êtes digne.

CLARINDE.

Je vous offre ce que j'aurois accepté de vous : ſi vous m'aimez autant que je vous aime, Roſalide, vous ne balancerez plus.

BIENFAISANTE.

Régnez l'une & l'autre ; rempliſſez tous les vœux des peuples, qui n'ont pu placer Clarinde ſur le trône ſans regretter Roſalide !

ROSALIDE.

Après le choix qu'ils ont fait, que pourroient-ils deſirer encore ? ... Ah ! ce jour m'a trop appris à me connoître, pour que je puiſſe regretter un trône auquel je rougis maintenant d'avoir oſé prétendre.

CLARINDE.

Vous n'avez à rougir que d'outrager l'amitié par vos cruels refus.

BIENFAISANTE.

Roſalide, ſi votre ame eſt auſſi ſenſible qu'elle eſt noble & grande, pouvez-vous vous oppoſer au bonheur de votre amie !...

ROSALIDE.

Ah, Clarinde !...

CLARINDE.

Le Conſeil eſt encore aſſemblé pour la cérémonie du couronnement ; venez, ma chere Roſalide, monter avec votre amie ſur un trône que vous lui rendrez ſi cher en daignant le partager.

ROSALIDE.

Vous l'ordonnez, j'y consens....

CLARINDE.

Ah! vous comblez tous mes vœux.

ROSALIDE.

Mais soyez à jamais mon guide & mon modele; enseignez-moi vos vertus, rendez-moi, s'il se peut, semblable à vous-même, ou vous n'aurez rien fait pour moi.

LUMINEUSE.

Jouissez à jamais, mes chers enfants, du bonheur dont vous êtes si dignes, & n'oubliez point que les plus grands talents & les qualités les plus brillantes, ne sont que des dons inutiles ou dangereux, sans la modestie, la bienfaisance & la bonté.

FIN.

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

MÉLANIDE, *Veuve.*

LUCIE, *Niece de Mélanide.*

DORINE, *Maîtresse de Musique & de Dessin de Lucie, & logeant chez Mélanide.*

TOINETTE, *Fille d'une Femme-de-chambre, élevée avec Lucie.*

La Scene est à Paris, chez Mélanide.

L'ENFANT GATÉ,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude; on y voit des Livres, des Globes, des Spheres, &c.

MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE.

Il y a long-temps, ma chere Dorine, que j'ai envie d'avoir une conversation un peu détaillée avec vous sur ma niece; je veux que vous me parliez franchement. Je vous ai mise auprès d'elle, non-seulement pour cultiver son cœur & son esprit, & lui donner des talents agréables, mais sur-tout pour me dire la vérité, & m'aider à la connoître.

DORINE.

J'ai le défaut de ne pouvoir cacher ce que je pense, &, d'ailleurs, Madame est si pénétrante....

MÉLANIDE.

Moi! point du tout. Voilà précisément ce que je ne suis pas; & puis la dissipation dans laquelle je vis, me laisse-t-elle le temps de réfléchir?... J'aime le monde, mais j'aime encore mieux ma niece; & si j'avois moi-même plus d'instruction, j'aurois tout quitté avec joie pour me consacrer entiérement à l'éducation de Lucie.

DORINE.

Personne n'est plus en état que Madame...

MÉLANIDE.

Non, je me rends justice; je n'ai nul talent, je ne sais rien; j'ai eu des maîtres dans ma jeunesse, mais je fus élevée dans un couvent, voilà la meilleure excuse que je puisse donner de mon ignorance. Enfin, Lucie m'est chere au-delà de l'expression; je suis veuve, je n'ai point d'enfants, elle est la seule héritiere; je ne veux pas qu'elle puisse me reprocher un jour la négligence dont mille fois au fond du cœur je n'ai pu m'empêcher d'accuser mes parents à mon égard.

DORINE.

Mademoiselle Lucie est bien digne de votre tendresse; elle est charmante.

MÉLANIDE.

Voilà ce que vous lui répétez sans cesse, & ce que je lui dis souvent moi-même; & nous avons tort, nous la gâtons.

DORINE.

Ah! Madame, ce n'eſt pas un caractere comme le ſien qu'on peut gâter.

MÉLANIDE.

Il eſt vrai qu'elle eſt plus formée qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge.... Par exemple, ſa facilité à contrefaire tout le monde, eſt une choſe que je n'ai vue qu'à elle.

DORINE.

Et elle n'a pas quatorze ans.

MÉLANIDE.

Il eſt certain qu'elle promet beaucoup; mais je voudrois qu'elle joignît à tous ſes agréments naturels, de grands talents & un bon cœur. Sans talents on s'ennuye; moi, je l'éprouve. Recevoir & faire des viſites, eſt un plaiſir dont on ſe laſſe ſi promptement!... Et voilà cependant la plus grande reſſource des perſonnes déſœuvrées. Enfin, je lui deſire une ame ſenſible, parce que ſans elle on ne jouit de rien, & que c'eſt toujours une excellente choſe à retrouver quand on n'eſt plus jolie. On penſe alors avec tant de plaiſir que des amis valent mieux que des admirateurs!

DORINE.

Madame a un fond de morale qui me charme toujours.

MÉLANIDE.

J'eſpere que Lucie, inſtruite, élevée par vous, en aura davantage encore. L'étude & la lecture donneront à ſon eſprit ce qui manque au mien.

DORINE.

D'autant mieux qu'elle a une application, une mémoire.... & un goût naturel....

MÉLANIDE.

Oui, elle a beaucoup de goût, cela se voit dans les plus petites choses.... Je crois qu'elle se mettra fort bien.... Elle se coëffe déja avec grace.... mais je ne croyois pas qu'elle fût très-appliquée.

DORINE.

Ah! trop peut-être pour sa santé, car elle a des nerfs d'une délicatesse....

MÉLANIDE.

Elle tient cela de moi.... mais vous m'assurez toujours que vous êtes enchantée d'elle, qu'elle apprend à merveille; & cependant, que fait-elle?

DORINE.

Elle est si jeune....

MÉLANIDE.

Quand j'assiste à vos leçons, je vous avoue que sa distraction & votre indulgence m'impatientent toujours.

DORINE.

Mais, Madame, je vous en ai déja expliqué les raisons; votre présence l'intimide ou l'occupe; elle vous regarde, pense à vous, &....

MÉLANIDE.

Ma chere Dorine, vous me flattez.

DORINE.

Mon Dieu, Madame, tenez encore hier j'ai grondé Mademoiselle sur ce qu'elle avoit mal joué du clavecin devant vous; elle m'a

répondu : C'eſt que ma tante étoit vis-à-vis de moi, & je penſois qu'il n'y a pas dans le monde de plus beaux yeux que les ſiens, de plus expreſſifs, de plus brillants.

MÉLANIDE *d'un ton ſévere.*

Lucie vous a dit cela.

DORINE.

Mot à mot, & avec cette naïveté, cette grace qui lui ſont ſi naturelles....

MÉLANIDE *du même ton.*

De bonne foi, Mademoiſelle, penſez-vous me ſéduire par cette flatterie ridicule ?

DORINE.

Quoi, Madame, me croiriez-vous capable ?...

MÉLANIDE.

Ecoutez-moi. Je vous trouve mille bonnes qualités ; vous avez de l'eſprit, des talents, de l'inſtruction ; mais, de grace, ſi vous voulez que nous vivions enſemble, ne me louez pas ; je hais les éloges, & je m'en défie.

DORINE.

La modeſtie accompagne toujours la ſupériorité.

MÉLANIDE.

Encore !...

DORINE.

N'en parlons plus. Croyez, Madame, que mon attachement pour vous & pour Mademoiſelle votre niece, eſt ſans bornes, & que...

MÉLANIDE.

Prouvez-le-moi donc en me ſecondant.

'exige encore une chose de vous, c'est que vous donniez quelques soins à l'éducation de cette petite fille qui est élevée auprès de Lucie...

DORINE.

Toinette?

MÉLANIDE.

Oui. Elle est orpheline, & fille d'une femme qui fut quinze ans à mon service, & qui me la recommanda en mourant: d'ailleurs, cette jeune personne annonce le meilleur naturel; elle est remplie d'heureuses dispositions; vous voyez comme elle profite des leçons que vous donnez à Lucie; elle dessine; elle joue du clavecin toute la journée: je ne suis pas en état de juger si c'est avec succès; mais ce desir d'apprendre à son âge, la rend réellement intéressante.

DORINE.

Je vous obéirai, Madame; mais je vous avoue que je n'ai pas une grande idée de son esprit.

MÉLANIDE.

Elle est douce, ingénue, sensible & vraie; avec les personnes à qui elle doit du respect, elle ne parle guere qu'on ne l'interroge; mais ses réponses sont justes; elle ne fait rien que de bien; elle est réservée, discrete, appliquée, reconnoissante; elle sait se faire aimer. S'il est vrai qu'on puisse être tout cela sans esprit, vous conviendrez que l'esprit est un avantage dont on peut très-facilement se passer.

(*Elle regarde à ſa montre.*) Mais je m'oublie tout en cauſant; il eſt midi; j'ai vingt perſonnes à déjeûner qui doivent être arrivées à préſent.

DORINE.

Ne fait-on pas une lecture aujourd'hui chez Madame?

MÉLANIDE.

Eh vraiment oui, & qui nous tiendra juſqu'à quatre heures, & je veux aller à l'Opéra nouveau, car j'ai ma loge. Lucie va venir prendre ſes leçons, vous lui direz que ſi vous êtes contente d'elle, je la menerai à l'Opéra. Adieu, ma chere Dorine, n'oubliez pas cet entretien, & juſtifiez par votre conduite toute la confiance que j'ai en vous. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

DORINE, *ſeule.*

QUELLE folie!.... parfiler, aller aux ſpectacles, recevoir des viſites, voilà toutes ſes occupations. Elle vante ſans ceſſe à ſa niece les charmes de l'étude & l'utilité de l'application; & l'exemple qu'elle lui donne, eſt éternellement en contradiction avec ſes diſcours. Et puis dans d'autres moments, n'écoutant qu'une aveugle tendreſſe, elle croit ſa niece un petit prodige de perfections, & la loue avec ex-

cès; & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant : mais quand Mélanidea le dos tourné, quelles moqueries ne fait-on pas de cette petite fille, qui, en effet, vaine, indocile, étourdie, n'apprendra jamais rien! Au reste, que m'importe? je la flatte, je lui passe ses caprices, je m'en fais aimer; elle se mariera, sera riche, fera ma fortune, voilà l'essentiel. Mais paix, j'entends quelqu'un; ah! c'est Lucie.

SCENE III.

DORINE, LUCIE.

LUCIE.

Je croyois ma tante ici?

DORINE.

Elle en sort dans l'instant, & m'a chargée de vous dire que si vous preniez bien toutes vos leçons, elle vous meneroit à l'Opéra.

LUCIE.

Aujourd'hui?

DORINE.

Oui.

LUCIE.

Et c'est l'Opéra nouveau?.... Ah! je suis charmée. Mon Dieu, que n'ai-je su cela plutôt!

DORINE.

Pourquoi?

LUCIE.

Oh, c'eſt que je ſuis coëffée à faire horreur... Et ma robe neuve... Je ne l'aurai que demain! cela eſt piquant, vous en conviendrez.

DORINE.

De telle maniere que vous ſoyez, n'êtes-vous pas toujours ſûre de plaire?

LUCIE.

Et d'ailleurs, c'eſt une plaiſanterie!... J'attache ſi peu de prix à toutes ces choſes-là. Trouvez-vous cet habit bien garni?

DORINE.

Il eſt charmant.

LUCIE.

Oui, mais il a un peu perdu de ſa fraîcheur... J'aime mieux la couleur de roſe que j'avois hier. Qu'en penſez-vous?

DORINE.

Moi, celui que vous portez me paroît toujours le plus joli.

LUCIE.

J'aurois le temps de me r'habiller avant le dîner?

DORINE.

Et nos leçons?

LUCIE.

Cela eſt vrai... Allons, allons, je reſterai comme cela: auſſi-bien c'eſt autant de peine épargnée; & je hais la toilette à la mort... Eh bien, que ferons-nous?

DORINE.

Mais votre maître de danſe va venir;

& quand vous aurez danſé, nous deſſinerons, & nous jouerons du clavecin.

LUCIE.

Oh, pour danſer aujourd'hui, cela m'eſt impoſſible; j'ai mal dormi, je ſuis d'une laſſitude à ne pouvoir me ſoutenir ſur mes jambes...

DORINE.

Mais aſſeyez-vous. (*Elle lui approche un fauteuil, Lucie s'aſſied & s'étend nonchalamment.*)

LUCIE.

J'ai réellement une courbature affreuſe.

DORINE.

En effet, vous avez l'air abattu.

LUCIE.

Tout de bon, vous me trouvez changée?

DORINE.

Extrêmement.

LUCIE.

Cela tient peut-être auſſi à la maniere dont je ſuis fagottée... Oh! voilà qui eſt décidé, je me ferai ſûrement recoëffer pour l'Opera.... Ma tante ne dorme-t-elle pas à déjeûner ce matin?

DORINE.

Oui. Il y a une lecture.

LUCIE.

Oh! quand je ſerai mariée, j'aurai des lectures auſſi, & des déjeûners.... Cela eſt charmant, un déjeûner!...

DORINE.

Oui, cela occupe depuis midi juſqu'à quatre heures.

LUCIE.

Et puis le spectacle, & puis le souper, & puis le bal; voilà ce qui s'appelle jouir de la vie. Que ma tante est heureuse! enfin j'aurai mon tour.

DORINE.

En attendant, il faudroit acquérir des talents; si l'on se lasse des spectacles, si le bal fatigue, si l'on se dégoûte du grand monde, il est doux alors de pouvoir se suffire à soi-même.

LUCIE.

Mais voyez ma tante: elle a conservé tous les goûts de la premiere jeunesse; pourquoi n'aurois-je pas la même constance? & pourquoi par une étude pénible me livrer à un ennui certain, pour me procurer des ressources éloignées dont je n'aurai peut-être jamais besoin?

DORINE.

Mais Madame votre tante elle-même ne se plaint-elle pas tous les jours de l'éducation négligée qu'elle a reçue? Elle se livre à la dissipation, plus par habitude que par goût...

LUCIE.

Il est vrai qu'elle bâille à la Comédie, qu'après tous ses déjeûners elle a des vapeurs, & toujours sa migraine quand elle a été au bal de l'Opéra. Oui, cela est vrai... je sens bien que les talents & l'instruction peuvent être de quelque utilité... & puis passer pour ignorante, cela est hu-

miliant, cela me répugne, je l'avoue. (*Elle tombe dans la rêverie.*)

DORINE.

Vous rêvez?

LUCIE.

Oui, je me sens des mouvements de raison qui m'attristent; vous venez de me dire des choses qui m'ont frappée... Pourquoi, ma chere amie, ne m'avez-vous pas toujours parlé de cette maniere?

DORINE.

Mais je ne veux pas vous attrister, ni vous contrarier.

LUCIE.

Croyez-vous qu'en ne me donnant pas plus de peine que je n'en prends, je pourrai un jour avoir du moins l'apparence de quelques talents?... l'écorce; c'est tout ce que je voudrois.

DORINE.

Et déja ne passez-vous pas pour en avoir?

LUCIE.

Oui; mais entre nous je ne sais rien.

DORINE.

Oh! vous êtes aussi trop modeste; vous jouez très-joliment du clavecin.

LUCIE.

Hélas! cela se borne à trois ou quatre pieces que je sais de routine.

DORINE.

Le dessin va très-bien; votre derniere tête est charmante.

LUCIE.

Graces à vous.

DORINE.

Non, réellement, je n'y ai presque pas retouché.

LUCIE.

Mais l'histoire & la géographie, par exemple, je n'en sais pas un mot.

DORINE.

Vous savez les titres de beaucoup de livres, voilà tout ce qu'il faut pour le monde; dites hardiment que vous les avez tous lus. Avec cela, ayez toujours un livre dans votre sac & sur votre toilette; soutenez que vous aimez la lecture avec passion, & vous passerez bientôt pour la personne la plus instruite.

LUCIE.

Voilà une drôle de maniere d'être savante, elle me convient beaucoup. Allons, je l'adopterai; & puis, ma chere amie, vous resterez toujours avec moi; vous corrigerez mes dessins, & même mes tableaux, quand je peindrai; ainsi voilà encore un talent de sûr.

DORINE.

Allez, Mademoiselle, je vous promets que vous aurez tous ceux qu'on a communément dans la société. Les vrais, les grands talents, sont si rares dans les personnes de votre état!

LUCIE.

Eh! voilà précisément ce qui fait qu'il est si flatteur d'en avoir.... Tenez, Toinette en aura tout de bon; eh bien, je voudrois lui ressembler.

DORINE.

Ah! par exemple, voilà un souhait bizarre.

LUCIE.

J'aime Toinette, je ne suis point jalouse des avantages qu'elle a sur moi; mais je les vois, & il y a des instants où cela m'afflige.

DORINE.

En vérité, c'est être également aveugle sur son compte & sur le vôtre. Vous êtes remplie d'esprit, vous avez les plus heureuses dispositions pour apprendre; & Toinette est une petite fille capable d'assez d'application, mais au fond très-bornée, malgré son petit air fournois & son ton caustique & moqueur.

LUCIE.

Non, ne vous y trompez pas, Toinette a de l'esprit, avec sa mine douce & naïve.

DORINE.

Vous êtes bien en état d'en juger, mais vous êtes si indulgente..... Enfin, cela tient peut-être à la comparaison que je fais sans cesse d'elle à vous; mais elle me déplaît extrêmement.

LUCIE.

J'en suis fâchée, car j'aime Toinette.

DORINE.

Elle a cependant une certaine grossiéreté, une rudesse dans le caractere, qui ne devroient guere sympathiser avec vous.

LUCIE.

Il est vrai qu'elle dit les choses un peu cruement; cela me fâche quelquefois, &

puis je lui pardonne : cela eſt ſingulier, ſa ſincérité me choque. Toinette moins franche, me ſeroit ſûrement plus agréable ; mais peut-être aurois-je moins de confiance en elle. Je ne puis définir cela ; il ſemble que plus elle me contrarie, & plus elle m'attache.

DORINE.

Dans ce cas, Mademoiſelle, je ſuis fort malheureuſe, moi, qui vous aime avec un excès qui ne me permet pas de vous faire éprouver la moindre contrariété.

LUCIE.

Auſſi, ma chere amie, je vous aime encore plus que Toinette ; vous me paroiſſez mille fois plus aimable qu'elle. Je voudrois la conſulter quelquefois ; mais c'eſt avec vous que je voudrois paſſer ma vie.

DORINE.

Allons, je ſuis contente de mon partage ; mais je crains cependant qu'il ne ſoit pas le plus ſolide....

LUCIE.

Ah ! croyez que mes ſentiments pour vous ſeront auſſi durables qu'ils ſont tendres.... Mais qui vient nous interrompre ? Ah ! c'eſt Toinette.

SCENE IV.

TOINETTE, LUCIE, DORINE.

LUCIE.

QUE voulez-vous, Toinette?

TOINETTE.

Mademoiſelle, c'eſt votre maître à danſer....

LUCIE.

Oh! je ne danſerai point, vous n'avez qu'à lui donner un cachet, & le renvoyer.

TOINETTE.

Mais, Mademoiſelle, vous avez déja manqué votre derniere leçon....

DORINE.

Eh bien! après.... voulez-vous que Mademoiſelle danſe dans l'état où elle eſt?

TOINETTE.

Qu'eſt-ce qu'elle a donc?

DORINE.

Elle a, elle a une courbature effroyable.

TOINETTE.

Ce que je ſais, c'eſt qu'elle ſe portoit à merveille il y a une demi-heure, & qu'elle ſautoit dans le jardin....

LUCIE.

C'eſt que naturellement je ne m'écoute pas; je ne ſuis pas douillette..... mais le fait eſt que je ſuis malade, & que je ne prendrai pas de leçon de danſe.

TOINETTE.

Oh! ce dernier fait-là me paroît certain, auſſi j'y crois ſans peine. Allons, je vais donner le cachet.... Voilà de l'argent bien employé! (*Elle ſort.*)

LUCIE *après un moment de ſilence.*

Toute réflexion faite, j'ai envie de prendre ma leçon de danſe....

DORINE.

Voulez-vous que je rappelle Toinette?

LUCIE.

Que me conſeillez-vous?

DORINE.

Mais... de ne vous point fatiguer....

LUCIE.

D'ailleurs, je danſerai plus long-temps demain.

DORINE.

Sans doute, cela reviendra au même; & puis une leçon de plus ou de moins, qu'eſt-ce que cela fait?

LUCIE.

Ma chere amie, que vous êtes indulgente & douce!.... Mais que nous veut encore Toinette?

TOINETTE *revenant.*

Madame vous demande, Mademoiſelle.

LUCIE.

La lecture n'eſt donc pas encore commencée?

TOINETTE.

Non, Mademoiſelle, & il y a pluſieurs Dames qui deſirent vous voir un moment.

Madame vous prie de porter votre carton de deſſins.

DORINE.

Le voilà.

(*Lucie le prend.*)

LUCIE *à Dorine.*

Ma chere amie, vous allez m'attendre ici.... Adieu; je ſuis charmée d'aller faire un tour là-dedans!

(*Elle ſort en courant & en ſautant.*)

SCENE V.

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE *regardant ſortir Lucie.*

LA courbature va mieux, à ce qu'il me paroît.

DORINE *ſouriant.*

Vous croyez donc qu'elle a un peu exagéré?....

TOINETTE.

Oui, Mademoiſelle; & vous auſſi, vous le croyez.

DORINE *d'un ton ſec.*

Où prenez-vous cela? Je pénetre votre penſée, je vois que vous ſoupçonnez Mademoiſelle Lucie de menſonge & d'artifice; mais pour moi, certainement je ſuis fort loin d'avoir d'elle une ſemblable opinion.

TOINETTE.

Il n'eſt pas bien fin de pénétrer ma pen-

sée, car je la dis tout simplement ; mais moi j'en devine souvent qu'on voudroit déguiser.

DORINE.

De qui voulez-vous parler, s'il vous plaît?

TOINETTE.

Ah, voilà mon secret.

DORINE.

Vous pouvez le garder. Je n'ai nulle envie de l'apprendre. Mais de quoi je veux vous instruire, c'est qu'il faut que vous ayez la bonté de changer le ton que vous avez pris depuis quelque temps, non pas avec moi, car vos discours me sont absolument indifférents, mais avec Mademoiselle Lucie. Véritablement vous vous oubliez : vos manieres avec elle ne sont pas supportables ; vous contrôlez sans ménagement tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit. Il semble réellement que vous ayiez de l'aversion pour elle. Si cela continue, je vous préviens que j'en avertirai Madame. C'est un devoir dont je ne pourrai me dispenser.

TOINETTE.

Vous êtes trop judicieuse, Mademoiselle, pour ne pas entendre auparavant ma justification. Premiérement, personne n'est plus attaché que moi à Mademoiselle Lucie ; je n'ai pas le bonheur de lui plaire, mais je l'aime, parce qu'en dépit de tout ce qui s'y oppose, elle est bonne, sensible & franche. Ce qu'elle fait de mal, ne vient pas d'elle. Quand elle ne dit pas la vérité,

quand elle eſt dure, hautaine, capricieuſe, tous ces défauts lui ſont inſpirés; ils ne ſont pas dans ſon caractere, car ſon naturel eſt excellent. Ainſi, quand je la blâme, ce n'eſt pas elle que je déſapprouve... Vous devez comprendre cela. Je le définis mal, il y a peut-être un peu d'obſcurité dans ce que je dis; mais, ſi vous voulez, je tâcherai de m'expliquer mieux.

DORINE.

Il ſuffit. La ſuite vous fera voir que j'ai eu l'intelligence de vous comprendre. Mais quelqu'un vient. (*A part en regardant Toinette.*) Voilà une dangereuſe petite créature, il faut la faire chaſſer d'ici.

SCENE VI.

DORINE, TOINETTE, LUCIE.

LUCIE.

(*Lucie entre en courant; elle jette ſon carton ſur une table.*)

AH! je ſuis toute eſſoufflée!.... Mon Dieu, quel monde il y a là-dedans? Ah, ma chere amie, la jolie robe que je viens de voir.

DORINE.

A qui?

LUCIE.

A Madame de Bercy. C'eſt une robe à la

Polonoiſe tout ſimplement ; mais elle eſt garnie de fleurs de pêchers, avec un goût, une grace... Et puis des fleurs de pêchers, on n'en a pas encore vu. Oh, cela eſt charmant!... Elle a bien de l'imagination, Madame de Bercy!

DORINE.

Il ſeroit à deſirer ſeulement qu'elle fût un peu plus jolie.

LUCIE.

Elle a beaucoup d'éclat.

DORINE.

Oui; mais on dit qu'elle met du blanc.

LUCIE.

Bon!...

DORINE.

Oh, je n'en crois rien..... Cependant elle a le front bien luiſant.

LUCIE.

Ah, ah, c'eſt drôle, dès qu'on a le front luiſant?...

TOINETTE.

Oui, on met du blanc. C'eſt un principe bon à retenir. Par exemple, Monſieur votre grand oncle met du blanc ſûrement.

LUCIE.

Quelle folie!....

TOINETTE.

Mais dame, la regle eſt donc fauſſe, car il a le front encore plus luiſant que celui de Madame de Bercy.

DORINE *à Lucie.*

Qu'a-t-on dit de vos deſſins?

LUCIE.

On les a trouvés charmants, la tête de vieillard sur-tout.

TOINETTE.

Eh mais, celle-là est entiérement l'ouvrage de Mademoiselle Dorine.

DORINE.

Point du tout; j'ai mis seulement l'ensemble, & j'y ai donné quelques coups de force....

TOINETTE.

Ah! cela est vrai, vous n'avez fait que l'ébaucher & la finir.

LUCIE *avec un souris forcé.*

Toinette ne me gâte pas.

TOINETTE.

Flatter, c'est tromper; & comment tromper ce qu'on aime?

LUCIE.

Avec cette maniere-là, Toinette, vous aurez toujours le droit de me tout dire.

DORINE.

Madame de Surville est-elle là-dedans?

LUCIE.

Oui, avec sa fille, qui est plus droite & plus apprêtée que jamais.

DORINE.

Mademoiselle Flore; oh, je crois qu'elle est bien fiere d'assister à une lecture?

LUCIE.

Ah! je vous en réponds; elle n'a cependant que deux ans de plus que moi, & elle est d'une pédanterie....

TOINETTE.

On dit qu'elle eſt un prodige d'inſtruction.

DORINE *ironiquement.*

Un prodige!.... Et qui eſt-ce qui lui dit cela?

TOINETTE.

Ce n'eſt pas celle qui l'éleve, mais c'eſt tout ce qui la connoît. Pour moi, je puis aſſurer qu'elle a bien de la modeſtie, car elle ne parle jamais d'elle, & cherche toujours à faire valoir les autres.

DORINE.

Il eſt vrai qu'elle diſtingue Mademoiſelle Toinette, & que toutes les fois qu'elle vient ici, elle la loue ſur ſes grands talents.

TOINETTE.

Non, Mademoiſelle, elle ne me donne point de louanges exagérées & ridicules; elle a un trop bon eſprit pour être obligeante aux dépens de la vérité; mais elle me fait ſans ceſſe admirer ſon indulgence.

LUCIE.

Ma chere Toinette, je crois Mademoiſelle Flore une perſonne remplie de mérite, mais elle a le malheur d'être pédante; je ne puis vous le diſſimuler.

DORINE *riant.*

Oh oui, pédante eſt le mot; cela eſt trouvé à merveille. Et pédante à ſeize ans!... Tout ce que cela promet de charmes pour l'avenir!

TOINETTE *à Lucie.*

Mais, Mademoiſelle, oſerois-je vous demander en quoi elle eſt pédante?

LUCIE.

En quoi?... Mais en tout.

TOINETTE.

Mais encore, ayez la bonté de m'en citer quelques traits.

LUCIE.

Oh! je vous en citerai mille.

TOINETTE.

Eh, bien, un seulement.

LUCIE.

Mais elle a un maintien pédant, une certaine maniere de pincer la bouche, & d'entrer dans une chambre... Tenez, voulez-vous la voir?... la voilà....

DORINE *riant.*

Ah! parfait, parfait, c'est elle-même.... Encore je vous prie.... Ah! cela est charmant....

LUCIE.

Et puis quand elle est assise, voilà comme elle est... sur le bord de sa chaise... sérieuse.... se retournant tout d'une piece.... & de temps en temps une petite toux....

DORINE.

Oh, la petite toux est charmante!... C'est cela même.... Mon Dieu, je crois la voir... excepté qu'elle n'a ni cette taille, ni ce visage-là.

LUCIE *en riant.*

Toinette est fâchée, elle ne rit pas.

TOINETTE.

J'écoute, je regarde, & je m'instruis. Je me faisois une toute autre idée de la pédanterie.

danterie. Je croyois qu'elle consistoit sur-tout à chercher les occasions de briller, de faire des citations, & de décider hardiment. Mais votre définition est beaucoup plus simple.... Avoir la poitrine délicate, & s'asseoir sur le bord de sa chaise, voilà ce qui fait une pédante : je m'en souviendrai.

LUCIE *riant.*

Réellement Toinette est piquée.... Ah ça, Toinette, puisque vous aimez tant Mademoiselle de Surville, je vous promets que je ne me moquerai plus d'elle ; cela me coûtera, mais je m'y engage.... Allons, ne boudez plus.

TOINETTE.

Mais dites-moi, Mademoiselle, que vous a-t-elle fait pour la haïr ?

LUCIE.

Mais je ne la hais point.

TOINETTE.

Cependant vous en dites tout le mal que vous en savez ; & même, si vous voulez être vraie, vous conviendrez que vous exagérez les ridicules que vous lui trouvez ; que feroit de plus la haine ?

LUCIE.

Mais... le croyez-vous, Toinette ?... Ce que vous me dites-là, me fait de la peine.... Cependant je n'attaque point sa réputation....

TOINETTE.

Quand vous seriez capable de cette noirceur, le pourriez-vous ? Mademoiselle de Surville n'est-elle pas un modele de dou-

ceur, de modestie, de bonté? Seroit-on écouté, si on disoit le contraire?...

LUCILE (*à Dorine.*)

Mais, ma chere amie, elle m'effraye.... Mon Dieu! ce que j'ai fait, est-il si criminel?...

DORINE.

Mais, quelle enfance, de vous reprocher un badinage innocent, qui ne peut paroître dangereux qu'aux yeux de Mademoiselle Toinette! Eh bien, vous vous moquez de Mademoiselle Flore; le grand mal! elle n'a qu'a-vous le rendre, vous ne vous en formaliserez pas.

LUCIE.

Oh pour cela non; au contraire, j'en ferois charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le rendît, afin que nous fussions quittes; car cette plaisanterie, je ne sais pourquoi, me pese à présent malgré que j'en aye.

TOINETTE.

Pour Mademoiselle de Surville, je vous assure qu'elle vous la pardonne de tout son cœur.

LUCIE.

Comment, elle sait que je la contrefais?

TOINETTE.

Plusieurs personnes l'en ont avertie, elle me l'a dit, & je n'ai pu le nier....

LUCIE.

Eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, elle en a beaucoup ri.

LUCIE.

Elle en a ri?

DORINE.

Oh! du bout de levres, je crois.

TOINETTE.

Et puis elle s'eſt reprochée d'en rire; car, m'a-t-elle dit, cela doit faire pitié. Cette pauvre jeune perſonne, qui croit ne faire qu'une plaiſanterie, donne mauvaiſe opinion de ſon eſprit & de ſon cœur; & les mêmes gens qui ont l'air de s'en amuſer, la jugent ſur ce petit tort avec autant de rigueur que ſi elle avoit un âge raiſonnable.

LUCIE.

Elle dit cela?... Elle le penſe?

TOINETTE.

Oh, elle eſt la vérité même.

LUCIE.

Je veux avoir une explication avec elle... Je veux me juſtifier, ou du moins réparer ma faute.... Toinette, penſez-vous qu'elle ne croye pas que j'ai un mauvais cœur?

DORINE.

Ah ça, finiſſons cet entretien, qui, en vérité, n'a pas le ſens commun. Il faut aller dîner, & n'y pas perdre un moment, car nous avons encore toutes nos leçons à prendre avant l'Opéra. (*à Lucie.*) Allons, Mademoiſelle, venez.... A quoi rêvez-vous donc?

LUCIE.

Je ſuis triſte à mourir.... Je n'ai pas faim, je ne dînerai point.

DORINE.

Mais si vous êtes réellement malade, il faut vous coucher ; vous n'irez point à l'Opéra.

LUCIE.

Allons, je vais me mettre à table. Toinette, donnez-moi le bras. (*Elle passe avec Toinette.*)

DORINE, *les regardant aller.*

Mademoiselle Toinette, vous gâtez tout ce que je fais ; mais je vous le revaudrai. (*Elle sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIDE, LUCIE.

(*Cette derniere a l'air triſte & rêveur.*)

MÉLANIDE.

Je ſuis charmée, mon enfant, de vous avoir fait revenir une ſeconde fois dans le ſallon; les ſuccès que vous venez d'avoir, m'ont fait un plaiſir inexprimable.

LUCIE.

J'ai cependant bien mal joué du clavecin.

MÉLANIDE.

Oh! je vous aſſure que tout le monde a été enchanté de vos talents.

LUCIE.

Ah, ma tante, ces éloges-là ſont-ils bien ſinceres?

MÉLANIDE.

Ce doute fait honneur à votre modeſtie; mais raſſurez-vous, mon enfant, & croyez que quand vous le voudrez, il n'y a point de louanges auxquelles vous ne puiſſiez juſtement prétendre.... Adieu, ma chere fillè, il faut achever de prendre vos leçons; je vais vous envoyer Dorine, & dans deux

heures je reviendrai vous chercher, & nous irons à l'Opéra. (*Elle sort.*)

LUCIE *seule.*

Comme sa tendresse l'aveugle en ma faveur!... Hélas! elle a fait tout ce qui dépendoit d'elle pour me donner une éducation distinguée.... Et moi, qu'ai-je fait pour répondre à tant de soins?...

SCENE II.

LUCIE, DORINE.

(*Lucie s'assied & rêve.*)

DORINE.

Eh bien, Mademoiselle, vous avez tourné toutes les têtes, on ne parle là-dedans que de vos talents, de vos graces.... Mais, d'où vient cet air triste & rêveur; qu'avez-vous donc?

LUCIE.

Si vous saviez ce que j'ai entendu, & ce que le hasard m'a fait découvrir.

DORINE.

Comment?

LUCIE.

Après avoir joué du clavecin & chanté, je suis descendue dans le jardin; en passant le long de la grande charmille, j'ai entendu prononcer mon nom, je me suis arrêtée, les arbres me cachoient.

DORINE.

Vous avez écouté la converſation ?

LUCIE.

Sans en avoir le deſſein, & même malgré moi ; je n'en ai pas perdu un mot.

DORINE.

Et bien, que diſoit-on de vous ?

LUCIE.

Tout ce que la critique la plus mordante peut inſpirer de plus amer ; enfin, j'entendois ces mêmes perſonnes qui venoient de m'accabler d'éloges dans le ſallon, me déchirer & ſe moquer impitoyablement de moi. Une ſeule cependant a pris mon parti, & de la maniere la plus forte & la plus généreuſe. Vous ne devineriez jamais ſon nom ?

DORINE.

Je meurs d'envie de le ſavoir.

LUCIE.

C'eſt Mademoiſelle de Surville.

DORINE.

Bon !... Mais êtes-vous bien ſûre qu'à travers la charmille elle ne vous ait pas entrevue ?

LUCIE.

Oh très-ſûre ; elle n'étoit pas de mon côté. Je vous avoue que cette bonté de ſa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faiſoit éprouver je ne ſais quoi de pénible que la méchanceté des autres ne me cauſoit pas. La fauſſeté de toutes ces perſonnes m'inſpiroit plus de mépris que de colere & d'émotion ; mais la générosité de Mademoiſelle de Surville m'indignoit con-

tre moi-même; & à mesure qu'elle parloit, je sentois mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se voir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres.

DORINE.

Ce qu'a fait-là Mademoiselle Flore, est fort bien certainement; mais croyez aussi qu'il y entre un peu du desir de se faire valoir auprès des autres, & d'affecter un bon caractere.

LUCIE.

Si cela est, elle a toujours le mérite d'avoir saisi le vrai moyen de se faire valoir; & c'est beaucoup.

DORINE.

Ah ça, Mademoiselle, il faut pourtant songer à prendre nos leçons. Par où commencerons-nous?

LUCIE.

Mais, je ne sais.... J'éprouve aujourd'hui un découragement, une tristesse, que je n'ai jamais ressentie.

DORINE.

Bon, c'est cette conversation que vous venez d'entendre, qui cause ce petit mouvement d'humeur. Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise une chose qui va bien vous étonner?

LUCIE.

Quoi donc?

DORINE.

C'est que tout ce déchaînement dont vous étiez l'objet, n'est au fond qu'un triomphe très-flatteur pour vous.

LUCIE.

Comment?

DORINE.

Oui, cette critique n'eſt que l'effet de la jalouſie, ſoyez-en ſûre.

LUCIE.

Vous croyez?

DORINE.

Oh, je vous en réponds. Si vous étiez moins jolie, moins aimable, moins ſpirituelle, on rendroit plus de juſtice aux talents que vous annoncez.

LUCIE.

C'eſt une vilaine choſe que l'envie!...

DORINE.

Vous en verrez bien d'autres par la ſuite. Attendez-vous à la haine des femmes, qui ne vous pardonneront pas votre ſupériorité ſur elles....

LUCIE.

Mais les femmes, en général, ont donc bien peu d'eſprit?... Il me ſemble que ſi j'étois ſuſceptible du vice humiliant dont vous me parlez, je mettrois tous mes ſoins à le cacher, & que du moins, par vanité, je ſerois juſte.

DORINE.

Ne vous affligez point d'un mal inévitable. Songez que la haine des envieux eſt le témoignage de leur admiration ſecrete, & que leur méchanceté ne ſert qu'à relever l'éclat du mérite qu'ils veulent rabaiſſer.

LUCIE.

La haine!.... Je ne puis me faire à l'i-

dée d'inſpirer la haine... Moi, je ne haïrai jamais perſonne; je le ſens.

DORINE.

Conſolez-vous, vous ne ſerez haïe que des méchants; les cœurs ſenſibles vous adoreront.

LUCIE *l'embraſſant.*

Que vous êtes aimable, ma chere amie! vous diſſipez toute ma triſteſſe, on n'en peut conſerver avec vous.

DORINE.

Allons, ne penſons plus aux envieux, ne ſongeons qu'à l'Opéra; & pour y aller ſûrement, débarraſſons-nous de nos leçons. Eh bien, voulez-vous jouer du clavecin?

LUCIE.

Je ne me ſoucie pas du clavecin aujourd'hui.

DORINE.

Auſſi-bien n'eſt-il pas d'accord. Au-lieu de cela, chantons.

LUCIE.

Volontiers..... Mais j'ai un rhume de cerveau, & j'ai bien mal à la gorge.

(*Elle touſſe.*)

DORINE.

Et moi auſſi; & rien n'eſt plus dangereux que de chanter lorſqu'on eſt enrouée; c'eſt riſquer de perdre ſa voix.

LUCIE.

Réellement, j'ai, à ce que je crois, un commencement d'extinction... Mais cependant ſi vous voulez...

DORINE.

Non certainement je ne souffrirai point que vous chantiez ; décidément je ne le veux pas. Mais dessinons.

LUCIE.

J'y consens... Mais je suis habillée, & je crains de tacher mon habit avec ces vilains crayons noirs & rouges.

DORINE.

Ce seroit bien dommage, car il vous sied à ravir. Allons, vous avez raison... Eh bien, reposons-nous pour aujourd'hui.

LUCIE.

J'en suis bien tentée ; mais que dira ma tante ? Elle ne voudra peut-être pas me mener à l'Opéra.

DORINE.

Oh, n'ayez point d'inquiétude, je me charge de cela... Oh vient, je crois. Ah ! c'est Toinette.

SCENE III.

LUCIE, DORINE, TOINETTE.

LUCIE.

QUE voulez-vous, Toinette ?

TOINETTE.

Je viens assister à votre leçon, Mademoiselle, &, comme Madame me l'a permis, en profiter.

DORINE.

Vous êtes arrivée trop tard ; la leçon eſt finie.

TOINETTE.

Ah, que j'en ſuis fâchée ; j'aime tant à m'inſtruire !

DORINE.

Vous avez là-deſſus un beau modele ſous les yeux.

TOINETTE.

Qui donc ?

DORINE, (*montrant Lucie.*)

Eh, Mademoiſelle apparemment.

TOINETTE.

Mademoiſelle eſt un modele d'application ? Je ne l'aurois pas deviné, par exemple.

LUCIE, *à part.*

Ni moi non plus.

DORINE.

Mais, Toinette, j'imagine que vous n'avez pas la préſomption de vous croire plus avancée, plus inſtruite que Mademoiſelle ?

TOINETTE.

Hélas ! pardonnez-moi...

DORINE.

Comment donc ? Mais vous lui manquez de reſpect.

TOINETTE.

Ah, mon Dieu, ce n'eſt pas mon intention.

DORINE.

Apprenez d'ailleurs qu'elle pourroit ſe

paſſer de talents. Quand on eſt auſſi charmante, on n'en a pas beſoin.

TOINETTE.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt vous qui, dans ce moment, lui manquez de reſpect.

DORINE.

Comment?

TOINETTE.

Vous vous moquez d'elle.

LUCIE, *à part.*

Je crois, en vérité, qu'elle a raiſon.

DORINE.

Réellement, Toinette, vous êtes bien impertinente.

LUCIE.

Ah, de grace, ne vous fâchez pas contre elle.

DORINE.

Vous prenez ſon parti, quand c'eſt vous qu'elle offenſe! Quelle généroſité!... oui, vous poſſédez toutes les vertus.

TOINETTE, *à Dorine.*

Ah, Mademoiſelle, à propos, j'oublioís que Madame m'a chargée de vous dire de l'aller trouver quand la leçon ſeroit finie, pour lui en rendre compte.

DORINE.

J'y vais. (*bas à Lucie.*) Soyez tranquille, je lui dirai des merveilles de vous & de vos progrès. (*Haut.*) Adieu, Mademoiſelle, je reviendrai bientôt vous rejoindre.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LUCIE, TOINETTE.

LUCIE, *à part.*

Elle va mentir à ma tante; elle va la tromper; cela me fait une peine affreuse.

TOINETTE.

Mademoiselle, vous avez l'air triste, est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LUCIE.

Non, ma chere Toinette;.... mais j'ai du chagrin, & depuis bien long-temps.

TOINETTE.

Eh bien, voilà que vous m'affligez.

LUCIE.

Vous m'aimez donc, Toinette?

TOINETTE.

Oh pour cela oui.... mais je n'aime pas Mademoiselle Dorine.

LUCIE.

Pourquoi?

TOINETTE.

C'est qu'elle ne dit pas la vérité, & cela est si vilain!

LUCIE.

Je vous ferois bien une confidence; mais il faut me promettre de n'en parler à personne, pas même à ma tante.

TOINETTE.

Eh, Madame ne dit-elle pas elle-même qu'il ne faut pas trahir un secret?...

LUCIE.

Je puis donc compter ſur vous?...

TOINETTE.

Entiérement.

LUCIE.

Eh bien, Toinette, j'aime Dorine; mais je vous avoue que depuis quelque temps, je m'apperçois qu'elle me flatte trop.

TOINETTE.

Oh cela, je parierois que je l'ai découvert avant vous.

LUCIE.

Elle me donne des louanges qui ſont trop fortes pour être ſinceres...

TOINETTE.

Encore tout-à-l'heure.

LUCIE.

Je l'ai remarqué. Et puis elle trompe ma tante ſur mes leçons. Ordinairement j'en paſſe la moitié à ne rien faire, & c'eſt ce qu'elle cache.

TOINETTE.

Je vois cela tous les jours.

LUCIE.

Et ce n'eſt cependant rien en comparaiſon de ce qui eſt arrivé aujourd'hui.

TOINETTE.

Comment donc?

LUCIE.

Quand elle dit à ma tante que j'ai été bien appliquée, que j'ai bien pris mes leçons, cela n'eſt pas tout-à-fait vrai; mais du moins j'ai toujours un peu travaillé...

TOINETTE.

Oui, tant bien que mal.

LUCIE.

Eh bien, imaginez-vous que pour aujourd'hui... En vérité, je n'oſe achever.

TOINETTE.

Dites donc, Mademoiſelle.

LUCIE.

Aujourd'hui, Toinette, je n'ai rien fait du tout.

TOINETTE.

Quoi! ni chanté, ni deſſiné, ni joué du clavecin?

LUCIE.

Pas ſeulement eſſayé. Et dans cet inſtant elle conte à ma tante que j'ai fait des merveilles.

TOINETTE.

Oh que cela eſt malin!...

LUCIE.

Voilà un menſonge réellement affreux.

TOINETTE.

Ah, Mademoiſelle, avouez tout à Madame.

LUCIE.

Je ne le puis, je ferois renvoyer Dorine.

TOINETTE.

La belle perte, une menteuſe!

LUCIE.

Avec tous ſes défauts, elle m'aime, & cette idée m'y attache.

TOINETTE.

Si elle vous aimoit, vous flatteroit-elle? Vous paſſeroit-elle toutes vos fan-

taiſies? Ne tâcheroit-elle pas de vous en corriger?...

LUCIE.

Cela eſt vrai.... Mais cependant je ne puis croire qu'elle n'ait pas de l'amitié pour moi; elle me le répete ſi ſouvent.

TOINETTE.

Eh ne ſavez-vous pas que les menſonges ne lui coûtent rien?

LUCIE.

Celui-là ſeroit ſi noir!....

TOINETTE.

Pas plus noir que de tromper Madame qui ſe fie à elle.

LUCIE.

Enfin, il me faudroit une preuve bien claire pour me perſuader qu'elle ne m'aime point du tout; & comme je ne l'ai pas, décidément je ne veux pas la faire renvoyer; Toinette, gardez bien mon ſecret.

TOINETTE.

Vous y pouvez compter.... Mais j'entends la voix de Madame. C'eſt elle-même. Mademoiſelle Dorine la ſuit.

SCENE V.

TOINETTE, LUCIE, MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

VENEZ, ma chere Lucie, embraſſez-moi; Dorine eſt enchantée de vous, &

tout ce qu'elle m'en a dit me cause une joie extrême.

LUCIE, (*à part.*)
Cela me perce l'ame.

MÉLANIDE.
Si vous vous conduisiez toujours ainsi, vous feriez mon bonheur.

LUCIE, (*avec embarras.*)
Ma tante....

MÉLANIDE.
Promettez-moi, ma fille, que ce sera tous les jours la même chose.... Vous ne répondez point, vous baissez les yeux.... Vous ne voulez point prendre un engagement qui me rendroit si heureuse?

DORINE.
Oh, Mademoiselle, j'en suis sûre, le rempliroit avec plaisir.

LUCIE, (*vivement à Dorine.*)
Non, Mademoiselle, non....

DORINE, (*à Lucie.*)
Mais vous n'y pensez pas.

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)
Eh bien, Lucie, je ne suis pas fâchée de ce que vous venez de dire-là; du moins il y a de la bonne foi. Je désire que vous ayez des talents, mais je veux avant tout que vous soyez vraie; c'est la premiere de toutes les vertus.

LUCIE, (*à part.*)
Comme tout cela me fait souffrir: quel reproche pour moi!

MÉLANIDE.
Ne parlons plus d'étude aujourd'hui,

Dorine eſt contente de vous, il faut vous en récompenſer; ne ſongeons qu'à nous divertir.

LUCIE.

En vérité, ma tante, je ne mérite point de récompenſe.

MÉLANIDE.

Cette opinion ne vous en rend que plus digne.

DORINE, (*bas à Lucie.*)

Quittez donc cet air embarraſſé.

LUCIE, (*à Dorine avec humeur.*)

Laiſſez-moi?

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

Ma fille, je vous trouve abattue & changée; vous n'êtes pas malade?....

LUCIE.

Non, ma tante.

MÉLANIDE.

C'eſt ſa leçon qui l'aura trop appliquée. (*à Dorine.*) Il ne faut pas non plus les lui donner ſi longues. Je ne veux pas qu'on la fatigue.

LUCIE, (*à part.*)

Elle ne dit pas un mot qui ne me pénetre.

MÉLANIDE.

Il n'eſt que quatre heures; je vais faire un tour de jardin avant d'achever ma toilette. Lucie, voulez-vous venir avec moi?

LUCIE.

Volontiers, ma tante.

MÉLANIDE.

L'air vous fera du bien, car je parie que vous avez mal à la tête; venez, mon en-

fant.... (*Elle s'appuye sur Lucie, elles sortent; Toinette les suit.*)

SCENE VI.

DORINE, *seule.*

LUCIE me fait la mine tout de bon; à qui en a-t-elle.... C'est une capricieuse petite créature.... Mais pendant que je suis seule, relisons un peu la lettre que j'ai commencée ce matin. En vérité, je n'ai pas un moment à moi. (*Elle cherche dans sa poche.*) Ah bon, en voici bien d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir perdue.... Cela seroit affreux. (*Elle cherche toujours.*) Je ne la trouve pas. Je l'aurai peut-être laissée sur ma table.... Oh Ciel, quelle inquiétude! Allons la chercher. (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*

SCENE VII.

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE.

EH, mon Dieu, Mademoiselle, où courez-vous si vite?

DORINE.

N'auriez-vous pas trouvé un papier par hasard?

TOINETTE.

Comment eſt-il fait?

DORINE.

Une feuille pliée.

TOINETTE.

Y a-t-il de l'écriture?

DORINE.

Eh oui.

TOINETTE.

Deux pages?....

DORINE.

Eh, c'eſt cela. Allons, vîte, rendez-le-moi.

TOINETTE.

Eh bien, je n'ai rien trouvé, c'étoit pour rire.

DORINE.

Peſte ſoit de la petite bête, qui m'amuſe ici & me retarde.... Allons, allons, il faut que je la retrouve.... (*Elle ſort.*)

TOINETTE *ſeule.*

Oui, oui, dépêchez-vous. Allez vous ne retrouverez rien.... Petite bête! dit-elle; pas ſi bête.... Ah voici juſtement Mademoiſelle Lucie.

SCENE VIII.

TOINETTE, LUCIE.

TOINETTE.

VENEZ, venez, Mademoiſelle, j'ai de drôles de choſes à vous conter.

LUCIE.

De quoi s'agit-il?

TOINETTE.

Croyez-vous toujours à l'amitié de Mademoiſelle Dorine pour vous?

LUCIE.

Je n'ai pas de nouvelles raiſons d'en douter.

TOINETTE.

Connoiſſez-vous ſon écriture?

LUCIE.

Apparemment.

TOINETTE, *(tirant une lettre de ſa poche.)*

Eh bien, tenez, voilà une lettre qu'elle a commencée. Voulez-vous entendre comment elle vous y traite?

LUCIE.

Vous l'avez lue?

TOINETTE.

Oui, d'abord ſans ſavoir ce que c'étoit, & puis après pour m'éclaircir ſur ſon compte.

LUCIE.

Toinette, ce que vous avez fait là eſt fort mal; on ne doit pas....

TOINETTE.

J'en conviens ; mais c'eſt mon attachement pour vous qui m'a fait commettre cette faute. J'ai vu qu'on parloit de vous dans cette lettre, & j'ai voulu ſavoir à quoi m'en tenir. Tenez la voilà.

LUCIE.

Si vous me la donnez, je la brûlerai ſans l'ouvrir.

TOINETTE.

Oh, dans ce cas-là, je la garde. Ecoutez, Mademoiſelle, le mal eſt fait, profitez-en....

LUCIE.

Mais comment ce papier eſt-il tombé dans vos mains?...

TOINETTE.

Je l'ai trouvé ſur l'eſcalier.

LUCIE.

Dorine y dit du mal de moi.

TOINETTE.

Ce ne ſont peut-être que des vérités. Je vais lire, jugez-en. (*Elle lit tout haut.*) „ Plaignez-moi, ma chere Amie, non-ſeulement d'être ſéparée de vous, mais encore de la cruelle vie que je mene ici. „ Cette petite fille dont je vous ai déja parlé, m'excede tous les jours davantage "...

LUCIE *l'interrompant.*

Mon nom n'y eſt pas; c'eſt peut-être de vous dont il eſt queſtion.

TOINETTE.

Ecoutez juſqu'au bout. (*Elle lit.*) „ Pour „ ſurcroît de peines, je ſuis obligée de

„ l'approuver & de la flatter ſur tout, par-
„ ce qu'elle eſt ſi vaine que c'eſt le ſeul
„ moyen de lui plaire "...

LUCIE.

Ah, Dieu!...

TOINETTE, *liſant toujours.*

„ Elle ſe croit un petit prodige d'eſprit;
„ & en vérité, elle n'a pas le ſens com-
„ mun; car elle a tous les défauts qu'en-
„ traîne la bêtiſe: elle eſt orgueilleuſe &
„ moqueuſe; paſſe ſa vie dans l'oiſiveté,
„ à railler, médire, ou devant un miroir
„ à contempler la plus médiocre & la plus
„ commune figure que vous ayez jamais
„ vue. Enfin, Lucie.... (*Elle s'inter-
rompt*) Le nom y eſt pour cette fois!...

LUCIE.

Ah, quelle noirceur!...

TOINETTE *continuant.*

„ Enfin, Lucie ſera certainement un jour
„ la plus ridicule & la plus impertinente
„ petite perſonne "...

Voilà tout, Mademoiſelle; la lettre n'eſt pas achevée.... Elle s'eſt arrêtée-là en beau chemin.

LUCIE.

Donnez, je veux encore lire moi-même.
(*Elle prend la lettre & lit tout bas.*)

TOINETTE.

Ah, voyez, cela y eſt, je n'ai rien ajouté.

LUCIE, *rendant la lettre.*

Eſt-il poſſible d'avoir l'ame aſſez méchante pour pouſſer auſſi loin la fauſſeté!... Je puis avoir tous les défauts qu'elle me trouve;

trouve ; mais pourquoi me les cacher ? Pourquoi ne pas m'en avertir ? J'aurois pu m'en corriger.

TOINETTE.

Il faut tout conter à Madame.

LUCIE.

Cela n'aura-t-il pas l'air de la vengeance ? Et la vengeance est bien condamnable !

TOINETTE.

Ce ne sera pas pour vous venger, mais pour cesser de tromper Madame.

LUCIE.

Je ne parlerai point de la lettre, je ferai seulement l'aveu du mensonge de tantôt.

TOINETTE.

Cet aveu ne suffira peut-être pas pour la faire renvoyer ; Madame est si bonne !

LUCIE.

N'importe, je suis décidée à ne dire que cela.

TOINETTE.

Je vais aller chercher Madame.

LUCIE.

Ne lui dites rien ; je veux-moi-même lui avouer ma faute.

TOINETTE, *à part.*

Oui, oui, elle ne parlera pas de la lettre, mais je la montrerai. Il faut punir les méchants.

(*Elle sort.*)

LUCIE *seule.*

Quelle ingratitude ! Quelle fausseté ! Je dois la plaindre d'être si méchante ; cela doit donner bien du repentir !... On n'est pas

née comme cela; c'eſt qu'elle aura été mal élevée.... Hélas! peut-être qu'on l'aura flattée dans ſon enfance!... Odieuſe flatterie, je vous déteſte à jamais....

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE IX.

DORINE, LUCIE.

DORINE *dans le fond du Théâtre ſans voir Lucie.*

Je ne la trouve point. Il y a de quoi perdre la tête....

LUCIE *ſe levant.*

(*A part.*) C'eſt elle, le cœur me bat. (*Haut.*) Que cherchez-vous?

DORINE.

Ce n'eſt rien. Mais que faiſiez-vous là toute ſeule?

LUCIE.

Je rêvois.

DORINE.

A quoi?

LUCIE.

A mille choſes.... Je penſois, par exemple, à mes défauts.

DORINE.

Ainſi vous vous occupiez de chimeres; je vous gronderai d'employer ſi mal votre temps.

LUCIE.

Non je me connois enfin.... & je voudrois me corriger; mais il faut me seconder, & me parler vrai.... Eclairez-moi sur mes torts.... montrez-moi tous mes défauts, en un mot, devenez sincere.... A ce prix, je puis encore... oui, je puis, Dorine, vous conserver mon amitié.

DORINE.

Que signifie ce langage?... & cet air sombre & contraint?

LUCIE.

Que je ne puis feindre.... Du moins ce vice affreux n'est pas encore dans mon cœur... J'appellerai l'amitié à mon secours, elle ne me flattera point, elle me dira la vérité.... Je suis jeune, & je parviendrai peut-être à surmonter les défauts qu'on m'a trop justement reprochés!...

DORINE.

Qu'entends-je!... Ah! je suis perdue...

LUCIE.

Je ne vous fais pas mauvais gré de m'avoir dépeinte telle que vous me voyez, & telle que je suis peut-être. Mais du moins, en détaillant tous mes défauts, vous ne deviez pas vous en plaindre, puisqu'ils sont votre ouvrage....

DORINE.

C'en est assez, Mademoiselle, épargnez-moi le reste, & recevez mes adieux....

LUCIE.

Vos adieux!... Pourquoi me quitter?.. Je vous le répete, vous pouvez réparer vos

torts.... Ne me trompez plus, & reſtez.

DORINE.

Non, Mademoiſelle, je dois vous dire un éternel adieu.

LUCIE.

Eternel!... Arrêtez.... Dorine, qu'allez-vous devenir?...

DORINE.

Je ne ſais....

LUCIE.

Eh bien, reſtez auprès de moi, je vous en conjure; ma tante ignorera ce qui s'eſt paſſé. Je vous le promets.

DORINE.

Mais vous, Mademoiſelle, pourrez-vous l'oublier?

LUCIE.

L'oublier, non; mais le pardonner, n'en doutez pas.

DORINE.

Ce n'eſt point aſſez; ma préſence vous ſeroit déſagréable, il faut vous l'épargner... Adieu, Mademoiſelle.

(*Elle ſort.*)

LUCIE *attendrie.*

Ecoutez.... écoutez.... Elle me quitte! où va-t-elle?... Je ſens mes larmes couler malgré moi.... Elle me trompoit, elle me haïſſoit; je ne l'eſtime plus, je ne dois plus l'aimer.... mais je l'aimois.... Ce ſouvenir m'attendrit. Elle ne peut plus m'être chere, cependant je m'intéreſſe à ſon ſort.... Mais on vient.... Ah! c'eſt ma tante.

SCENE X & derniere.

MÉLANIDE, TOINETTE, LUCIE.

MÉLANIDE.

Ma chere Lucie, je viens vous remercier de l'intention où vous étiez de m'avouer vos fautes.

LUCIE.

Quoi, ma tante, Toinette vous a dit?...

MÉLANIDE.

Elle m'a tout conté, & m'a montré la lettre, malgré votre défense, que j'approuve cependant. Dorine a reçu le juste prix de ses noirceurs, elle est démasquée & renvoyée.

LUCIE.

Quoi! vous venez donc de la rencontrer?

MÉLANIDE.

Dans l'instant; & je lui ai signifié son congé.

LUCIE.

Mais quel sera son asyle?...

MÉLANIDE.

Je l'ignore.

LUCIE.

Ah! ma tante, elle est sans fortune; je vous conjure....

MÉLANIDE.

Il suffit, vous le desirez, je vous pro-

mets de lui procurer les secours dont elle aura besoin. Enfin, grace au Ciel, son imprudence a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie. Que cette cruelle expérience vous apprenne, mon enfant, à vous défier des flatteurs, & à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare.

FIN.

LA CURIEUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquise DE VALCOUR,

SOPHIE, *Fille de la Marquise.*

PAULINE, *Sœur de Sophie.*

CONSTANCE, *Niece de la Marquise.*

Le Chevalier DE VALCOUR, *Fils de la Marquise, Personnage muet. Il doit être vêtu en uniforme ; ses cheveux doivent être épars & en désordre.*

ROSE, *Fille du Jardinier.*

La Scene est dans un Château de la Marquise.

LA CURIEUSE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un jardin.

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA ſœur, ma chere Sophie, je vous en conjure....

SOPHIE.

Mais encore une fois, toutes ces perſécutions ſont inutiles, je ne ſais point de ſecret....

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement ſi vraie, pouvez-vous ſoutenir un menſonge avec tant d'aſſurance?

SOPHIE.

Un menſonge! l'expreſſion eſt douce....

PAULINE.

Elle eſt juſte au moins.

SOPHIE.

Non, car vous confondez toujours l'indiscrétion avec la franchise, & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité ou par plaisanterie, voilà ce qui s'appelle mentir; mais soutenir avec fermeté qu'on ignore le secret dont on est dépositaire, c'est remplir un devoir que l'honneur impose, & qui fait seul la sûreté de la société.

PAULINE.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépositaire d'un secret? je vous en fais mon compliment.

SOPHIE.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

PAULINE.

Ah! fort bien, ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

SOPHIE.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

PAULINE.

Ai-je tort? Je suis votre sœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je fais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, vous avez un cœur excellent, mille bonnes qualités, mais....

PAULINE.

Mais je suis curieuse, n'est-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'est que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'est

que j'attache un prix infini aux plus petites choses qui peuvent intéresser les personnes que j'aime : voilà pourquoi je veux savoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins sensible, je serois parfaite à vos yeux ; car je n'aurois, je vous assure, nulle curiosité.

SOPHIE.

Mais, ma sœur, je vois sans cesse que votre curiosité s'exerce indifféremment & sans choix sur tous les objets qui se présentent.

PAULINE.

Oui autrefois ; oh je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche....

SOPHIE.

Mais il y a quinze jours seulement, la fille du Jardinier, Rose, devoit se marier ; elle me le confia ; il falloit que maman y décidât les parents du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire jusques-là fût secrete : vous fîtes tant que vous la découvrîtes ; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

PAULINE.

Il est vrai que j'eus tort en cette occasion, mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

SOPHIE.

Assurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien certaine ; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les mal-

crétions les plus dangereuſes. Maman vous a dit cela tant de fois !

PAULINE.

C'eſt pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous diſions tout-à-l'heure, je vous proteſte que je ne deſire ſavoir votre ſecret, que parce que j'ai démêlé que c'eſt vous qu'il intéreſſe perſonnellement. Car pour ce qui eſt de pure curioſité, j'en ſuis corrigée... mais... abſolument.

SOPHIE.

Vous me l'aſſurez; je dois vous croire. Eh bien, ma ſœur, tranquilliſez-vous. S'il eſt vrai que je ſache un ſecret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

PAULINE.

S'il eſt vrai.... mais parlez clairement; en ſavez-vous, ou n'en ſavez-vous pas?

SOPHIE.

Que vous importe? puiſque l'aſſurance que je vous donne doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi.

PAULINE.

Enfin donc je puis compter que ce ſecret ne vous intéreſſe point.

SOPHIE.

Toujours ce ſecret.... mais je ne conviens pas du tout que j'en ſache un; au contraire, je le nie.

PAULINE.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux! Ne vois-je pas depuis hier au ſoir toutes

vos chuchoteries avec ma couſine ; & quand je parois, les ſignes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cauſe.... Tenez, dans ce moment même vous attendez Conſtance, j'en ſuis ſûre ; je vous gêne en reſtant ici ; vous m'avez bruſquée, grondée, ſermonnée, afin de m'engager à vous quitter ; mais je tiendrai bon, je vous en avertis. (*d'un ton moqueur*) Ma chere petite ſœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous ; je me décide à ne m'en pas ſéparer un inſtant de toute la journée.

SOPHIE.

(*Apart.*) Quelle patience il faut avoir! (*Haut.*) Croyez-vous, Pauline, que de ſemblables manieres puiſſent engager à vous accorder beaucoup de confiance?...

PAULINE.

Mais vous me pouſſez à bout. Oui, vous me déſolez, vous êtes d'une ingratitude....

SOPHIE.

Ah, Pauline, que vous êtes injuſte!

PAULINE.

Enfin, vous me préférez Conſtance, vous en faites votre confidente, & je ne ſuis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui ſuis plus âgée qu'elle, & qui ſuis votre ſœur ; cela n'eſt-il pas cruel?

SOPHIE.

Ah! ſi vous étiez moins curieuſe & moins indiſcrete, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous ; mais cette confiance que

vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois....

PAULINE.

Je vous le répete, je suis changée; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

SOPHIE.

Fort bien, ma sœur, & vous prétendez n'être plus curieuse?

PAULINE.

Je badine.... je vous jure qu'à présent si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous si je le desire; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir.

SOPHIE.

Je me rappelle aussi d'avoir vu plus d'une fois votre pénétration en défaut.

PAULINE.

Elle me servira bien dans cette occasion, j'en ai le pressentiment.... Je parierois, par exemple, qu'il est question d'un mariage.... Nous sommes ici trois personnes à marier, vous, ma cousine & moi; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

SOPHIE.

Quoi! vous croyez que si c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous seriez la seule des trois pour qui ce secret en fût un?

PAULINE.

Oh, mon Dieu! j'en suis sûre, maman vous le confieroit avant de m'en parler; & je ne l'apprendrois que lorsque la chose seroit toute arrangée....

SOPHIE.

Ah, Pauline! que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire! Quelle cruelle juſtice vous vous rendez vous-même! Comment la perſuaſion où vous êtes d'inſpirer une défiance ſi injurieuſe & ſi humiliante, ne vous engage-t-elle pas à ſurmonter vos défauts?

PAULINE.

Ah, ah, vous convenez preſque que j'ai deviné....

SOPHIE.

Quoi?

PAULINE.

Sur ce mariage.

SOPHIE.

Comment, vous croyez, ma ſœur, qu'on va vous marier?

PAULINE.

Vous me l'avez fait entendre.

SOPHIE.

Moi?...

PAULINE.

Il eſt vrai que vous êtes mon aînée... mais d'un an ſeulement... Ah! il me vient une idée... peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps....

SOPHIE.

Sans doute, & Conſtance auſſi, trois noces dans un jour, voilà le ſecret, vous l'avez découvert.

PAULINE.

Vous plaiſantez; mais pour un mariage, il y en a un en l'air; cela eſt ſûr.... Ce

Baron de Sénanges, qui eſt arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne ſoit du ſecret?... Ses longs entretiens avec maman, ſa diſtraction, ſa préoccupation, tout le prouve... cependant il eſt bien triſte & bien vieux... j'imagine que ce n'eſt pas lui qui ſonge à ſe marier... mais il a un fils peut-être... ou du moins des neveux.... Oh! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frere n'eſt-il ici! il m'aime, lui... il ne me feroit pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de ſon régiment.... Sophie, qu'avez-vous donc? Vous rêvez? vous ne m'écoutez pas.

SOPHIE.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

PAULINE.

Des folies!... Il n'y a que vous de raiſonnable, voilà du moins ce que vous penſez.... oui, vous vous croyez un petit modele de perfection... & puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien ſentencieux, vous gardez un dédaigneux ſilence, & l'on ne peut plus obtenir une ſeule parole de vous.... Oh! vous êtes d'une ſociété tout-à-fait aimable.

SOPHIE.

Pauline, vous voulez me mettre en colere, & vous ne réuſſirez qu'à m'affliger, en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir ſans un mortel chagrin.

PAULINE.

Je ne sais comment vous faites ; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

SOPHIE.

Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là ; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

PAULINE.

Ah ! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur.... Quelqu'un vient.... Ah ! c'est Constance.

SCENE II.

SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *arrive précipitamment ; elle dit :*

SOPHIE.... (*Ensuite voyant Pauline, elle s'arrête. Il y a un moment de silence, pendant lequel Pauline les examine.*)

SOPHIE *à Constance.*

Constance, vous nous cherchiez ?

PAULINE.

Oui, elle est charmée de nous trouver ensemble.... Cela se peint sur sa physionomie.

CONSTANCE.

Pourquoi, Pauline, penseriez-vous le

contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le ſavez bien.

PAULINE.

Aſſurément. Quand la confiance eſt établie comme elle l'eſt entre nous trois, ſi l'une eſt abſente, les deux autres la deſirent ou la cherchent. C'eſt ce que nous allions faire, ma ſœur & moi, quand vous êtes arrivée ; à préſent que nous voilà réunies, nous allons bien cauſer ; allons, aſſeyons-nous. (*Elle tire un banc.*)

SOPHIE *bas à Conſtance.*

Il faut diſſimuler.

CONSTANCE *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre.... (*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête & les regarde.*)

PAULINE.

Eh bien ! je vous y prends déja.

SOPHIE.

Quoi ?

PAULINE.

A parler bas.... en vérité, cela n'eſt pas ſupportable.... j'oſe dire qu'on ſeroit en droit d'attendre de deux perſonnes auſſi prudentes, auſſi diſcretes, auſſi parfaites, un peu plus de politeſſe ; mais je ne veux pas pouſſer plus loin l'importunité, je vais vous laiſſer le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai déſormais, puiſque je ne puis vous plaire que de cette maniere.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, que vous êtes cruelle! reſtez, je vous en conjure....

PAULINE.

Non, ma ſœur, non.... à vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... ſi je reſtois, vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller; mais il faut apprendre à ſe vaincre. Adieu....

(*Elle ſort bruſquement.*)

SCENE III.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE.

(*Elles reſtent un moment ſans parler, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue Pauline.*)

CONSTANCE.

ENFIN, la voilà partie....

SOPHIE.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

CONSTANCE.

Elle eſt auſſi très-capable de ſe cacher pour nous écouter.

SOPHIE.

Allez-y voir tout doucement.... Mon Dieu, quel tourment, que l'obligation indiſpenſable de prendre tant de précautions contre une perſonne qu'on aime!

CONSTANCE, *revenant.*

Soyez tranquille à préſent, j'ai trouvé Roſe à l'entrée du boſquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

SOPHIE.

Mais c'eſt dire à Roſe que nous avons un ſecret....

CONSTANCE.

Point du tout.... Roſe eſt ſi ſimple! je lui ai dit en riant que c'étoit une plaiſanterie; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déja fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles.... enfin, du moins nous ſommes ſûres que Pauline ne viendra pas nous ſurprendre..... ne perdons point de temps, chere Sophie.

SOPHIE.

Je vous ai dit hier au ſoir que je venois de recevoir une lettre de mon frere; que je l'avois lue, & qu'il me permettoit de vous la communiquer....

CONSTANCE.

Et c'eſt le Concierge qui vous a remis cette lettre.

SOPHIE.

Oui, la voici, je vais vous la lire; ah! ma chere Conſtance....

CONSTANCE.

Sophie! vous pleurez... O Ciel! qu'eſt-il donc arrivé?...

SOPHIE.

Si vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert depuis hier, & combien il en coûtoit à

mon cœur, pour paroître auſſi paiſible, auſſi gaie que de coutume!..... Ecoutez cette lettre, vous en allez juger... mais voyez encore ſi Roſe eſt toujours-là...

CONSTANCE.

J'y vais.

SOPHIE.

O mon frere, mon frere!... quelle ſera la fin de cette cruelle aventure!

CONSTANCE, *revenant.*

Roſe eſt là, Pauline ne paroît point, profitons de cet inſtant favorable, liſez donc, ma chere Sophie, calmez ou comblez ma mortelle inquiétude.

SOPHIE.

Hélas! que vais-je vous apprendre! (*Elle déploye la lettre.*) La date eſt de jeudi matin...

CONSTANCE.

C'étoit hier?..... mais le régiment de M. de Valcour eſt à quarante-cinq lieues d'ici; comment avez-vous pu recevoir ſa lettre le même jour?

SOPHIE.

Ah! Conſtance, mon frere n'eſt plus à ſon régiment, il eſt ici...

CONSTANCE.

Il eſt ici!

SOPHIE.

Ah, Dieu! n'élevez pas la voix; ſi l'on nous entendoit... Oui, il eſt caché dans ce château; mais écoutez ſa lettre, elle vous inſtruira de tout. (*Elle lit tout haut, mais d'une voix baſſe, & regardant de*

temps en temps avec inquiétude ſi perſonne ne vient. Elle parcourt des yeux.) Hem... Ah.... „ Venons au détail de ma mal-„ heureuſe aventure... Vous ſavez que le „ régiment du Marquis de Valcé eſt à „ trente lieues de la ville où je ſuis, & „ vous connoiſſez toute l'amitié qui m'u-„ nit à Valcé : une letttre d'un de nos „ amis communs, m'apprit qu'il avoit per-„ du une ſomme conſidérable au jeu, & „ qu'il étoit au déſeſpoir ; voulant ſans „ délai voler à ſon ſecours, je chargeai „ mon valet-de-chambre de répandre le „ bruit que j'étois malade, afin de me „ diſpenſer de mon ſervice, & je partis „ ſur le champ, comptant revenir ſous „ deux jours au plus tard". Vous recon-noiſſez-là mon frere.

CONSTANCE.

Ah! ce trait peint ſon ame.

SOPHIE.

Une action ſi noble, avoir des ſuites ſi funeſtes!... mais achevons. (*Elle lit.*) „ Comme je partois ſans congé, je pris „ la précaution de changer de nom, & „ j'arrivai à Valenciennes ſous celui du „ Chevalier de Mirville. En entrant dans „ la ville, je ne penſai point ſans atten-„ driſſement, ma chere Sophie, que je „ n'étois plus qu'à quinze lieues de ma „ mere & de mes ſœurs... " Je ne puis retenir mes larmes.

CONSTANCE.

Donnez, je vais lire. (*Elle prend la lettre.*)

SOPHIE.

Paix, j'entends du bruit.

CONSTANCE.

C'eſt Roſe.

SOPHIE.

Ah ! rendez-moi ma lettre.... (*Elle prend la lettre & la met dans ſa poche.*)

ROSE *arrive précipitamment & myſtérieuſement ; elle dit en paſſant auprès de Sophie :*

Mademoiſelle Pauline eſt ſur mes talons. (*Elle traverſe le théâtre, & ſort par le côté oppoſé à celui par lequel elle eſt venue.*)

SOPHIE.

Eſt-il rien de plus cruel !...

CONSTANCE.

Allons dans notre chambre.

SOPHIE.

Pauline nous y ſuivra de même... mais la voici, changeons d'entretien.

SCENE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE.

(*Cette derniere fait quelques pas, & s'arrête.*)

CONSTANCE.

POUR moi, j'aime mieux les jardins Anglois...

SOPHIE.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &...

PAULINE, *s'avançant.*

Pardon, j'interromps, à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

CONSTANCE.

Oh, point du tout, nous parlions de jardins.

PAULINE.

Oui; & dans la crainte qu'on n'interrompît un entretien si important, vous aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire?

PAULINE.

Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée?.... Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher. Tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

CONSTANCE.

Eh bien! qu'avez-vous découvert?

PAULINE.

D'abord, que vous avez un secret; il me reste à savoir ce que c'est que ce secret, & pour cela je ne vous demande que

TAYLOR INST. OXFORD

que le reſte du jour, ce ſoir je vous en rendrai compte; oh, je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premiérement, en vous examinant bien, je dois à vos mines pénétrer à-peu-près de quelle nature eſt votre ſecret : vous en parliez; car vous imaginez bien que je ne ſuis pas la dupe de votre jardin Anglois. Voyons un peu l'impreſſion qui eſt reſtée ſur vos viſages.

SOPHIE.

Pauline, vous ne verrez ſur le mien que la honte que je reſſens pour vous, des excès où vous entraîne une curioſité ſi condamnable.

PAULINE.

Avec quel air d'indignation vous me parlez! ô Ciel! ce n'eſt donc point aſſez de me refuſer votre confiance; Sophie, vous me mépriſez... Eh bien, ſi je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je ſuis jeune, je puis me corriger; ma ſœur, auriez-vous perdu cette eſpérance?... Ah! répondez, raſſurez-moi, ...

SOPHIE.

Avec un ſi bon cœur, peut-on être incorrigible?...

PAULINE.

Ah, ma ſœur!... (*Elles s'embraſſent, Et après un moment de ſilence.*)

SOPHIE.

Chere Pauline, j'attends tout de votre eſprit & de vos réflexions.

PAULINE.

Et moi, de votre exemple & de vos conſeils.

CONSTANCE.

Quelqu'un vient.... c'eſt ma tante, je crois.

PAULINE.

Oui, c'eſt elle-même.

SCENE V.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part dans le fond du théâtre.*

LA voilà, il faut renvoyer les autres. (*Haut.*) Pauline, allez dans le ſallon, recevoir quelques perſonnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Conſtance, ſuivez votre couſine... & vous, Sophie, reſtez.

PAULINE.

Et ma ſœur?.. ne vient pas avec nous.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas néceſſaire... allez...

PAULINE.

Mais, maman, Sophie eſt l'aînée, elle feroit mieux les honneurs que moi...

LA MARQUISE.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occaſion.

PAULINE.

Vous voulez donc rester seule avec elle?...

LA MARQUISE.

Pauline, je voudrois moins de questions, & plus d'obéissance.

PAULINE.

Moins de questions!... je n'en ai fait qu'une...

LA MARQUISE.

Je vous défends d'en ajouter une seconde, & de rester un instant de plus.

PAULINE.

(*A part en s'en allant.*) Ah, que cela est dur! je suis au désespoir. (*Elle sort, Constance la suit.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE, *regardant sortir Pauline.*

QUEL caractere!... & que de peines il me cause!... Enfin, nous voilà seules, mon enfant; je voulois vous parler, Sophie, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

SOPHIE.

A! maman, je n'osois vous demander le sujet de votre tristesse...

LA MARQUISE.

Je suis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le dissimuler à tous les

yeux. Ma fille, votre ſageſſe & votre diſcrétion, ſi fort au-deſſus de votre âge, autoriſent ma confiance en vous; elle eſt ſans bornes, & je vais vous le prouver, en vous révélant le ſecret le plus important que je puiſſe jamais vous découvrir.

SOPHIE.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendreſſe & ma reconnoiſſance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni ſentir plus vivement tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE.

Ah! Sophie, que vous me rendez une heureuſe mere!... Mais hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

SOPHIE.

Pauline ſe rendra digne un jour d'un titre ſi glorieux & ſi cher....

LA MARQUISE.

Ah! plût au Ciel... Mais revenons au ſecret que je veux vous confier, ma chere Sophie; il va vous plonger dans la douleur.

SOPHIE.

Eh! n'y ſuis-je pas préparée, puiſque je vois qu'il vous afflige?

LA MARQUISE.

Ce ſecret regarde votre frere.

SOPHIE.

(*A part.*) Je ne le ſais que trop. (*Haut.*) Eh bien! maman.

LA MARQUISE.

D'abord je commencerai par vous dire

qu'il se porte bien, & qu'il est en sûreté; à présent voici son histoire en deux mots : Il y a environ douze jours qu'il quitta son régiment sans congé; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut sous un nom supposé; son malheur lui fit choisir une auberge où logeoit le Marquis de Sénanges; dès le soir même ils eurent une dispute assez vive pour leur faire prendre la résolution de se battre le lendemain.

SOPHIE.

Ah, Dieu!

LA MARQUISE.

En effet, à la pointe du jour, ils partirent l'un & l'autre à cheval pour aller se battre sur les frontieres; que vous dirai-je, ma chere Sophie, votre frere, après avoir reçu une blessure profonde & dangereuse, porte à son adversaire un coup terrible, il le voit chanceler, & baigné dans son sang, tomber enfin à ses pieds : il le crut mort; & lui-même, pouvant à peine se soutenir, il se traîne vers son cheval, & bientôt, rassemblant le peu de forces qui lui reste, il s'éloigne de ce funeste lieu. Cette scene affreuse se passoit sur la frontiere, &, par conséquent, à quatre lieues d'ici....

SOPHIE.

Hélas, si près de nous!...

LA MARQUISE.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter; mais au bout d'une demi-heure, épuisé par le sang qu'il perdoit,

il fut contraint de s'arrêter & de s'aſſeoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'uſage de ſes ſens. Ce fut dans cet inſtant que la Providence conduiſit dans ce lieu même le fidele Thibaut mon concierge, dont vous connoiſſez l'attachement.

SOPHIE.

Ah! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des meres!... Tous ſes bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

LA MARQUISE.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur; c'eſt dans cette ame ſi pure & ſi ſenſible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puiſſe jouir, & les ſeules conſolations dont je ſois ſuſceptible.... Mais reprenons un triſte entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

SOPHIE.

Thibaut conduiſit mon frere ici?...

LA MARQUISE.

Il étoit heureuſement ſeul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils toujours ſans connoiſſance; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village chez ſa mere; enſuite, quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils: Thibaut, & mon valet-de-chambre Chirurgien le tranſporterent dans une des pieces de mon appartement, où je

l'ai veillé pendant ſept nuits qu'il a été dans le plus grand danger!...

SOPHIE.

Et je n'ai point partagé des ſoins ſi chers & ſi douloureux!... Mais enfin, maman, mon frere eſt-il parfaitement rétabli?

LA MARQUISE.

Il eſt du moins en état de partir ſans danger.

SOPHIE.

Comment! il va partir?...

LA MARQUISE.

Hélas! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve; ce Baron de Sénanges qui vient d'arriver, eſt le pere du malheureux jeune homme à qui votre frere a ſans doute ôté la vie!...

SOPHIE.

Il ignore ce funeſte événement?

LA MARQUISE.

Il ne ſait, graces au Ciel, qu'une partie de la vérité. On lui manda que ſon fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & enſemble; que les gens de l'auberge dépoſoient qu'ils avoient eu une diſpute très-vive; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraiſemblable qu'ils ne s'étoient abſentés ſi bruſquement que pour aller ſe battre. On ajoutoit, que dans la querelle, mon fils avoit été l'agreſſeur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement auſſi violent que ſenſible, éprouva

autant de ressentiment que de douleur ; il écrivit aux Commandants des Places frontieres, afin d'apprendre si le Chevalier de Mirville étoit passé dans les pays étrangers, ou pour empêcher sa fuite, s'il en étoit encore temps.

SOPHIE.

Ainsi ne sachant pas le vrai nom de mon frere, c'est une chimere qu'il poursuit.

LA MARQUISE.

Mais ce nom qu'il nous est si importante de cacher, il peut le découvrir ; sa fortune, son rang, son caractere le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux....

SOPHIE.

Mais quel motif l'a conduit ici ?

LA MARQUISE.

Il est venu dans cette Province avec l'espoir d'y acquérir quelques lumieres sur le sort de son fils. Il suppose qu'il s'est battu sur la frontiere, ma Terre y est située, il m'a connue autrefois ; toutes ces circonstances l'ont décidé à venir chez moi : imaginez ce que j'ai dû ressentir en le voyant paroître !... Il m'a fait tous les détails de cette affreuse histoire ; il ne m'entretient que de sa douleur & de ses projets de vengeance ; je partage sa peine, je pleure avec lui ; mais que ces larmes sont ameres ! c'est dans le sein d'un ennemi cruel que je les répands... du persécuteur de mon fils...

SOPHIE.

Ah, Dieu ! vous me faites frémir !

LA MARQUISE.

Quelquefois j'ose combattre son ressentiment : sans doute alors trop de chaleur m'emporte, car il me regarde avec surprise ; son air étonné m'épouvante ; il me semble que je viens de me trahir, que j'ai nommé mon fils.... Enfin, je ressens depuis vingt-quatre heures tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas ! l'infortuné qui me cause tant de peines, est encore plus à plaindre que moi !...

SOPHIE.

Le malheureux ! il croit que la vengeance pourroit le consoler !

LA MARQUISE.

Ah, sans doute, il s'abuse ; s'il est vrai qu'un cœur puisse s'égarer jusqu'à desirer la vengeance, en est-il d'assez barbares pour l'assouvir sans horreur ?... Cette affreuse jouissance des ames lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

SOPHIE.

Maman, mon frere va donc partir bientôt ?

LA MARQUISE.

Cette nuit même.

SOPHIE.

Et ces ordres donnés aux Commandans des places frontieres ?....

LA MARQUISE.

Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville ; mon fils est connu, on ne

pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom eſt différent, & qui n'eſt déſigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me raſſurer. Cependant je tremble; d'affreux preſſentiments me pourſuivent & m'accablent... Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle poſitive de la mort de ſon fils, s'il alloit découvrir l'aſyle & le vrai nom de ſon ennemi; juſte Ciel, à quel excès un déſeſpoir furieux ne le porteroit-il pas!...

SOPHIE.

Ah! maman, vous me glacez d'effroi....

LA MARQUISE.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mere peut ſuggérer; j'ai défendu qu'on laiſſât entrer aucun étranger dans le château. Thibaut m'a dit qu'un homme étoit venu ce matin demander ſi le Baron de Sénanges étoit ici. Thibaut, ſans balancer, a répondu que non; cet homme, deux heures après, eſt revenu mieux inſtruit, & vouloit abſolument parler au Baron, le voir ſeul, & il a refuſé de ſe nommer; Thibaut l'a renvoyé, en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain au ſoir; mon fils alors ſera hors de la France....

SOPHIE.

Cet homme qui ſe cache, m'inquiete, & je me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma Bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu rôder un qui nous obſervoit, & ſembloit vouloir ſe dérober à

nos regards ; je n'ai pu voir son visage, un chapeau rabattu le cachoit entiérement.

LA MARQUISE.

Comment, il vous suivoit ?

SOPHIE.

Oui, mais toujours d'assez loin. Nous nous sommes assises ; & l'ayant perdu de vue, nous causions tranquillement, quand au bout d'une demi-heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derriere moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme le dos tourné qui couroit de toute sa force.

LA MARQUISE.

Sans doute il vous écoutoit.

SOPHIE.

Nous l'avons cru, & aussi-tôt nous sommes rentrées.

LA MARQUISE.

Certainement, c'est le même homme dont m'a parlé Thibaut.... Mais que signifie cette conduite mystérieuse ?... Allons retrouver le Baron de Sénanges, ne le quittons plus.... Ah, que la nuit n'est-elle venue ! Quelle journée !.. mais j'entends quelqu'un.

SOPHIE.

C'est Rose.

LA MARQUISE.

Que nous veut-elle ?...

SCENE VII.

LA MARQUISE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MADAME?

LA MARQUISE.

Eh bien?

ROSE.

C'est M. Thibaut qui cherche Madame.

LA MARQUISE.

Où est-il?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y sur le champ; venez, Sophie; (*à part en s'en allant.*) Hélas! tout me trouble & m'inquiete.

ROSE *fait plusieurs signes à Sophie pour l'engager à rester, Sophie n'a pas l'air de les remarquer, & sort avec la Marquise.*

SCENE VIII.

ROSE *seule.*

TOUS mes signes sont inutiles, elle n'y prend seulement pas garde... pardienne, il n'en faudroit pas faire la moitié à Mademoiselle Pauline, pour la retenir!... Oh, c'est celle-là qui est curieuse; elle me l'a

rendue auſſi, moi; cela ſe gagne apparemment... Que diante ferai-je de cette lettre?... (*Elle tire une lettre de ſa poche, & lit le deſſus.*) A Mademoiſelle de Valcour.... Oh, c'eſt pour l'aînée ſûrement.... Elle n'a pas voulu reſter, je lui aurois conté tout ça.... (*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de ſavoir ce qu'il y a là-dedans.... ce jeune homme, cet argent ſurtout, tout cela me chiffonne... (*Elle tire de ſa poche une bourſe.*) Douze louis!... cela fait de livres... je ne ſais combien... On vient.... mon Dieu, ſerrons vite la bourſe & la lettre.

SCENE IX.

PAULINE, ROSE,

PAULINE.

Rose... mais que faiſiez-vous là?

ROSE.

Rien, Mademoiſelle.

PAULINE.

Comme vous voilà rouge!...

ROSE.

Oh, dame, c'eſt qu'il fait chaud!...

PAULINE.

Vous avez caché quelque choſe dans votre poche, je l'ai vu... Pourquoi donc ce myſtere, ma chere Roſe, eſt-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi?

ROSE.

Tenez, vous m'allez tirer les vers du nez, je vois cela.

PAULINE.

Ah! je t'en prie, parle-moi vrai, & je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiſcrétion.

ROSE.

Mais c'eſt que c'eſt plus fort que vous..... ſouvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

PAULINE.

Vas, je t'en dédommagerai, je te promets de faire ta fortune.

ROSE.

Oh, ma fortune, elle eſt en bon train, allez; je ſuis plus riche que je ne voudrois, car cela me donne du ſouci....

PAULINE.

Que veux-tu donc dire? explique-toi, de grace....

ROSE.

Allons, me v'là enjôlée, il faut que je vous diſe tout.

PAULINE *l'embraſſant.*

Ah! Roſe, que je t'aime.

ROSE.

Je m'en vais vous conter une drôle d'hiſtoire....

PAULINE.

Dépêche donc.

ROSE.

Dame, c'eſt une aventure comme il y en a dans ce livre verd que Madame la Mar-

quiſe vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé !

PAULINE.

Mais au fait, Roſe....

ROSE.

Enfin, c'eſt comme un conte de Roman.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle m'impatiente ! (*Haut.*) Mais, Roſe, finiſſez donc.

ROSE.

M'y voici. Je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi, il étoit tout embéguiné dans ſon chapeau & dans ſa redingote; mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme ça, êtes-vous du château? *Oui, Monſieur.* Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiſelle de Valcour, & prenez cela pour vous, je vous en donnerai bien d'autres ſi vous êtes diſcrete.

PAULINE.

Ah ! c'eſt notre homme de ce matin : eh bien, Roſe, qu'avez-vous répondu ?

ROSE.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le temps de dire un mot; il me laiſſe une lettre, une bourſe, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet. V'là tout.

PAULINE.

Et la lettre, vous l'avez donc ?

ROSE.

Sûrement que je l'ai.

PAULINE.

Ah! voyons-la.

ROSE.

Je le veux bien, mais vous ne la lirez pas, au moins, car elle eſt cachetée. Tenez, la voilà.

PAULINE *lit l'adreſſe.*

A Mademoiſelle de Valcour.... S'adreſſe-t-elle à ma ſœur, ou à moi?

ROSE.

Oh, je parierois qu'elle eſt pour Mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Pourquoi?

ROSE.

Vous connoiſſez bien Marie-Jeanne la Fermiere?

PAULINE.

Eh bien?

ROSE.

Elle vend du vin.

PAULINE.

Après.

ROSE.

Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune homme eſt venu chez elle comme pour demander chopine; mais au-lieu de boire, il a paſſé tout le temps à faire des queſtions ſur Mademoiſelle de Valcour, la plus grande, qui a l'air ſi ſage: v'là comme il diſoit. Oh, Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles, car elle aime Mademoiſelle Sophie, Dieu ſait.... & puis n'y a qu'une

voix ſur le compte de Mademoiſelle votre ſœur; c'eſt vrai cela.

PAULINE.

Et ce jeune homme... n'a fait aucune queſtion ſur moi?

ROSE.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air ſage; il n'a pas été queſtion de vous.... Vous voyez bien que c'eſt l'homme à la lettre, ça y reſſemble bien, du moins.

PAULINE, *triſtement.*

Roſe, il faut que je porte cette lettre à maman... quand elle ſeroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir... ainſi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient....

ROSE.

A cauſe de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme Mademoiſelle Sophie ſe fait tout conter par elle.

PAULINE.

Je voudrois ſeulement ſavoir ſi cette lettre eſt ſignée.... Cette aventure eſt bien ſinguliere; a-t-elle quelque rapport avec le ſecret qui occupe maman, Sophie & Conſtance?...

ROSE.

Ah! vous vous doutez donc qu'il y a un ſecret en l'air?

PAULINE.

Roſe, en aurois-tu découvert quelque choſe?...

ROSE.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux

dans la maiſon qui ne le ſachions pas ; vous, Mademoiſelle, à cauſe de votre curioſité, & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaſer tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite choſe....

PAULINE.

Ah ! qu'eſt-ce que c'eſt ?

ROSE.

Je veux bien vous le dire ; mais à condition que ſi vous ouvrez la lettre, vous me la lirez....

PAULINE.

Mais ſi donc, je ne l'ouvrirai point.

ROSE.

Bon, vous n'y tiendrez pas, allez, je vous connois.

PAULINE.

Roſe, vous avez donc bien mauvaiſe opinion de moi ?....

ROSE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, pardonnez-moi.... mais d'après tout ce que je vous ai vu faire juſqu'ici....

PAULINE.

J'ai pu me laiſſer entraîner à des étourderies ; mais je ſuis incapable, je l'eſpere, de commettre une faute auſſi grave.... Une fille de mon âge ouvrir en ſecret la lettre d'un jeune homme & d'un inconnu... & une lettre qui, vraiſemblablement, eſt pour une autre.... O Ciel ! ſi la curioſité pouvoit égarer à ce point, exiſteroit-il un vice plus dangereux & plus horrible ?

ROSE.

Appaiſez-vous donc, Mademoiſelle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons!, je vous dirai tout ce que je ſais ſans cela.

PAULINE.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

ROSE.

Hier au ſoir, Madame étoit dans le parterre avec ce Baron; en paſſant j'ai entendu Monſieur le Baron qui diſoit : *Le Chevalier de Mirville;* & puis ils ont parlé tout bas, tout bas; mais je me ſuis ſouvenue de ce nom, parce que je l'avois déja entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du valet-de-chambre Chirurgien, au bas de l'eſcalier, pendant que j'étois cachée derriere la porte battante.

PAULINE.

Le Chevalier de Mirville!.... ce nom m'eſt abſolument inconnu....

ROSE.

Et puis cette même fois, le Chirurgien ajouta je ne ſais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle ſurpriſe, ſi on ſavoit qu'il eſt caché ici?*

PAULINE.

Vous avez entendu cela?

ROSE.

Oh, de mes deux oreilles..... mais c'eſt tout ce que j'ai pu découvrir.

PAULINE.

C'eſt beaucoup. Il eſt clair que le Che-

valier de Mirville eſt caché dans le château.... mais pourquoi?.... & le Baron de Sénanges le ſait, puiſqu'il a parlé de lui.... ſûrement même le Baron eſt ſon oncle, ou peut-être ſon pere.... Mais ce myſtere eſt incompréhenſible; je donnerois toutes choſes au monde pour le pénétrer.

ROSE.

Et moi auſſi, je vous aſſûre.

PAULINE.

Enfin, nous ſavons du moins que le Chevalier de Mirville eſt caché ici.... c'eſt toujours cela, & c'en eſt aſſez pour découvrir le reſte avant la fin du jour.... (*Elle regarde à ſa montre.*) Mais il eſt bientôt deux heures, on va ſe mettre à table. Adieu, Roſe; je te remercie de ta confiance; tu peux être ſûre que je n'en abuſerai point.... Ne me ſuis pas, il eſt inutile qu'on nous voye enſemble; va-t-en par l'autre côté.

ROSE.

C'eſt bien dit, il faut de la prudence.

(*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAULINE *seule.*

ROSE n'eſt point ici, où peut-elle être?... Tout le monde me fuit, maman m'évite; je n'ai pu lui parler en particulier pour lui donner cette lettre.... J'importune également maman, ma ſœur, ma couſine.... Je ſuis réduite à prendre pour confidente & pour amie une petite payſanne ſans éducation & ſans principes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conſeils!.... Ah, je ſuis bien malheureuſe.... (*Elle tombe dans la réverie.*)

SCENE II.

PAULINE, ROSE.

ROSE *accourant.*

MADEMOISELLE, Mademoiſelle....

PAULINE.

Quoi donc?

ROSE.

Oh, je viens de faire une bonne trou-

vaille! Ce Chevalier de Mirville, je ſais dans quel endroit du château il eſt caché.

PAULINE.

Bon!.... Et comment?

ROSE.

Vous connoiſſez bien le grand cabinet de Madame, qui eſt au bout de la galerie?

PAULINE.

Eh bien?

ROSE.

Eh bien, il eſt niché là-dedans....

PAULINE.

Vous croyez?

ROSE.

Je le gagerois.... J'en avois déja quelques ſoupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet; & que pourtant Madame y rôde ſans ceſſe avec le Chirurgien & le Concierge.... Je viens de demander au Frotteur, s'il y alloit comme à l'ordinaire; il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas: ainſi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

PAULINE.

Cela eſt inconcevable!.... Quel peut être le but de toutes ces précautions?

ROSE.

Oh, c'eſt bien drôle; moi, je m'y perds.

PAULINE.

Ma curioſité eſt portée au comble, je l'avoue....

ROSE.

Et moi donc; j'en ſeche... A propos,

Mademoiſelle, avez-vous donné la lettre à Madame?

PAULINE.

Mon Dieu non: maman croyant toujours que je voulois la queſtionner, n'a pas voulu m'entendre; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma ſœur & ma couſine.

ROSE.

Eh bien, la lettre nous reſte, du moins.... elle eſt toujours dans votre poche?

PAULINE.

Oui, la voilà.

ROSE.

Il y en a quelquefois qu'on peut lire ſans les décacheter.

PAULINE.

Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

ROSE.

Ah, ah, vous y avez donc regardé?

PAULINE.

Oui, par diſtraction.

ROSE.

Pardi, moi je n'y manque pas, j'eſſaye ce tour-là ſur toutes les lettres que je porte à la poſte, cela amuſe toujours chemin faiſant; mais par malheur je ne lis pas trop bien l'écriture....

PAULINE.

Je ſuis fort embarraſſée, je ne ſais pas ce que je ferai de cette lettre....

ROSE.

Puiſque Madame n'en veut pas, elle eſt à nous.

PAULINE.

Oui, mais à quel uſage nous ſervira-t-elle ?

ROSE.

Mais dame, à l'uſage d'une lettre ; vous la lirez, vous qui liſez couramment, & moi j'écouterai.

PAULINE.

Je vous ai déja dit que je ne veux, ni ne dois la lire.

ROSE.

Mais, Mademoiſelle, je n'entends rien à ces façons-là ; vous ayez tâché d'accrocher quelque choſe à travers le papier ; ſans le cachet vous l'auriez déja lue cinq ou ſix fois : il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire...

PAULINE.

Non, il vaut mieux la brûler.

ROSE.

Oui, après que nous l'aurons lue ; allons, donnez-la-moi, je ferai le coup.

PAULINE.

Au reſte, je ne ſais pas pourquoi je m'en ſuis chargée, c'eſt à vous à qui elle a été remiſe, elle ne s'adreſſe point à moi, tout cela ne me regarde en aucune maniere....

ROSE.

Non plus que l'enfant qui vient de naître ; c'eſt vrai, cette lettre eſt à moi, vous l'aviez priſe injuſtement.

PAULINE

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

Le cachet va ſauter.

PAULINE.

Ce ſont vos affaires.

ROSE.

Çà ne tient pas mal.... ma foi, c'eſt fait, la v'là ouverte... mais, Mademoiſelle, qu'avez-vous donc? vous êtes toute interdite.

PAULINE.

Ah, Roſe, qu'avons-nous fait!...

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à préſent; il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous ſurprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat...

ROSE.

Liſez toujours... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE, *prenant la lettre, & liſant des yeux.*

Elle eſt ſans ſignature.

ROSE.

Ah! c'eſt impoli de ne pas dire ſon nom.... mais liſez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble... (*Elle lit tout haut.*) „ Ma„ demoiſelle, ma naiſſance & ma fortune

„ pourroient peut-être me donner le droit „ d'aſpirer à votre main "....

ROSE.

Bon, c'eſt un épouſeux!...

PAULINE *continuant.*

„ Mais la crainte que votre famille n'ait „ pris des engagements contraires aux „ vœux que j'oſe former, me retient & „ m'empêche de me déclarer. J'avois d'a- „ bord pris la réſolution d'avouer mes „ ſentiments à mon pere; mais je ne veux „ lui en parler qu'avec votre aveu & celui „ de Madame la Marquiſe de Valcour; „ car je vous connois aſſez, Mademoi- „ ſelle, pour être bien ſûr que cette let- „ tre lui ſera communiquée ".

ROSE.

Oh, il a compté ſans ſon hôte; mais c'eſt qu'il croyoit que la lettre ſeroit rendue à Mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Mon Dieu, taiſez-vous donc. (*Elle continue.*) „ Je vous ſupplie d'excuſer la té- „ mérité de ma démarche; le ſentiment „ qui me l'a fait faire doit lui ſervir d'ex- „ cuſe, puiſqu'il eſt bien moins fondé ſur „ vos charmes, que ſur la réputation que „ vous vous êtes acquiſe par votre eſ- „ prit, vos talents & vos vertus ".

ROSE.

C'eſt joli, cela.

PAULINE *continue.*

„ Des circonſtances extraordinaires m'o- „ bligent à ne paroître qu'avec précau-

„ tion ; mais dites un mot, Mademoiſelle,
„ & je me découvrirai. Si vous daignez
„ me faire réponſe, envoyez-la dans le
„ creux du vieux chêne qui eſt au bout
„ de l'avenue ; c'eſt-là que j'irai chercher
„ ce ſoir l'arrêt qui doit fixer ma deſtinée ".

ROSE.

Et c'eſt-là tout ?

PAULINE.

Oui... Quelle aventure extraordinaire !...

ROSE.

Y comprenez-vous quelque choſe ?...

PAULINE.

Oui, je commence à démêler toute cette intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore pluſieurs circonſtances que je ne conçois pas... D'abord cet inconnu eſt ſûrement ce Chevalier de Mirville qui eſt caché ici...

ROSE.

Nous avions déja deviné cela. Mais comment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoiſelle Sophie, & puis rôder dans le village, & puis queſtionner Marie-Jeanne, s'il eſt enfermé dans le château ?

PAULINE.

C'eſt qu'il n'y eſt pas priſonnier, & qu'il a la liberté d'en ſortir...

ROSE.

Il parle de ſon pere dans la lettre.

PAULINE.

Oh ! ſon pere eſt le Baron de Sénanges...

ROSE.

Mais il devroit s'appeller Sénanges auſſi.

PAULINE.

Mirville est un nom de terre apparemment... J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouser Constance ; il aura vu Sophie, & la préfere à ma cousine.

ROSE.

Ecoutez donc, il n'a pas tort ; Mademoiselle Sophie est si gentille : & puis cet air si sage, si sage, lui aura donné dans l'œil.

PAULINE.

Et il aura pris le parti d'écrire à ma sœur, afin de savoir ses intentions.

ROSE.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

PAULINE.

Mais pourquoi se cacher?... Sophie & ma cousine savent qu'il est ici... & peut-être que maman ne veut qu'ils se voyent que lorsque les choses seront toutes arrangées.

ROSE.

Justement : pardi, Mademoiselle, vous avez ben de l'esprit.... mais je pense à une chose ; ce pauvre Monsieur qui aime Mademoiselle Sophie de tout son cœur, va être bien fot ce soir, quand il ne trouvera dans le creux de son arbre que des feuilles de chêne, au-lieu d'une réponse. Un bon tour, ce seroit de lui écrire, vous.

PAULINE.

Quelle folie !

ROSE.

Mais nous verrions quelle mine il a du

moins.... il viendroit.... que diantre, mandez-lui seulement quelque baliverne... là... qui ne soit pas de grande conséquence... il n'y a pas de mal à çà...

PAULINE.

En effet, si c'est un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épousât ma sœur que Constance... & puis il aime Sophie, il paroît honnête... si maman connoissoit ses sentiments, elle les approuveroit, j'en suis sûre....

ROSE.

Il est peureux, lui... sans ce petit mot de réponse, il ne sonnera mot, & s'en ira, & puis adieu la noce.

PAULINE.

Il me vient une drôle d'idée; écris-lui, toi.

ROSE.

Oh, volontiers; mais c'est que je ne suis pas forte sur l'écriture, je ne sais faire que des O, je vous en avertis.

PAULINE.

Cela est égal, je te tiendrai la main.

ROSE.

J'y consens... si nous avions là de quoi...

PAULINE.

Tiens, j'ai un crayon dans ma poche, & du papier...

ROSE.

Allons, allons à l'ouvrage.... (*Elle tire une chaise.*) Ceci nous servira de table... donnez-moi le papier. (*Elle se met à genoux à terre devant la chaise, Pauline lui prend la main.*)

PAULINE.

Ne tiens donc pas tes doigts ſi roides.

ROSE.

Dame, c'eſt pour mieux faire....

PAULINE.

Eh, laiſſe aller ta main.... dépêchons-nous donc; ſi quelqu'un venoit....

ROSE.

Oh, votre bonne a la migraine; Madame, & ces Demoiſelles ſont occupées de leurs ſecrets....

PAULINE.

Allons, commençons.... (*Elle la fait écrire.*)

ROSE.

Dites donc ce que j'écris.... Ah! c'eſt de travers....

PAULINE.

Tu ne veux pas te laiſſer conduire.... Là, bien comme cela... voilà qui eſt fait....

ROSE.

C'eſt fini? (*Elles ſe relevent.*) Voyons ſi je pourrai lire..... il n'y a que trois mots!.... (*Elle lit.*) *Vous.... vous....*

PAULINE.

Donne, je vais te le lire.... (*Elle lit.*) *Vous pouvez paroître.*

ROSE.

Vous pouvez paroître. J'ai écrit cela?

PAULINE.

Oui....

ROSE.

Jamais le maître d'école ne m'en a tant

fait faire.... A préſent je vais porter cela dans le vieux chêne.

PAULINE.

Oui, mais prends bien garde qu'on ne te voye.

ROSE.

Oh, n'ayez pas peur....

PAULINE.

Ecoutez donc, Roſe... quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec maman & ma ſœur, il apprendra que ce n'eſt point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'eſt toi qu'il avoit chargée de ſa lettre.... Songes bien que c'eſt toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejetter tout cela ſur moi.

ROSE.

Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit...

PAULINE.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne ſais ni lire ni écrire....

ROSE.

Je ſoutiendrai que je l'ai appris, que cela m'eſt venu tout d'un coup.

PAULINE.

Rends-moi ce billet....

ROSE.

Nenni, c'eſt pour le vieux chêne.

PAULINE.

Rends-le-moi, je crains les ſuites de tout ceci.

ROSE.

Non, Mademoiſelle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monſieur.

PAULINE.

Mais, Roſe, quand je vous demande une choſe....

ROSE.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air....

PAULINE.

Je veux ravoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente....

ROSE.

Doucement, Mademoiſelle... vous faites des cachotteries à Madame, vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiſelle Sophie... il y a de la différence, voyez-vous.... les fredaines qu'on fait enſemble, rendent camarades.... je finis bien toujours Roſe; mais, ma foi, vous n'êtes plus avec moi Mademoiſelle Pauline... dame, je ſuis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous?

PAULINE *à part.*

O Ciel! peut-on ſe voir plus cruellement humiliée... je n'en puis plus, j'étouffe...

ROSE.

Il ne faut pas bouder pour cela; moi, tenez, je ne vous en veux plus: je ſuis prompte; mais tournez la main, voilà qui eſt fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant.... allons, Mademoiſelle, ne faites plus la moue... vous aurez encore beſoin de moi, il ne faut pas me dépiter. Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me ſauve;

adieu, Mademoiſelle, ſans rancune, au moins. (*Elle ſort.*)

PAULINE, *ſeule.*

Je demeure confondue.... la colere & la honte me ſuffoquent... je me ſuis abaiſſée, l'on m'outrage.... cela eſt juſte... elle dira tout à maman, elle me compromettra de la maniere la plus cruelle, je dois m'y attendre... ah! peut-on compter ſur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris?

SCENE III.

PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *dans le fond du théâtre.*

SOPHIE n'eſt point ici?...

PAULINE.

Ah! c'eſt Conſtance.... Vous cherchez ma ſœur?...

CONSTANCE.

Non, je me promene.

PAULINE.

C'eſt votre fureur de mettre du myſtere à tout; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile... tenez, voilà Sophie....

SCENE IV.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE.

PAULINE.

VENEZ, ma ſœur, Conſtance eſt ici, approchez ſans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur!

PAULINE.

J'ignore ſi j'ai de l'aigreur; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne ſuis plus curieuſe, car j'ai découvert tout ce que je voulois ſavoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque ſecret, vous êtes plus ſavante que nous.

PAULINE.

Non pas plus ſavante, mais autant.

SOPHIE.

(*A part.*) Elle m'inquiète malgré moi. (*Haut.*) Je ne conçois rien à tous vos diſcours; mais vous avez un air triſte qui m'alarme... ma ſœur, que vous eſt-il donc arrivé?

PAULINE.

J'ai plus d'un ſujet de chagrin, il eſt vrai...

SOPHIE, *avec crainte.*

Tiennent-ils.... à ce que vous croyez avoir découvert?....

PAULINE.

Oh, point du tout....

SOPHIE.

(*A part.*) Ah! je reſpire, elle ne ſait rien.

PAULINE.

Enfin, bientôt il n'y aura plus de ſecret pour perſonne.... & tel qui ſe cache aujourd'hui, paroîtra demain ſans myſtere....

SOPHIE, *troublée.*

Tel qui ſe cache!...

CONSTANCE.

(*Bas à Sophie.*) Grand Dieu, le ſauroit-elle!...

PAULINE.

Eh bien, vous voilà toutes troublées.... Je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines ſtupéfaites....

SOPHIE, *bas à Conſtance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne ſait rien; mais que veut-elle dire?...

PAULINE.

Je ſerai bien-aiſe de le voir... cependant ce n'eſt pas moi qu'il choiſit pour confidente, ce n'eſt pas à moi que ſes lettres s'adreſſent.... Eh! mon Dieu, elle va ſe trouver mal... comme elle pâlit!... Sophie!... ſoutenez-la!... (*Elle court à elle.*)

SOPHIE.

Laiſſez-moi... ah! s'il eſt vrai que vous ſachiez... mais non, ſon cœur eſt bon... pourroit-elle ſe faire un jeu... Pauline, au nom du Ciel, achevez de vous expliquer?...

PAULINE.

Dans quel étonnement vous me jettez à

votre tour.... Sophie prête à s'évanouir.... Conſtance pâle & tremblante.... Eh! quelle peut être la cauſe de ce déſordre affreux... qu'ai-je donc dit?...

SOPHIE.

(*A part.*) Elle ignore notre ſecret, & je me ſuis trahie....

PAULINE.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'eſt moi qui les fais répandre.... ah! ma ſœur, cette idée me déchire..., pourquoi ce chagrin violent? Me ſoupçonneriez-vous de jalouſie? Ah! mon cœur en eſt incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais ſont pour le bonheur de Sophie.... je ne veux plus diſſimuler avec vous; non, ma ſœur, je ne ſuis inſtruite qu'à moitié, & ſans doute tout-à-l'heure nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez-vous donc, & répondez-moi.

SOPHIE.

(*A part.*) Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*A Pauline.*) Eh bien, je l'avoue, un ſecret nous occupe.... Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais ſortir de ma bouche.... La diſcrétion, la ſûreté, ſont donc des vertus qu'on ne peut conſerver avec vous.

PAULINE.

Quelle amertume dans ce reproche! c'eſt donc ainſi que vous ſavez répondre à l'amitié?

SOPHIE.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mes devoirs!.... Mais n'en parlons plus, je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenser. Je vous dirai seulement que la surprise a seule causé l'émotion que vous m'avez vue; vous avez dit d'un ton si vrai que vous saviez tout, que je l'ai cru, &...

PAULINE.

Le détail que j'en ai fait, se rapporte donc à ce que vous savez?

SOPHIE.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre.... mais je puis vous assurer que le secret qui m'est confié, n'a rien d'important, ni de singulier... je crois entrevoir que vous êtes mal instruite. Si vous voulez vous expliquer clairement....

PAULINE.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité?

SOPHIE.

Peut-être....

PAULINE.

Peut-être ne me suffit pas.... non, je n'ai point de droits à votre confiance, je ne l'obtiendrai pas; vous me l'avez déclaré trop durement, pour que je puisse en douter: ainsi gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

SOPHIE.

Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire....

PAULINE.

Des menaces!... ma ſœur, n'employez pas ce moyen; il n'eſt pas digne de vous, & ne peut rien ſur moi.

CONSTANCE.

Sophie doit-elle laiſſer ignorer à ma tante, des fautes que l'autorité ſeule d'une mere pourroit réprimer?...

PAULINE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mere, me réduire au déſeſpoir.... mais la force & la violence n'obtiendront rien de moi....

SOPHIE.

Inſenſée!... l'autorité ſacrée d'une mere ne pourroit vous obliger à dire un ſecret que vous confierez peut-être ſans effort à la premiere perſonne qui vous le demandera... que ſais-je... à Roſe, à la fille du Jardinier, ſi elle vous en preſſe... Ah! ma ſœur, comme vous abuſez des vertus naturelles qui ſont au fond de votre ame; nul principe ne les regle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne ſervent qu'à vous égarer!... mais enfin, raſſurez-vous, ce n'eſt point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore!...

CONSTANCE.

Mais la nuit commence à tomber... il faut rentrer; d'ailleurs le temps se disposé à l'orage... quelqu'un vient... c'est Rose, que nous veut-elle?...

SCENE V.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MESDEMOISELLES, Madame m'envoye vous dire qu'elle ne se mettra point à table; elle soupera dans sa chambre, parce qu'elle veut se coucher de bonne heure.

PAULINE.

Est-ce qu'elle est malade?

ROSE.

Mais je crois qu'oui, car elle est bien changée.

PAULINE.

Allons savoir de ses nouvelles.

SOPHIE.

Nous vous suivons....

PAULINE.

Allons... (*Elle sort, Rose la suit.*)

SCENE VI.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE, *arrêtant Conſtance.*

UN moment, Conſtance.... maman n'eſt point malade.... elle veut ſe débarraſſer du ſouper, afin que tout le monde ſe retire de meilleure heure....

CONSTANCE.

Mais votre frere ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux; vous y viendrez auſſi, Conſtance... & pour pouvoir, ſans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline ſoit couchée avant onze heures; car ſi elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit.... Mais à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire?.... Elle ſait qu'il y a ici quelqu'un de caché..... Elle a parlé de confidence, de lettres.... j'ai frémi, & j'ai penſé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit enſuite, m'a perſuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au haſard....

CONSTANCE.

Oh, cela eſt ſûr, elle imagine qu'il eſt queſtion de vous marier; & que demain

celui qui doit vous épouſer ſe déclarera & viendra ici....

SOPHIE.

J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit poſſible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement....

CONSTANCE.

Elle eſt maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit ſavoir.

SOPHIE.

J'y ai penſé, c'eſt pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût ſeule; car peut-être notre préſence l'auroit gênée.

CONSTANCE.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante: ſavez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié; vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le ſecret?

SOPHIE.

C'eſt par mon frere qu'elle l'a ſu, depuis la confidence qu'elle a daigné me faire; il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez inſtruite ainſi que moi. Dans la crainte que maman n'accuſât peut-être mon frere d'imprudence, je n'en avois rien dit.

CONSTANCE.

Elle ne vous avoit donc fait aucune queſtion à mon égard?

SOPHIE.

Non, car vous croyez bien que je n'au-

rois pu lui faire un menſonge.... Mais quelle heure eſt-il?

CONSTANCE.

Huit heures....

SOHIE.

Encore quatre heures juſqu'à minuit!.... Hélas! je deſire que le temps s'écoule; & cependant, à meſure que l'inſtant approche, mon agitation & ma triſteſſe redoublent.... & maman, maman.... ce qu'elle ſouffre.... Mon frere, après une abſence de quatre mois, je vais l'embraſſer, le revoir un inſtant.... & pour lui dire un adieu.... peut-être éternel!....

CONSTANCE.

Enfin, du moins nous ne pouvons avoir d'inquiétude ſur ſa vie, il ſe porte bien, & rien ne peut empêcher ſon départ....

SOPHIE.

Thibaut m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foibleſſe effrayantes.... Je redoute même l'entrevue de ce ſoir; il nous aime tant, il eſt ſi ſenſible!.... Il vouloit voir Pauline; ſans maman, il ne réſiſtoit pas au deſir de lui dire adieu.... Elle-même que deviendra-t-elle, quand elle ſaura notre malheur?.... J'enviſage à la fois toutes nos peines; chaque moment, chaque réflexion en aggrave l'amertume....

CONSTANCE.

Une de celles que je ſupporte avec le moins de courage, c'eſt la préſence odieuſe & cruelle du Baron de Sénanges....

SOPHIE.

Mon Dieu, savez-vous la question qu'il a faite ce soir à maman?

CONSTANCE.

Non.

SOPHIE.

Pour la premiere fois, il s'est avisé de lui demander si elle avoit un fils: à ces mots, elle a rougi, pâli; son visage s'est décomposé, ses yeux se sont remplis de larmes, elle a bégayé quelques mots inintelligibles; enfin, j'ai cru qu'elle alloit tout découvrir.

CONSTANCE.

Vous étiez présente?

SOPHIE.

J'étois vis-à-vis d'elle; & sans doute mon visage exprimoit, malgré moi, tout ce qui se peignoit sur le sien. Cependant elle s'est remise assez promptement; j'ai cru remarquer au Baron un air interdit, étonné; mais bientôt il m'a paru dans son état ordinaire; & peut-être que ma prévention m'abusoit. Cette malheureuse histoire est si bisarre, qu'il me semble impossible qu'on puisse en deviner le nœud; du moins je cherche à m'en flatter.

ROSE, *survenant.*

Mesdemoiselles, votre souper vous attend.

SOPHIE.

Allons, venez, ma chere Constance.

(*Elles sortent.*)

ROSE, *seule.*

Que diantre Mademoiselle Pauline fait-elle dans le parterre avec ce Baron de Sé-

nanges? Ils cauſent là comme s'ils ſe connoiſſoient depuis dix ans!.... Elle paſſera par ici pour aller dans ſa chambre; je m'en vais l'attendre.... Elle eſt fâchée, parce que Madame n'a pas voulu la voir..... Toutes les préférences ſont pour Mademoiſelle Sophie. Dame, c'eſt juſte... c'eſt la perle des filles, celle-là. Mais je crois que je ſens quelques gouttes de pluie.... Il fait froid ce ſoir.... La lettre ſera mouillée, ſi elle n'eſt pas déja priſe.... Oh, je ne me coucherai pas; car le Monſieur viendra, & il faut que je le voye des premieres, puiſque j'ai eu la peine de porter la lettre.... Ah, v'là Mademoiſelle Pauline.

SCENE VII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

EH, mon Dieu, Mademoiſelle, comme vous vlà toute ahurie! qu'avez-vous donc?

PAULINE, *ſe jettant ſur une chaiſe.*

J'ignore.... quelle eſt l'imprudence que j'ai commiſe... mais j'en ai fait une, ſûrement.... Je n'en puis plus....

ROSE.

Que vous eſt-il arrivé?

PAULINE.

Avez-vous vu paſſer le Baron de Sénanges?

ROSE.

Non.... mais vous étiez avec lui tout-à-l'heure; eſt-ce qu'il vous a dit quelque mauvaiſe nouvelle? Parlez donc, Mademoiſelle, apprenez-moi ce qui vous chagrine, nous y trouverons peut-être du remede.

PAULINE.

Hélas, je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe. Mais voici ce qui m'eſt arrivé: Vous ſavez que maman n'a pas voulu me recevoir; je deſcendois triſtement de chez elle, & j'ai trouvé dans le parterre le Baron de Sénanges qui ſe promenoit ſeul: il a vu que je pleurois, il eſt venu à moi, & m'a fait quelques queſtions. Je lui ai dit naturellement la cauſe de ma peine; & j'ai ajouté que je voyois bien que maman ne vouloit pas me voir, parce qu'elle craignoit ma curioſité....

ROSE.

En eſt-il convenu? il doit bien le ſavoir, lui!...

PAULINE.

Eſt-ce que vous croyez, m'a-t-il dit, qu'elle vous cache quelque ſecret?... Là-deſſus j'ai répondu que j'en étois ſûre. Il a redoublé ſes queſtions: je lui ai avoué que je ſavois une partie de ce ſecret; que je n'ignorois pas que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le grand cabinet au bout de la galerie.... Comme j'achevois ces mots, il a frémi, il s'eſt écrié: *Quel trait*

de lumiere ! Et au même inſtant il m'a quittée avec précipitation....

ROSE.

Que diantre veut-il dire avec ſon trait de lumiere !...

PAULINE.

Je l'ignore.... mais il avoit l'air d'apprendre une nouvelle ſurprenante & terrible !... Ses yeux paroiſſoient enflammés de colere, le ſon de ſa voix étoit effrayant... ô Ciel ! je tremble encore, quand j'y penſe.

ROSE.

C'eſt un vilain homme, de vous faire peur comme cela....

PAULINE.

Roſe, allez-vous-en chez ma mere; hélas ! ſa porte m'eſt défendue, mais peut-être qu'on vous laiſſera entrer; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous eſt arrivé; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre; allez, je vous en prie....

ROSE.

Mais, Mademoiſelle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

PAULINE.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Roſe, le dernier ſervice que j'exigerai de vous; de grace, ne me refuſez pas. Mon enfant, je vous ai donné juſqu'ici de bien mauvais exemples; ah ! puiſſiez-vous les oublier, & n'être déſormais frappée que de mon repentir !...

ROSE.

Vous me fendez le cœur, Mademoiſel-

le.... mon Dieu, consolez-vous.... allez dans votre chambre, car il est bien dix heures, & ces Demoiselles vous attendent peut-être pour souper....

PAULINE.

Elles croyent, sans doute, que j'ai le bonheur d'être avec maman.

ROSE.

La lune est tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage.... on n'y voit plus goutte; voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à l'escalier.

PAULINE.

Non, j'irai bien seule.... mais n'entends-je pas du bruit?...

ROSE.

Oui, quelqu'un vient....

PAULINE.

Ne vois-je pas une lumiere?

ROSE.

Oui vraiment; mon Dieu, j'ai peur.

PAULINE.

Paix, taisons-nous.

(*Elles écoutent.*)

SCENE VIII.

ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *une lanterne à la main; elle dit, au fond du Théâtre:*

TOUT le monde eſt retiré, je vais attendre ici Conſtance & Sophie, pour les conduire.... j'entends marcher.

ROSE.

(*Bas à Pauline.*) Bon Dieu, c'eſt Madame.... répondez donc, Mademoiſelle.

PAULINE.

Je tremble....

LA MARQUISE *avance; & à la lueur de ſa lanterne, elle reconnoît Pauline. Roſe ſe ſauve.*

Que vois-je.... quoi! c'eſt vous, Pauline.... à l'heure qu'il eſt, que faites-vous là?...

PAULINE.

Maman, daignez me pardonner & m'entendre un moment, je vous en conjure....

LA MARQUISE *poſant ſa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puiſſe vous excuſer?... Tout le monde eſt couché, il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve ſeule ici; quel deſſein vous y retenoit?... Ah! je ne le ſais

ſais que trop.... vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes ſecrets.... car vous m'en ſuppoſez, je ne l'ignore pas... eh bien, ſi j'en ai, s'il reſte encore un ſentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir;... s'ils ſont importants, ne vous touchent-ils pas comme moi?... & vous flatteriez-vous d'avoir aſſez de prudence & de raiſon pour ne les pas trahir?

PAULINE.

Ah! maman, je n'ai que trop, mérité de ſi cruels ſoupçons; après tout ce que j'ai fait, je n'oſe vous rien promettre pour l'avenir, mais je me repens; je ſens toute l'étendue de mes fautes, j'en gémis, & je ne ſuis plus occupée que du deſir de les réparer, s'il eſt poſſible.

LA MARQUISE.

Mais que faiſiez-vous ici, ſans votre bonne, ſans votre ſœur, & dans cette obſcurité?...

PAULINE.

J'étois avec Roſe, je lui parlois de mes peines:...

LA MARQUISE.

Avec Roſe!... Eſt-ce là, Pauline, la ſociété qui vous convient? Vous avez une mere, une ſœur; & quelle ſœur!... Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus comme de tous les agréments; elle eſt adorée de tout ce qui l'approche; elle vous chérit, & ce n'eſt pas elle que vous conſultez, ce n'eſt pas elle que vous choiſiſſez pour amie?... Une petite fille groſſie-

re, une payſanne, Roſe enfin, reçoit vos confidences..... Ne rougiſſez-vous pas d'un tel abaiſſement?...

PAULINE.

Ah! je rends juſtice à Sophie; je me la rends à moi-même : je ne ſuis digne ni de ma mere, ni de ma ſœur... Mais je ſuis rejettée, l'on me rebute, l'on me fuit..., que dois-je faire?

LA MARQUISE.

Réfléchir & vous corriger... Mais rentrez, il eſt dix heures, allez-vous coucher: dans un moment, je monterai chez vous, afin de m'aſſurer par moi-même de votre obéiſſance. Je me ſuis doutée que vous étiez ici, c'eſt pourquoi j'y ſuis venue; car d'ailleurs je n'ai nulle affaire.

PAULINE.

Ainſi donc je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui.... Adieu, maman, je vous quitte, je vous obéis;... mais un mot de maman me ſeroit bien néceſſaire; mon cœur eſt cruellement oppreſſé; je ſuis bien à plaindre!...

LA MARQUISE.

Pauline, vous êtes naturellement ſincere; me promettez-vous de répondre avec vérité à la queſtion que je vais vous faire?

PAULINE.

Oui, maman; vous y pouvez compter.

LA MARQUISE.

Eh bien, eſt-ce la curioſité, ou le deſir d'obtenir une explication, qui vous fait

dans cet instant me quitter avec tant de peine?...

PAULINE.

Maman, je vous suivois ce matin par curiosité, & le reste du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes: dans ce moment, la tendresse seule me retient auprès de vous..... Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin secret; je sens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager; mais je n'ai nul desir de le découvrir.... Je ne suis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point; mais si vous souffrez, laissez-moi la triste douleur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes questions; que maman ne se contraigne point avec moi; qu'elle répande ses larmes dans le sein d'une fille qui la chérit; c'est tout ce qu'elle ose lui demander.

LA MARQUISE.

Avec de tels sentiments, avec une ame si tendre, comment peut-il encore te rester des défauts!... Le temps les corrigera; oui, Pauline, je l'espere... tu m'as fait lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je suis déchirée de la plus mortelle inquiétude; &, ce qui met le comble à ma peine, c'est de ne pouvoir te la confier... Ma fille, toi qui m'es si chere, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux domestiques!... je compte

ſur leur fidélité, & je n'oſe me fier à la tienne!

PAULINE.

Ah, maman! ô la meilleure & la plus tendre des meres, quels remords & quelle reconnoiſſance vous excitez à la fois dans mon ame! Quoi! je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave; je pouvois être votre amie, & je n'étois trop juſtement pour vous qu'un eſpion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiſcrétion & la curioſité!.... Grand Dieu, quelle affreuſe & frappante leçon pour moi!...

LA MARQUISE.

Vas, dans cet inſtant tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait ſouffrir. Quel ſera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie! Elle a ma confiance; mais je t'aime autant qu'elle; & nos entretiens les plus doux ſont empoiſonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

PAULINE.

Ah, maman! Sophie doit vous conſoler de mes fautes, elle m'en eſt plus chere... Oui, le Ciel vous devoit une fille comme elle....

LA MARQUISE.

Dieu, quel bruit ſe fait entendre!...

PAULINE.

Je crois reconnoître la voix de ma ſœur...

LA MARQUISE.

Juste Ciel! qu'est-il arrivé?... Je frissonne...

PAULINE.

C'est ma sœur...

SCENE IX.

SOPHIE, PAULINE, LA MARQUISE.

ROSE *survient un moment après.*

LA MARQUISE.

SOPHIE!... est-ce vous?

SOPHIE.

Ah, maman! tout est perdu...

LA MARQUISE.

Juste Ciel!...

SOPHIE.

Le Baron de Sénanges sait que le Chevalier de Mirville est ici.

LA MARQUISE.

Est-il possible!...

SOPHIE.

Il a deviné le reste; il est furieux... Il a déja dépêché deux couriers; il fait mettre ses chevaux, & va partir lui-même...

LA MARQUISE.

Grand Dieu!...

SOPHIE.

Il va prendre les devants... la fuite est

déſormais impoſſible; toutes nos eſpérances ſont détruites : ah, maman!....

LA MARQUISE.

Eh, qui donc a pu nous trahir?.... Ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut!....

PAULINE. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*)

Qu'entends-je!.... Non, maman, n'accuſez que moi....

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ô Ciel!....

PAULINE.

Hélas! j'ignore le mal que j'ai fait; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le château, & je l'ai dit à M. de Sénanges...

LA MARQUISE.

Malheureuſe!.... ce Chevalier de Mirville eſt ton frere; il s'eſt battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges; & c'eſt toi qui le dénonces à ſon mortel ennemi!

PAULINE.

Dieu!...

LA MARQUISE.

Tu conduis ton frere à l'échafaud; tu portes le poignard dans le ſein d'une mere au déſeſpoir; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curioſité.

PAULINE.

Je me meurs...

(*Elle tombe évanouie aux pieds de ſa mere.*)

SOPHIE.

Ah, ma ſœur!....

ROSE.

Elle eſt ſans connoiſſance!...

LA MARQUISE.

Roſe, ſecourez-la... Et nous, allons nous jetter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez; il faut le fléchir ou mourir... (*Elles ſortent toutes les deux précipitamment.*)

SCENE X.

PAULINE *évanouie*, ROSE.

ROSE.

Les voilà parties!... Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute ſeule?... Mademoiſelle Pauline!... Mademoiſelle Pauline!... Ah, Jeſus! elle eſt comme morte.... Et puis couchée là ſur ce gazon tout mouillé!... quelle pitié cela fait!... V'là la pluie qui redouble... Oh, bon Dieu, quelle tonnerre! quel orage! je ſuis tranſie.... Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiſelle.... Si je pouvois ſeulement la ſoulever un peu... Je n'en ai pas la force!... On ne l'entend pas reſpirer.... La peur commence à me ſaiſir.... Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre!... je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines!... (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle eſt froide comme glace.... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle.... Il fait ſi noir que je ne vois pas

où je suis.... Je voudrois l'asseoir sur le siege de gazon; mais je ne sais où il est... Ah, v'là une lanterne, servons-nous en... (*Elle va chercher la lanterne que la Marquise avoit posée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle est pâle!... ses cheveux sont trempés;... il faut l'ôter absolument de là.... (*Elle pose la lanterne à terre, elle essaye de lever Pauline.*) Il fait si glissant!... Oh, quel éclair!... Là, Dieu merci, j'en suis venue à bout. (*Elle assied Pauline sur le siege de gazon, & la tient dans ses bras....*) Je crois qu'elle soupire.... Ah, la v'là qui se ranime...

PAULINE.

Où suis-je?... Ma mere.... où est-elle?...

ROSE.

Mademoiselle.... vous êtes seule avec moi, avec Rose....

PAULINE.

Mon frere... qu'est-il devenu?

ROSE.

Je ne sais rien de nouveau; je ne vous ai pas quittée....

PAULINE.

Je l'ai dénoncé.... ses jours sont en danger.... ah, courons.... Je ne puis....

(*Elle retombe sur le siege de gazon.*)

ROSE.

Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en syncope.... Mademoiselle!...

PAULINE.

Eh, quoi, ne pourrai-je mourir?... Mon frere!... On l'enleve peut-être.... & c'eſt moi, c'eſt moi qui le livre à la mort!... Et je ne puis me traîner vers ma mere.... La force m'abandonne.... il faut donc que j'expire ici.... oubliée, délaiſſée de tout ce qui m'eſt cher!...

ROSE.

Entendez-vous ces cris?...

PAULINE.

Grand Dieu, tout mon ſang ſe glace!... Ah, ſans doute, en cet inſtant on arrache mon malheureux frere des bras de ſa mere déſeſpérée....

ROSE.

Le bruit augmente.... O Ciel, je crois qu'on force les portes du château....

PAULINE.

Je ne puis me ſoutenir.... Courez, Roſe, allez ſavoir.... allez....

ROSE.

J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle ſort, & emporte la lanterne avec elle.*)

SCENE XI.

PAULINE *ſeule.*

O Mon frere, mon frere!... quel ſera ton deſtin.... Dans quel abyme affreux j'ai précipité ma famille!... Ma mere, elle me

hait, elle le doit.... Terrible moment, où j'ai vu cette mere ſi tendre me repouſſer avec horreur, & m'accabler du poids de ſa juſte colere!... Ah! mon oreille eſt encore frappée du ſon de cette voix redoutable & chérie!... Mais, qu'entends-je? Quel bruit de chevaux & de voitures! quel tumulte effrayant!... (*Un grand coup de tonnerre ſe fait entendre; Pauline ſe leve avec effroi; le tonnerre accompagné d'éclairs, continue avec violence; Pauline éperdue, parcourt le théâtre; tous ſes mouvements doivent exprimer la plus vive frayeur; enfin, elle revient tomber ſur le ſiege de gazon, & le tonnerre ceſſe. Après un ſilence:*) La nuit.... l'obſcurité profonde, cet affreux tonnerre.... tout ſemble ſe réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable... La mort enfin terminera des tourments ſi cruels: ah! puiſſe-t-elle être auſſi prompte que mes remords ſont déchirants!... On vient; Ciel, que vais-je apprendre!

SCEE XII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADEMOISELLE!...

PAULINE.

Eh bien?...

ROSE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle....

PAULINE.

Dieu!... mon frere.... achevez....

ROSE.

Où êtes-vous donc? Il fait si noir!...

PAULINE.

Approchez.... (*Elle fait quelques pas.*) Mon frere, où eſt-il?...

ROSE.

Tout eſt fini, tout eſt raccommodé....

PAULINE.

Eſt-il poſſible? Ne m'abuſez-vous point...

ROSE.

Ils ſont tous contents.... J'ai vu de mes deux yeux M. le Baron de Sénanges embraſſer en pleurant M. le Chevalier....

PAULINE.

Mon frere?...

ROSE.

Oui, lui-même. Ah! ce n'eſt pas-là tout... Mais vous chancelez; mon Dieu, vous allez tomber!...

PAULINE.

Ah! Roſe, ma chere Roſe, embraſſez-moi; hélas! je n'ai que vous qui puiſſiez partager ma joie & ma douleur!...

ROSE.

Aſſeyez-vous donc, Mademoiſelle, vous êtes toute tremblante....

PAULINE.

Le Baron de Sénanges embraſſe mon frere!.... Eh! quelle cauſe miraculeuſe a donc pu produire cet heureux changement?

ROSE.

Ce fils de M. le Baron n'eſt pas tué... tout au contraire, il ſe porte mieux que M. le Chevalier; il eſt arrivé tout d'un coup au moment même où ſon pere alloit partir, malgré les pleurs & les gémiſſements de Madame....

PAULINE.

Ah! Dieu.... Mais ce jeune homme eſt donc ici?...

ROSE.

Pardi, ſûrement qu'il y eſt... & le plus beau de l'hiſtoire, c'eſt que c'eſt notre écrivain.

PAULINE.

Comment?

ROSE.

Eh oui vraiment, c'eſt lui qui écrivoit à Mademoiſelle Sophie; il l'aime. Il en avoit entendu parler à Valenciennes: dès ce temps-là, ſa réputation lui avoit touché le cœur; & puis après s'être battu ici-près, il eſt reſté ſur la place ſans connoiſſance pendant je ne ſais combien de temps; & puis des payſans l'ont emmené chez eux; il leur a donné bien de l'argent pour garder le ſecret, & puis là il a encore entendu parler de Mademoiſelle Sophie; enfin, il a guéri promptement, parce que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe; & l'envie de voir Mademoiſelle Sophie, l'a fait courir les champs auſſi-tôt qu'il a pu marcher; enfin, il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit, & puis

il eſt venu ſe jetter aux pieds de ſon pere, & lui conter tout cela.

PAULINE.

O Ciel! quel heureux dénouement!... Mais comment avez-vous pu ſavoir tous ces détails?...

ROSE.

J'ai queſtionné tout le monde, & puis je ſuis entrée juſques dans le ſallon, où j'ai vu & entendu tout ce que je vous raconte; les portes ſont toutes grandes ouvertes; les maîtres, les domeſtiques, toute la maiſon eſt là raſſemblée.... J'ai vu Madame entre les bras de Mademoiſelle Sophie & de Mademoiſelle Conſtance, qui étoit prête à ſe trouver mal de joie, en regardant M. le Baron de Sénanges & ſon fils qui embraſſoient M. le Chevalier.... Oh que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine! il eſt auſſi joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a été bien ſurpris, quand il a ſu qu'il s'étoit battu contre le frere de Mademoiſelle Sophie; il en pleuroit comme un enfant: enfin, à préſent il eſt bien heureux; car Madame & M. le Baron ont donné leur conſentement, & la noce ſe fera demain.

PAULINE.

Ma mere!... Croyez-vous, Roſe, qu'elle vous ait remarquée?...

ROSE.

Oh non, j'étois derriere tout le monde, & puis elle ne voyoit que ſes enfants; j'entendois qu'elle diſoit: *Ah, que je ſuis une heureuſe mere!...*

PAULINE.

Elle oublie que je ſuis ſa fille!... Mon cœur eſt déchiré.... Cependant à préſent je ſuis la ſeule à plaindre. Délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume?... Ma mere dans les bras de Sophie & de Conſtance, ne ſe ſouvient même pas que la malheureuſe Pauline exiſte!... Rien ne manque à ſon bonheur, & cependant elle a laiſſé ſa fille infortunée ſans ſecours & mourante.... Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire par mes fautes la plus indulgente & la meilleure des meres!... Affreuſe & terrible leçon!... J'avois la plus tendre des meres, j'étois la ſœur la plus chérie; & maintenant oubliée, délaiſſée, je ſuis moins qu'une étrangere pour ma famille!... Hélas! je dois gémir de mes malheurs; mais je ne puis m'en plaindre, ils ſont tous mon ouvrage.

SCENE XIII & derniere.

PAULINE, ROSE, SOPHIE *ſuivie de quelques domeſtiques qui portent des flambeaux, & qui reſtent dans le fond du théâtre.*

SOPHIE.

Ou eſt-elle, où eſt-elle?...

PAULINE.

Ciel! c'eſt ma ſœur....

SOPHIE *courant à elle & l'embraſſant.*

Chere Pauline, tous nos maux ſont finis: venez, mon frere brûle de vous embraſſer; ma mere vous demande.

PAULINE *l'embraſſant.*

Ah! ma ſœur, je ſais tout.... Mais ma mere me demande!... Eſt-il bien vrai?...

ROSE.

Venez dans ſes bras, ma ſœur; elle vous attend, elle vous deſire....

PAULINE.

Hélas! comment pourrai-je m'offrir à ſes yeux?...

SOPHIE.

Ah! tout eſt oublié; elle ne ſe rappelle que votre douleur.... Cette mere ſi ſenſible, elle frémit en ſongeant à tout ce que vous avez dû ſouffrir... elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiete plus.

PAULINE.

Ah! je juſtifierai ſes eſpérances; je ne veux vivre déſormais que pour réparer des fautes dont ſes bontés aggravent encore le repentir. Allons, chere Sophie, daignez me conduire à ſes pieds. Ciel!... je crois entendre la voix de ma mere & celle de mon frere!...

SOPHIE.

C'eſt elle....

PAULINE.

Dieu!...

(La Marquiſe paroît dans le fond du théâtre; elle eſt ſoutenue d'un côté par le Chevalier de Valcour ſon fils, & de l'autre par Conſtance. Le Chevalier la quitte, pour aller embraſſer Pauline qui ſe précipite dans ſes bras, & court enſuite ſe jetter aux pieds de ſa mere; la Marquiſe tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Conſtance derriere la ſoutient. La toile ſe baiſſe.)

FIN.

LES DANGERS
DU MONDE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquiſe DE GERMINI.

La Vicomteſſe DOROTHÉE, *Amie de la Marquiſe.*

JULIETTE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe.*

Une Marchande de Modes.

DORISÉE, *Tante de la Marquiſe.*

Un Valet-de-chambre.

Un Laquais.

La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.

LES DANGERS DU MONDE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon : on voit une Toilette, ſur laquelle ſont des Livres, une Ecritoire, &c.

JULIETTE, *tenant des papiers, & parlant dans la couliſſe.*

NON, encore une fois, Madame n'y eſt pas; remportez tous vos chiffons, & allez-vous-en. Les Marchandes de modes me feront tourner la tête. Dieu merci, en voilà une de renvoyée. Ah! que n'ai-je pu chaſſer ainſi toutes les autres.... Quel train ici tous les matins! l'anti-chambre eſt pleine de Marchands, de Commiſſionnaires & de Créanciers; on ne ſait auquel entend-

dre..... Voilà un paquet de mémoires qu'on m'a chargée de remettre à Madame. Il faudra payer tout cela; & comment?.... Si cela continue, je mourrai de chagrin.... Voyons un peu à combien ces maudits mémoires se montent.... (*Elle en déploye un.*) Ah! celui-ci est de l'Ebéniste. (*Elle lit.*) *Pour une petite table, dix louis.... Pour une chiffonniere, quinze louis; pour un bureau, huit cents francs.* Il étoit bien nécessaire de mettre huit cents francs à un bureau, pour écrire à Madame la Vicomtesse Dorothée; car, graces au Ciel, voilà la plus grande occupation de Madame..... Passer sa vie ensemble, & s'écrire régulièrement dix billets par jour; ah! c'est plutôt de l'affectation que de l'amitié..... Ma chere Maîtresse, vous qui étiez si simple, si naturelle, quel changement!..... Mais continuons. (*Elle lit.*) *Pour une petite écritoire, deux cents francs. Pour une grande écritoire, trois cents livres. Pour un porte-feuille à secret....* Il y a de quoi perdre patience. Ne diroit-on pas que ce mémoire est pour un Ministre chargé de toutes les affaires de l'Etat? Voyons le total. (*Elle lit.*) *Total cinq mille six cents livres!* cela fait dresser les cheveux à la tête.... Et celui-ci. (*Elle lit.*) *Pour un déjeûné de Seve, double chiffre de myrte & de roses, cent écus. Pour deux vases, double chiffre d'immortelles & de pensées, quatre cents francs. Pour un groupe représentant la confidence de deux jeunes personnes, cent*

vingt livres. Pour une table à thé, &c. &c. total huit mille deux cents livres. Si cela eſt croyable!.... Ah! en voilà un qui ne ſera pas ſi cher, car je n'y vois que des cheveux. (*Elle lit en parcourant.*) *Bagues de cheveux, montre de cheveux, chaîne de cheveux, braſſelets de cheveux, cachet de cheveux, collier de cheveux, boîte de cheveux : total neuf mille neuf cents livres.* Neuf mille neuf cents livres en cheveux!.... juſte Ciel, quelle extravagance!.... Ma pauvre Maîtreſſe! c'en eſt fait; elle court à ſa ruine.... Avec une fortune honnête, mais bornée, comment ſuffire à tout cela? Et Monſieur eſt abſent; que dira-t-il à ſon retour? Madame, qui eſt naturellement ſi honnête, ſi délicate, comment a-t-elle pu abuſer à cet excès de la confiance d'un mari qui lui eſt ſi cher?.... C'eſt cette folle, cette Vicomteſſe Dorothée qui l'entraîne..... Funeſte liaiſon, maudite amitié!.... Je ne puis achever la lecture de ces mémoires, ils me percent le cœur!.... Arrangeons cette toilette, Madame va revenir achever de ſe coëffer.... (*Elle arrange la toilette; elle apperçoit une figure de biſcuit.*) Ah! qu'eſt-ce que cela? une figure de biſcuit.... Elle tient un chien.... Ah! c'eſt l'Amitié, & c'eſt un préſent de Madame la Vicomteſſe. Allons, bon, nous courrons les Marchands toute la journée, pour trouver quelque choſe à lui donner d'auſſi ingénieux.... Mais quelqu'un vient. Ah! c'eſt Madame Dorizée.

SCENE II.

JULIETTE, DORIZÉE.

JULIETTE.

MADAME veut-elle bien attendre un moment, je vais avertir ma Maîtresse.

DORIZÉE.

Non : elle est dans son cabinet avec un homme d'affaires, je ne veux pas la déranger ; & d'ailleurs je suis bien-aise, ma chere Juliette, de causer un peu avec vous. Après une absence de dix mois, & revenue seulement depuis huit jours, j'ai bien des questions à vous faire.

JULIETTE.

Je vous dois tout, Madame, mon éducation, mon sort, mon existence, je tiens tout de vos bontés ; ainsi vous devez être bien sûre de ma sincérité, elle sera aussi entiere que ma reconnoissance est vive.

DORIZÉE.

Votre attachement, ma chere Juliette, pour ma niece & pour moi, est la récompense la plus douce que je pouvois espérer des soins que j'ai pris de votre enfance. Je connois la solidité de votre esprit, & la sûreté de votre caractere ; je suis bien certaine que vous donnez à ma niece les conseils les plus sages ; mais les suit-elle exactement ?.... J'arrive, je ne sais rien en-

core ; cependant je vous avoue que j'ai déja vu ici plusieurs petites choses qui me déplaisent....

JULIETTE.

Ah, Madame, que votre absence nous a été funeste!...

DORIZÉE.

O Ciel! vous m'effrayez!....

JULIETTE.

Rassurez-vous, Madame, tout peut encore se réparer. Madame de Germini est toujours honnête, elle est toujours digne de votre tendresse : mais ne nous quittez plus.

DORIZÉE.

Hélas! vous savez avec quelle peine je la quittai : l'arrangement de mes affaires m'y forçoit ; je comptois sur son caractere, sur l'éducation que je lui ai donnée ; d'ailleurs, elle avoit vingt ans, & sa raison me paroissoit au-dessus de son âge : j'avois guidé ses premiers pas dans le monde ; & après l'avoir observée & suivie pendant près d'un an, je crus pouvoir me séparer d'elle sans danger, & je la laissai entre les mains de sa belle-mere, non sans chagrin, mais du moins avec sécurité.

JULIETTE.

Et un de nos premiers malheurs, c'est que Madame sa belle-mere est fort vieille, d'un caractere assez foible, & que depuis six mois elle est presque entiérement tombée en enfance.

DORIZÉE.

Et comment ne m'avez-vous pas mandé cela?

JULIETTE.

Parce qu'ayant peu d'occasions de la voir, quoique nous logions chez elle, je ne l'ai su que très-tard, & dans le temps où nous vous attendions tous les jours.

DORIZÉE.

Il est vrai que mon retour a été différé.

JULIETTE.

Madame, séparée de vous & de M. le Marquis, livrée à elle-même, n'ayant qu'une demi-expérience, (peut-être plus funeste qu'une ignorance entiere, parce qu'elle donne de la confiance & de la présomption,) Madame, enfin, bonne, honnête, sensible, mais foible & légere, n'a pu résister au danger des mauvais conseils; elle se ruine en folles dépenses, achete tout, ne paye rien, perd le goût de l'occupation, néglige ses talents pour se livrer à une dissipation qui ne l'amuse même pas. Je la vois revenir le soir, se répentant de l'usage qu'elle a fait de sa journée, le cœur & l'esprit également vuides, excédée, fatiguée, & le lendemain, sans plaisir, mais par habitude, recommençant le même genre de vie.

DORIZÉE.

Juste Ciel! que m'apprenez-vous? & que dira son mari, lui qui avoit une idée si parfaite de son caractere & de sa raison; lui qui, craignant pour elle l'ennui de vivre dans une terre éloignée de Paris, l'amena

mena ici, la déposa entre les bras de sa mere, & partit, en ordonnant à son Intendant de lui donner tout l'argent qu'elle pourroit desirer? Eh quoi, tant de confiance & d'estime n'ont pu la retenir? Ignore-t-elle donc qu'en abuser, c'est, en se déshonorant, s'en rendre à jamais indigne?

JULIETTE.

Ah! Madame, n'accusez point son cœur.

DORIZÉE.

Mais à quoi sert un bon cœur, si la conduite & les actions de la vie en démentent les sentiments?

JULIETTE.

A gémir de ses fautes, à les réparer.

DORIZÉE.

Les réparer! eh! le peut-on toujours? Non. Celui qui peut en commettre de graves, ne réfléchit guere à la possibilité de la réparation; ou pour mieux dire, la supposition d'un tel calcul est chimérique: entraîné, séduit, égaré, conserve-t-on encore l'usage de sa raison, & la faculté de réfléchir? Comment ces idées si simples, que j'ai si souvent présentées à ma niece, ont-elles pu s'effacer de son souvenir?

JULIETTE.

Enfin, Madame, peut-être que mon attachement m'exagere les dangers de sa situation; je ne suis pas entiérement au fait de ses affaires, le désordre est peut-être moins grand que je ne l'imagine.

DORIZÉE.

Il faut toujours y remédier promptement,

& avant le retour de M. de Germini, qui doit être prochain.

JULIETTE.

Ah! Madame, pourquoi l'a-t-il différé si long-temps?

DORIZÉE.

Hélas! il comptoit n'être absent que six mois : la même fatalité qui me fixoit dans mes terres, le retenoit en Allemagne, où vous savez qu'il fut appellé pour la succession de son oncle. Enfin, il me mande que ses affaires sont finies, & qu'heureusement quitte de tout embarras, il se flatte de pouvoir être ici sur la fin du mois.

JULIETTE.

Quelle révolution va causer ce retour!... Madame le craint & le desire.

DORIZÉE.

L'inconséquence, le repentir & les regrets, voilà les fruits de l'imprudence & de la légéreté. Il semble, ma chere Juliette, que, malgré la fragilité de l'espece humaine, notre état naturel soit d'être raisonnables; si nous cessons de l'être, le trouble & l'agitation nous tourmentent & nous dévorent; nous ne sommes plus d'accord avec nous-mêmes; sans la raison, enfin, il n'est plus pour nous de bonheur & de tranquillité, & le dégoût suit toujours les faux plaisirs qu'elle réprouve. (*Elle regarde à sa montre.*) Mais l'heure s'avance; ma niece va bientôt venir nous trouver, & j'ai encore mille questions à vous faire. Dites-moi, Juliette, quel est le

caractere de la Vicomteſſe Dorothée ? Elle a l'air bien étourdie ; & ſa liaiſon avec ma niece...

JULIETTE.

Ah ! Madame, c'eſt cette maudite liaiſon qui cauſe tous nos malheurs. Madame la Vicomteſſe a le cœur aſſez bon ; elle a naturellement de l'honnêteté ; elle eſt franche, incapable d'envie & d'aucun ſentiment bas : mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaiſe éducation, le manque d'eſprit, & une exceſſive légéreté ; toujours déſœuvrée, voulant toujours s'amuſer, n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuſe, elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. De projets de fêtes, de ſpectacles, de bals, le deſir de ſe montrer, d'être mieux miſe qu'une autre, d'inventer une mode, de paſſer enfin pour la perſonne la plus recherchée de la ſociété, la plus magnifique, la plus agréable ; voilà les ſeules idées dont elle ſoit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules ; elle affiche une *ſenſibilité* paſſionnée, un goût décidé pour les arts ; la muſique, la peinture, lui tournent la tête ; elle paſſe, dit-elle, les nuits à lire ; elle ſe pique auſſi de *philoſophie* & de *bienfaiſance* ; ces deux grands mots ſont continuellement dans ſa bouche ; elle fait des cours de phyſique, de chymie, manque toutes ſes leçons, n'apprend rien, ne ſait rien, parle de tout, décide impérieuſement, en impoſe quelquefois aux ſots,

& fait pitié à tous les gens raisonnables.

DORIZÉE.

Quel portrait!...

JULIETTE.

Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom & deux cents mille livres de rente, elle est à la mode : on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle & jeune : ces avantages ne suffisent pas pour être estimée, & pour obtenir une vraie considération ; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée, & c'est tout ce que desire Madame la Vicomtesse; elle réfléchit trop peu, elle n'a pas assez d'esprit, d'élévation & de délicatesse, pour porter, à cet égard, ses prétentions plus loin.

DORIZÉE.

Et voilà l'amie dont ma niece a fait choix!

JULIETTE.

Elle s'est jettée à la tête de Madame, qui jamais ne l'eût recherchée, mais qui a cédé à ses avances. La réputation de Madame, parfaite alors en tous points, ce qu'on disoit de son esprit, de son instruction, de ses talents, les éloges qu'on donnoit à sa conduite & à son caractere, tous ces avantages réunis inspirerent à la Vicomtesse le desir de se lier avec elle, non qu'elle eût de quoi les sentir & les apprécier; mais parce qu'elle pensa que devenir l'amie intime de Madame de Germini, fe-

roît un bon air de plus. Madame, flattée des avances de la Vicomteſſe, lui ſut gré du motif qu'elle pénétra facilement, & cependant elle feignit de s'y méprendre, & de les attribuer à l'amitié, afin d'avoir le droit d'y répondre. D'ailleurs, Madame la Vicomteſſe Dorothée, malgré tous ſes travers, ſes caprices & ſes folles prétentions, n'eſt pas ſans agréments quand elle oublie les différents rôles qu'elle veut jouer; elle a du naturel, de la franchiſe & de la gaieté; elle n'attachera jamais perſonne, mais elle eſt quelquefois aimable; & ſi elle n'intéreſſe pas, du moins ſouvent elle amuſe. Madame a d'abord vivement été frappée de de ſes ridicules, enſuite l'habitude les lui a fait paroître moins grands; &, ce qui eſt incroyable, elle a fini par en adopter pluſieurs.

DORIZÉE.

Je crois entendre ouvrir une porte.... C'eſt elle peut-être qui vient... Ecoutez-moi, Juliette, cachez-lui bien cette converſation, tâchez d'acquérir une connoiſſance détaillée de ſes affaires, dès aujourd'hui, s'il eſt poſſible; vous m'en rendrez compte ce ſoir. D'ailleurs, peut-être elle-même me confiera-t-elle ſon embarras.

JULIETTE.

Ah! Madame, ſa reconnoiſſance & ſa tendreſſe pour vous ſont extrêmes; mais ſon ame eſt ſi fiere! Elle vous doit tant! Non, la crainte ſeule des ſecours que vous pourriez lui offrir, l'empêchera de vous

témoigner la confiance dont vous êtes digne.

DORIZÉE.

Elle n'a pas craint d'abuſer de celle de ſon mari, & n'oſe, dans cette extrêmité, recourir à moi! Ah! Juliette, ne confondons point avec l'orgueil la vraie délicateſſe : l'un égare & conduit à l'ingratitude; l'autre eſt le guide le plus ſûr & le plus éclairé que l'eſprit & la raiſon puiſſent choiſir. Eh quoi! dédaigner les bienfaits de l'amitié, avoir la coupable & folle inconſéquence de rougir d'accepter ce qu'on voudroit pouvoir offrir; riſquer de ſe perdre, plutôt que de s'adreſſer à ſa véritable amie, à celle qui lui tint toujours lieu de mere; redouter de lui avouer ſes fautes, de lui demander des conſeils, des ſecours; ah, Ciel, eſt-ce là de la délicateſſe, de la juſtice, de la reconnoiſſance?...

JULIETTE.

De grace, Madame, calmez-vous, je crois l'entendre.

DORIZÉE.

Oui, c'eſt elle. Comme elle a l'air triſte!

JULIETTE.

L'entretien de M. l'Intendant ne l'aura pas égayée.

SCENE II.

JULIETTE, DORIZÉE, LA MARQUISE *en robe du matin.*

LA MARQUISE.

JULIETTE... Ah! ma tante, vous voilà! je vous cherchois.... Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait avertir?

DORIZÉE.

On m'a dit que vous aviez affaire.

LA MARQUISE.

Eh! ne dois-je pas tout quitter pour vous? (*Elle lui baise la main. Dorizée la regarde un moment en silence.*) Vous regardez ma coëffure, vous la trouvez ridiculement haute, peut-être....

DORIZÉE.

Non, je n'y pensois pas. Qu'importe la maniere dont on est coëffée; mais je remarquois avec peine que vous êtes étonnamment maigrie & changée.

JULIETTE.

Ah! pour cela oui.

DORIZÉE.

Vous veillez beaucoup, je parie.

LA MARQUISE.

Il le faut bien, quand on vit dans le monde.

DORIZÉE.

J'y ai vécu aussi; ce temps même n'est

pas fort éloigné, & je ne veillois pas.

LA MARQUISE.

Cependant le bal....

DORIZÉE.

Et... ne veillez-vous qu'au bal?

JULIETTE.

Un peu auſſi pour le Pharaon; un peu dans les petits ſoupers donnés à Madame la Vicomteſſe.... Mais avec cela Madame communément eſt toujours dans ſon lit à cinq heures du matin.

LA MARQUISE.

Une autre fois, Juliette, vous répondrez quand on vous queſtionnera, & je vous prie que ce ſoit avec moins d'exagération. Sortez.

(*Juliette ſort.*)

DORIZÉE.

Vous la traitez bien mal.

LA MARQUISE.

Quoi! lorſqu'elle cherche à me calomnier près de vous?

DORIZÉE.

Eh! que vous importe? N'êtes-vous pas toujours ſûre que je vous croirai de préférence à toute autre? Dites-moi poſitivement que vous ne jouez ni ne veillez d'habitude; malgré la bonne opinion que j'avois de Juliette, je ſerai certaine qu'elle n'a pas dit la vérité; quoiqu'elle ſoit fort au-deſſus de ſon état, je ne puis cependant balancer un moment, entre l'aſſurance d'une femme-de-chambre & la vôtre. Vous ne répondez point.

LA MARQUISE *après un moment de silence.*

Ma tante, Juliette n'a dit que l'exacte vérité.

DORIZÉE.

Et sans cette explication, vous l'accusiez cependant de vous calomnier.

LA MARQUISE.

J'ai eu tort; mais vous voyez du moins que je le répare sans détour. J'ai cédé au premier mouvement d'impatience qu'a dû m'inspirer cet empressement de vous apprendre des choses qu'elle étoit sûre que vous blâmeriez.

DORIZÉE.

Puisque vous les faites sans scrupule, en sachant vous même qu'elles peuvent me déplaire, pourquoi craindre que j'en sois instruite? N'êtes-vous pas votre maîtresse? Je n'ai sur vous que les droits que votre amitié peut me donner; quand vous vous y refuserez, je n'ai plus ni reproches à vous faire sur vos fautes, ni conseils à vous offrir.

LA MARQUISE.

Ah! ne me parlez point ainsi, vous me percez l'ame. Pourriez-vous me soupçonner d'oublier ce que je vous dois, & de ne pas avoir pour vous tout le respect & tout l'attachement de la fille la plus tendre? Combien de fois j'ai gémi de cette longue absence qui m'a séparée de vous! Ah! plût au Ciel que vous ne m'eussiez jamais quittée! Non, ma tante, mon cœur est tou-

jours le même, vous y conserverez à jamais tous vos droits, & croyez que la crainte de vous affliger pourroit seule mettre des bornes à ma confiance.

DORIZÉE *l'embrassant.*

Hélas! est-il rien de plus affligeant pour moi, que de vous en voir manquer?... Achevez donc de me faire lire dans ce cœur naturellement si sensible & si vrai, & qui vient peut-être de ne s'ouvrir qu'à demi.

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Qu'exigez-vous?... D'ailleurs, je n'ai point de secrets.... Il est vrai que depuis quelque temps je me suis livrée à un genre de vie trop fatiguant pour moi; mais j'y renoncerai sans peine, & je sens que l'occupation & la solitude conviennent mieux à mon caractere que toute cette vaine dissipation.

DORIZÉE.

La solitude n'est faite ni pour votre âge, ni pour votre état. Ne sauriez-vous renoncer aux abus d'une dissipation excessive, sans devenir sauvage? Ce ne seroit, mon enfant, que changer de folie. Vous devez vivre dans le monde; jouissez des plaisirs innocents qui s'y trouvent; donnez à la société sept heures de la journée; mais du moins employez le reste à cultiver votre esprit & vos talents. Voilà tout ce que j'avois exigé de vous, & ce que vous m'aviez promis. Nous étions convenues aussi que vous ne joueriez point aux jeux de hasard.

LA MARQUISE.

Tout cela eſt vrai ; mais j'ai toujours joué un jeu ſi médiocre !...

DORIZÉE.

Les jeux de haſard ſont toujours chers & dangereux, ſur-tout lorſqu'ils conduiſent juſqu'à cinq heures du matin : d'ailleurs, ce ſont eux qui donnent à une femme la réputation de joueuſe ; & je vous ai parlé tant de fois des inconvénients affreux d'une telle réputation !

LA MARQUISE.

Vous m'avez quittée, je me ſuis égarée ; vous revenez, je retrouve mon guide ; je me corrigerai, n'en doutez pas....

DORIZÉE.

Je vois du moins que votre cœur n'eſt point changé.... tout peut ſe réparer, j'en ſuis ſûre à préſent.... Que faites-vous ce ſoir ?

LA MARQUISE.

Je n'ai point d'engagement. J'attends du monde ce matin ; mais ce ſoir je ſerai libre.

DORIZÉE.

Voulez-vous me donner à ſouper ?

LA MARQUISE.

Si je le veux !... Eſt-il rien que je puiſſe préférer jamais au bonheur d'être avec vous ? Je ſerai ſeule.

DORIZÉE.

Puis-je y compter ?

LA MARQUISE.

Ah ! ſoyez-en ſûre ; il n'y a point de tiers avec vous, qui ne me fût importun.

DORIZÉE.

Vous m'aimez donc toujours?

LA MARQUISE.

Autant que ma vie, & je le ſens plus que jamais.

DORIZÉE.

Vous avez un moyen bien facile de me le prouver.

LA MARQUISE.

Ah! comment?

DORIZÉE.

En m'accordant une confiance entiere... mais nous cauſerons ce ſoir. Promettez-moi ſeulement de répondre ſans détour à toutes les queſtions que je vous ferai.

LA MARQUISE.

Ah! je pourrois deſirer que vous ignoraſſiez mes fautes; mais mentir, & ſur-tout avec vous, non, ma tante, vous ne le craignez pas.

DORIZÉE.

Il ſuffit, je ſuis parfaitement tranquille & contente.... mais il faut achever votre toilette. Adieu, ma chere fille; à ce ſoir, nous reprendrons cette entretien.

(*Elle l'embraſſe.*)

LA MARQUISE.

Que vos bontés me rendent heureuſe!...

JUILETTE *ſurvenant.*

Madame, voilà un billet, & l'on attend la réponſe.

DORIZÉE.

Allons, mon enfant, je vous laiſſe. A

ce soir. (*La Marquise conduit Dorizée, elles s'embrassent au bout du sallon.*)

JULIETTE *les regardant.*

Madame est toute attendrie.... je suis tentée de croire qu'elle aura tout avoué. Ah! que je le voudrois!

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIETTE, UN VALET-DE-CHAMBRE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE *revenant.*

VENEZ m'embrasser, ma chere Juliette, & recevoir mes excuses de la maniere dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

JULIETTE *baise la main qu'elle lui tend, la Marquise l'embrasse.*

Des excuses!...

LA MARQUISE.

Oui, cette expression n'est pas trop forte. N'avez-vous pas été la compagne de mon enfance? N'êtes-vous pas l'amie que ma tante m'a donnée?... Elevée avec moi, élevée par elle, que de titres vous avez pour m'être chere!... Ah! Juliette, que n'ai-je profité comme vous de l'éducation que j'ai reçue.... Hélas! je n'ai jamais senti mes torts avec autant d'amertume qu'aujourd'hui.

JULIETTE.

Ah! Madame, de quel attendrissement

vous me pénétrez!... Je l'avois prévu, que cet entretien ſalutaire vous rendroit entiérement à vous-même....

LA MARQUISE.

Ma tante!.... que je l'aime!.... quelle ame peut ſe comparer à la ſienne! quelle raiſon! quelle douceur! quelle charmante & tendre indulgence!....

UN VALET-DE-CHAMBRE *apportant un billet.*

Madame, c'eſt de la part de Madame la Baronne de Saint-Phar, & l'on attend la réponſe.

LA MARQUISE.

Il ſuffit.... (*Elle lit.*) (*Le Valet-de-Chambre ſort.*) Quelle importunité!.... Mais il faut bien répondre.... Qu'ai-je fait du premier billet?.... Ah! le voici.... Allons, je vais écrire, Juliette, pendant que vous acheverez de me coëffer. Mettez ſeulement quelques fleurs dans ma tête.... à la hâte.... (*Elle ſe met à ſa toilette, & prend ſon écritoire.*)

JULIETTE *à part.*

Ces maudits billets, je le parie, vont la diſtraire de ſes bonnes diſpoſitions.... (*Juliette prend des fleurs dans un carton.*) Madame veut-elle cette guirlande de Roſes?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, cela m'eſt égal. (*Juliette s'approche & la coëffe.*) (*La Marquiſe cherchant ſur ſa toilette.*) Où donc eſt mon cachet?.... (*Elle apperçoit la figure de biſcuit.*) Ah! Juliette....

JULIETTE.

Quoi donc, Madame, je vous ai piquée?....

LA MARQUISE.

Eh! non. Regardez donc la jolie choſe!

JULIETTE.

Ah! ce n'eſt que cela?.... C'eſt une galanterie de Madame la Vicomteſſe; il y a même un billet par-là. (*Elle cherche avec la queue de ſon peigne.*) Tenez, le voici.

LA MARQUISE.

Comment ne me parlez-vous pas de cela? (*Elle lit le billet.*)

JULIETTE.

Je l'avois oublié. Je ſuis ſi blaſée ſur toutes ces figures de l'amitié, & les autels de l'amitié, & les chiffres!...

LA MARQUISE.

Son billet eſt charmant, & cette attention a réellement beaucoup de grace.

JULIETTE *à part.*

Oui tout-à-fait.

LA MARQUISE.

Ah! convenez, Juliette, que cette figure eſt raviſſante; elle a une expreſſion!....

JULIETTE.

Moi, je ne lui vois qu'un viſage fade & long, qui me paroît d'une inſipidité à donner des vapeurs. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE *ſèchement.*

Vous êtes difficile. Pour moi, je la trouve charmante.

JULIETTE.

C'eſt tout ce qu'il faut.

LA MARQUISE *se regardant dans un miroir.*

Comme vous m'avez coëffée!.... Mais c'eſt affreux!.... Donnez-moi encore une branche de roſes.... & puis cachetez mes lettres, & portez-les. (*Juliette cachette avec des pains à chanter. La Marquiſe raccommode ſa coëffure.*)

UN LAQUAIS.

Madame, c'eſt de la part de Madame la Comteſſe de Roſanne.... (*Il lui donne un billet, la Marquiſe lit.*)

JULIETTE.

Et de trois!....

LE LAQUAIS.

Madame la Marquiſe Sophie & Madame de Torvures ont envoyé ſavoir des nouvelles de Madame.

LA MARQUISE.

C'eſt bon. Il n'y a point de réponſe à ce billet. Juliette, donnez-lui ceux que vous venez de cacheter.... (*Le Laquais s'en va.*) (*La Marquiſe au Laquais.*) Ecoutez, il faut aller ſavoir des nouvelles de Madame Dorville.

JULIETTE.

Eſt-ce qu'elle eſt malade?

LA MARQUISE.

Oh! non, mais elle avoit hier un peu de migraine à l'Opéra.... (*Au Laquais.*) Et puis de Madame de Germeuil.... entendez-vous?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE *se coëffant toujours.*

Une épingle..... raccommodez donc cette boucle.... (*Elle se regarde.*) Il est vrai que je suis aujourd'hui d'un changement....

JULIETTE.

A la vie que vous menez, cela est tout simple; & si cela continue, dans deux ans vous ne serez plus du tout jolie.

LA MARQUISE.

Je ne m'en soucie guere; ne faut-il pas toujours finir par-là?

JULIETTE.

Oui; mais en vieillissant avant le temps, on détruit sa santé, & ce malheur est très-réel. D'ailleurs, Madame, si vous êtes si peu attachée à votre figure, pourquoi ces toilettes éternelles qui consument un temps que vous pourriez bien mieux employer?

LA MARQUISE.

Vous avez raison, d'autant plus que la toilette me fatigue & m'ennuye à l'excès.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Mademoiselle le Doux demande si elle peut entrer.

JULIETTE.

Ah! bon, voici à présent les Marchandes de modes....

LA MARQUISE.

Renvoyez-la, je n'ai besoin de rien.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle dit qu'elle ne desire que l'honneur de voir Madame, & de lui montrer des mo-

des nouvelles. D'ailleurs, elle vient de la part de Madame la Vicomteſſe.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt différent. Eh bien, dites-lui qu'elle entre; mais prévenez-la bien que je ne veux rien acheter.

JULIETTE *à part.*

Eh oui, belle réſolution!

LA MARQUISE.

Il faut bien s'en débarraſſer....

JULIETTE.

La voici avec toute ſa boutique.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIETTE, LE VALET-DE-CHAMBRE, LE LAQUAIS, Mademoiſelle LE DOUX, UNE FILLE DE BOUTIQUE, *portant pluſieurs cartons.*

LA MARQUISE *ſe levant de ſa toilette.*

BON jour, Mademoiſelle le Doux; vous ſerez bien mécontente de moi, car je ne vous acheterai décidément rien.

Mademoiſelle LE DOUX.

Eh, mon Dieu! Madame, ce n'eſt pas l'intérêt qui me guide; mais je ſais que perſonne n'a plus de goût que Madame la Marquiſe, & je voulois ſeulement lui faire voir que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne d'obtenir ſa protection.

LA MARQUISE.

La Vicomteſſe Dorothée m'a ſouvent parlé de vous.

Mlle. LE DOUX.

Elle a mille bontés pour moi... & puis il y a un ſi grand plaiſir à travailler pour elle; ſa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre... (*Tout en parlant, Mademoiſelle le Doux étale différents chiffons.*) Pour moi, Madame, j'ai une fantaiſie qui m'empêchera de faire fortune; c'eſt que je n'ai d'adreſſe que pour les jolies perſonnes; & jamais je n'ai recherché la pratique des laides.

JULIETTE *à part.*

Elle ſait ſon métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle. LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit : je l'ai nommé l'*Eſpiegle*; il ſiéroit bien à Madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mademoiſelle le Doux.... Juliette, venez donc voir l'*Eſpiegle*. Il eſt joli, au vrai.

JULIETTE.

Mais, ſi donc, Madame, il eſt hideux!

LA MARQUISE *le plaçant au-deſſus de ſa tête, & ſe regardant dans le miroir.*

Oh, la bonne figure!... Regardez donc, Mademoiſelle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre Eſpiegle.

Mlle. LE DOUX.

Ah ! Madame, je voudrois que vous fussiez peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous va si bien, que si vous ne le prenez pas, je ferai véritablement inconsolable. Ce n'est assurément pas pour la conséquence du bonnet; car ce matin Madame de Larcé a voulu me l'acheter...

LA MARQUISE.

Madame de Larcé!... Ah! par exemple, elle est un peu vieille pour prétendre encore à l'espiéglerie.

Mlle. LE DOUX.

Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Tenez, Madame, il ne peut convenir qu'à vous.... Madame la Vicomtesse est bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité, la physionomie de Madame; & ce bonnet-là ne lui siéroit sûrement pas autant.

LA MARQUISE.

De quel prix est-il?

Mlle. LE DOUX.

Madame remarquera qu'il est d'une blonde comme sûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; malgré cela, il n'est que de six louis.

LA MARQUISE.

Ah! par exemple, je l'aurois estimé plus cher.

JULIETTE.

En effet, une aune de blonde, & une demi-aune de gaze pour six louis, cela est bien bon marché...

LA MARQUISE.

Ah ! j'entends la voix de la Vicomteſſe...

JULIETTE.

Allons, bon ; tous les chiffons vont reſter ici.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt elle. (*Elle ſort en courant pour aller au-devant d'elle.*)

SCENE VI.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX.

JULIETTE, *à part.*

NE diroit-on pas qu'elle va la retrouver après une abſence d'un an ? Elles ſe ſont quittées cette nuit à quatre heures. Quelle exagération que tout cela !... Mais c'eſt la mode.

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je vois qu'il faut gagner cette fille. (*Haut.*) Mademoiſelle, on m'a dit que vous aimiez beaucoup Madame Girard, qui fournit ordinairement Madame la Marquiſe. Je crois que ſi j'étois connue de vous, vous ne me verriez point avec peine ici.

JULIETTE.

Mademoiſelle, vous êtes mal informée ; car loin d'aimer Madame Girard, je ne la puis ſouffrir.

Mlle. LE DOUX.

Ah! je ſuis charmée que vous me parliez à cœur ouvert; je ne veux faire tort à qui que ce ſoit : mais puiſque vous connoiſſez Madame Girard, je vous dirai franchement que je ne la croîs pas digne de la confiance des perſonnes honnêtes. Elle n'eſt pas plus adroite qu'une autre, & elle eſt d'ailleurs d'une avidité, d'une avarice... Mais moi, je vous aſſure que je ſais bien reconnoître les procédés qu'on a pour moi.

JULIETTE *à part.*

Je la vois venir.... ceci ne m'eſt pas nouveau.

Mlle. LE DOUX.

Je voudrois bien, Mademoiſelle, qu'il y eût dans ma boutique quelque choſe qui pût vous plaire. Ce demi-négligé, par exemple...

JULIETTE.

Il eſt fort à mon gré; mais vous avez-là un petit manteau qui me tourne la tête.

Mlle. LE DOUX.

(*A part.*) Elle en agit ſans façon.... (*Haut.*) En effet, la dentelle en eſt ſuperbe, mais il eſt fort à votre ſervice, ainſi que le bonnet.

JULIETTE.

Oh! cela ſeroit trop cher pour moi.

Mlle. LE DOUX.

Vous moquez-vous, Mademoiſelle? je vous prie de me permettre de vous offrir

ces deux bagatelles. Je ne demande que votre amitié.

JULIETTE.

Et la pratique de Madame.

Mlle. LE DOUX, *en riant.*

Mais cela va ſans dire.

JULIETTE.

Gardez vos chiffons, Mademoiſelle le Doux : vous m'avez jugée d'après toutes les femmes-de-chambre que vous avez connues; moi, je n'aurai point l'injuſtice de confondre toutes les marchandes de modes avec vous. Une autre fois ſoyez donc plus circonſpecte, & ſouvenez-vous que, dans tous les états, on peut trouver des ſentiments nobles & de l'honneur.

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Quelle humeur biſarre & revêche!

JULIETTE.

Mais voilà Madame qui revient.

SCENE VII.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*La Marquiſe & la Vicomteſſe arrivent en ſe tenant ſous le bras* *.)

LA VICOMTESSE *à la Marquiſe.*

QUEL prix, mon cœur, vous attachez à une attention ſi médiocre!...

(*Elle l'embraſſe.*)

LA MARQUISE.

Oh! cela eſt charmant! Tenez, la voilà encore ſur ma toilette; car je ne l'ai découverte que dans l'inſtant.... Juliette, prenez-la, & portez-la dans mon cabinet...

JULIETTE.

Quoi, Madame?...

LA MARQUISE.

Cette figure de biſcuit; mais prenez bien garde de la caſſer.

JULIETTE *à part.*

La perte, en effet, ſeroit grande.....

(*Elle prend la figure, & s'en va.*)

LA

* Toutes les fois que les deux amies ſe diſent des choſes *ſenſibles*, elles doivent ſubitement prendre une petite voix claire & traînante, ſe regarder tendrement en penchant la tête, s'embraſſer ſouvent, &c.

LA VICOMTESSE.

A présent, occupons-nous un peu de Mademoiselle le Doux. (*A la Marquise :*) N'est-ce pas, mon cœur, qu'elle est aimable?... Mademoiselle le Doux, avez-vous des Pouffs?...

Mlle. LE DOUX.

Oui, Madame; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

C'est un monstre.... Montrez-moi autre chose; apportez-nous ce grand carton. (*A la Marquise :*) Asseyons-nous.

(*Elles s'asseyent.*)

LA MARQUISE.

Oui, donnez-le-nous sur nos genoux... là, fort bien. (*La Vicomtesse & la Marquise tirent du carton différents chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

Voilà un assez joli chapeau..... Il est commun pourtant. Mademoiselle le Doux, il faut que je fasse un travail avec vous sur les chapeaux; je vous donnerai des idées.

Mlle. LE DOUX.

Madame a tant d'imagination!

LA MARQUISE.

Mademoiselle le Doux, tenez, mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah! mon cœur, prenez encore ce bonnet; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reste dans le carton. Mademoiselle le Doux, faites le porter dans ma voiture. (*Elle prend le carton.*)

SCENE VIII.

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

JULIETTE *à la Vicomtesse.*

On demande à quelle heure Madame veut ses chevaux?

LA VICOMTESSE.

Qu'on ne les ôte pas, je vais m'en aller. (*A la Marquise.*) A propos de chevaux, que je vous conte quelque chose de charmant. Hier la Baronne étoit priée à un dîner de noce, il y avoit un Pharaon. Elle est arrivée à deux heures; & en entrant dans le salon, elle a très-froidement demandé ses chevaux pour le lendemain à midi.

LA MARQUISE.

Ah! cela est fort drôle!...

LA VICOMTESSE.

Ce qui l'est moins, c'est que la malheureuse a perdu deux mille louis; qu'elle n'a que deux mille écus de pension, & qu'elle ne sait où donner de la tête. Il ne faut pas

parler de cette aventure, nous lui avons promis le secret.

JULIETTE *à part.*

Il est bien gardé !...

LA VICOMTESSE.

Si cela étoit su, elle seroit brouillée sans retour avec sa famille.

LA MARQUISE.

Cela est affreux. (*La Marquise & la Vicomtesse se parlent à l'oreille.*)

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je suis charmée de savoir cela, j'en ferai mon profit. (*Haut.*) Ces Dames n'ont plus rien à m'ordonner ?

LA MARQUISE.

Adieu, Mlle. le Doux... Juliette, dites qu'on ne laisse entrer personne... Entendez-vous ?

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort avec Mlle. le Doux qui remporte ses cartons.*)

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE.

J'ESPÉROIS, ma chere amie, que vous dîneriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh ! ne suis-je pas engagée à une lectu-

re, à un thé.... Ah! j'ai oublié mon sac à parfiler; que je suis étourdie! Je m'ennuyerai à la mort.... Je ne puis entendre lire sans parfiler....

LA MARQUISE.

Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire?

LA VICOMTESSE.

C'est un Poëme....

LA MARQUISE.

Ah! du Chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoissez le Chevalier, il est d'une modestie, d'une simplicité!... Le nom d'auteur lui fait une peur affreuse, comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

LA MARQUISE.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire son Poëme à soixante personnes.

LA VICOMTESSE.

Bon! aujourd'hui nous serons plus de cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a beaucoup d'amis.... Je suis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, savez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui?

LA MARQUISE.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes si parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures, je vais à la Comédie Françoise,

de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau; nous faisons deux ou trois visites, & puis souper chez l'Ambassadeur. Nous jouerons au Pharaon; j'y suis ruinée, n'importe; j'ai pour lui une passion aussi constante que malheureuse... Je finirai par quitter le jeu & le monde, tout cela m'excede; au vrai je ne suis bien qu'avec vous, ou absolument seule; je deviens misanthrope, je vous en avertis : si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve... & puis je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine sensibilité, c'est un présent du Ciel bien funeste.... Mon cœur, avez-vous là du rouge ? c'est que le mien est un peu trop pâle.

LA MARQUISE.

En voilà. (*La Vicomtesse se place devant la toilette, & met du rouge.*) Je vous assure que vous êtes, ce matin, bien en beauté, & mise à peindre. Si Madame de Sémure vous voit aujourd'hui, vous la ferez mourir de dépit.

LA VICOMTESSE.

L'horrible chose que l'envie! comme elle enlaidit l'objet qui l'éprouve!

LA MARQUISE.

Oh, cela est vrai... Mon cœur, avez-vous pensé à nos habits pour ce quadrille?

LA VICOMTESSE.

Oui, mon enfant. Je crois, à ne vous rien cacher, qu'il fera un peu de bruit, no-

tre quadrille.... Nous ferons encore six répétitions, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Assurément.

LA VICOMTESSE.

Comment trouvez-vous Madame de Blémont, qui a manqué la dernière pour aller solliciter ses Juges, pour aller parler à son Rapporteur?...

LA MARQUISE.

Mais on dit que ce procès est très-important, il décide de sa fortune.

LA VICOMTESSE.

A la bonne heure; mais elle pouvoit fort bien remettre ses Juges à un autre jour. En tout elle a des manieres provinciales, Madame de Blémont; elle a beaucoup vécu dans ses terres....

LA MARQUISE.

Elle a du mérite, à ce que disent ses parents.

LA VICOMTESSE.

Cela peut être; mais c'est un mérite qui n'est assurément pas brillant. Avez-vous remarqué comme les coudes de son panier sont toujours tombants; elle a la plus mauvaise grace.... Je ne sais pas pourquoi elle est de notre quadrille, elle le déparera....

LA MARQUISE.

Elle ne danse pas mal, & elle est jolie.

LA VICOMTESSE.

Oh! jolie, vous êtes bien bonne. Elle a pu l'être, mais elle n'est plus jeune; elle a

au moins vingt-sept ans, quoiqu'elle ne s'en donne que vingt-quatre.... Mais, ma chere amie, il faut que je vous quitte.

LA MARQUISE.

Quoi! déja.

LA VICOMTESSE.

Nous nous reverrons ce soir. J'ai mille choses à vous dire; j'ai besoin d'ouvrir mon cœur à mon amie; je vous assure que j'ai plus d'un chagrin, & si je n'avois pas autant de courage....

LA MARQUISE.

Vous m'inquiétez.

LA VICOMTESSE.

Je vous conterai tout cela à l'Opéra.... A propos, mon cœur, prenons-nous cette petite loge, vous êtes-vous décidée là-dessus?

LA MARQUISE.

Mais si cela vous convient....

LA VICOMTESSE.

Cela me charmera. Ce sera un moyen de plus d'être avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y consens.

LA VICOMTESSE.

Adieu, mon chat. (*Elle l'embrasse.*) Ce petit entretien m'a fait du bien, j'avois du noir quand je suis venue.... Adieu, ma chere amie.... Connoissez-vous ma voiture neuve?

LA MARQUISE.

Non, mon cœur. Est-elle là-bas?

LA VICOMTESSE.

Oui. Venez la voir, elle eſt raviſſante.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers. (*Elle ſe prennent ſous le bras, & s'en vont.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, préparez ma robe verte brodée, je m'habillerai bientôt.

JULIETTE.

Quoi, Madame, pour souper ici tête-à-tête avec Madame votre tante!

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, j'étois engagée depuis huit jours à un souper d'Ambassadeur, la Vicomtesse me l'a rappellé.

JULIETTE.

Mais, Madame, vous avez donné votre parole à Madame Dorizée de l'attendre ce soir, & en vérité vous pouvez bien lui sacrifier un souper de cent personnes, dont la plus légere excuse vous dégagera facilement.

LA MARQUISE.

Oui, mais la Vicomtesse ne me le pardonneroit jamais.

JULIETTE.

Madame votre tante sera fort en droit de vous pardonner encore moins.

LA MARQUISE.

Je le crains, car je suis persuadée qu'elle trouvera ma raison très-mauvaise.

JULIETTE.

Oh, détestable, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Cela est fort embarrassant.... assurément je serois au désespoir de déplaire à ma tante, & aucune crainte pour moi ne peut être comparée à celle-là. Mais, Juliette, vous l'avouerai-je; l'idée de ce tête-à-tête avec elle, que je desirois si vivement ce matin, maintenant me trouble & m'inquiete....

JULIETTE.

Quoi, se peut-il?

LA MARQUISE.

Ah! ce changement ne vient point de mon cœur.... dans tout autre temps je sacrifierois tous les plaisirs du monde au bonheur si doux de passer une soirée seule avec ma tante. Oui, Juliette, il est bien vrai que la sagesse & la raison s'expriment par sa bouche. Quel plaisir je goûtois à l'écouter, quand je suivois ses conseils! A présent elle me persuade toujours; mais en même-temps ses discours me font éprouver une confusion secrete, & des regrets dont je ne puis vous dépeindre l'amertume. Hélas! il faut sans doute ne s'être jamais égarée, pour jouir de tout le charme des leçons de la vertu.

JULIETTE.

Il est vrai qu'autrefois en vous détaillant

tous les devoirs d'une femme, on vous offroit l'image fidelle de votre vie.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, & j'ai pu négliger & perdre un semblable bonheur!...

JULIETTE.

Vous le retrouverez, & l'expérience y joindra une vertu de plus, la méfiance de vous-même. (*Un Valet-de-Chambre paroît.*)

LA MARQUISE.

Que voulez-vous?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'est un Peintre qui apporte à Madame trois portraits.

LA MARQUISE.

Ah! je sais ce que c'est. Allez les placer dans mon cabinet à la suite des autres. (*Le Valet-de-Chambre sort.*)

JULIETTE.

Neuf & trois font douze.... l'on n'a communément que les portraits de ses amies intimes; ainsi, Madame, vous avez douze amies intimes; je vous en fais mon compliment.

LA MARQUISE.

Non, je n'ai d'amie intime que la Vicomtesse, les autres ne sont que des liaisons.

JULIETTE.

Cependant je vous vois pour toutes ces Dames les mêmes attentions; vous leur rendez les mêmes soins, à peu de choses près: elles sont sur la petite liste; vous les accablez de caresses; dans la moindre

absence vous leur écrivez ; quand vous les rencontrez, vous avez toujours quelques secrets à leur dire à l'oreille ; si l'une d'elles est malade, vous paroissez éprouver les plus vives inquiétudes, & vous courez vous enfermer avec elle. Si ce n'est pas-là de l'amitié, quel nom, Madame, doit-on donner à de telles démonstrations ? Ah ! ma chere maîtresse, permettez-moi de vous le dire, votre ame & votre esprit devroient vous préserver du travers de suivre cette mode ridicule, & vous faire mépriser ces vaines & puériles affectations. Pardonnez à mon zele, il m'emporte ; mais mon devoir est de vous offrir la vérité, je vous crois digne de l'entendre.

LA MARQUISE.

Vous ne vous trompez pas, Juliette ; je fais du moins connoître le prix de vos conseils & de votre amitié ; croyez même qu'il y a des moments où je suis tout aussi choquée que vous l'êtes, des ridicules que vous me dépeignez : la vie que je mene, me déplaît ; mais elle m'a fait malheureusement contracter l'habitude de l'indolence & de la paresse ; j'ai perdu le goût de l'occupation ; j'ai négligé de cultiver ces talents qui m'attiroient autrefois tant de louanges, & je suis effrayée du travail & du temps qu'il me faudroit pour me remettre au point où j'étois. Voilà ce qui m'arrête, je vous l'avoue.

JULIETTE.

Il est vrai, Madame, que si vous balan-

tez encore long-temps, vous pourriez bien à la fin vous aviser trop tard de vous remettre à l'étude. Mais, de bonne foi, pensez-vous que dix-huit mois de désœuvrement ayent pu vous faire perdre le fruit de quinze ans de travail & d'application? Enfin, Madame, si la tête vous tournoit de cette dissipation dans laquelle vous vivez, si vous ne trouviez rien de comparable au bonheur de faire des visites, d'aller aux spectacles, & de jouer au Pharaon, je concevrois qu'il doit vous en coûter pour faire à la raison un tel sacrifice; mais le monde vous fatigue, vous excede....

LA MARQUISE.

Souvent cela est vrai... mais cependant, Juliette, quoique j'aye naturellement autant d'aversion que de mépris pour la coquetterie, je ne suis pas toujours absolument insensible au plaisir de plaire.

JULIETTE.

Fort bien, j'entends. Vous n'êtes pas fâchée de vous montrer, & de remarquer qu'on vous a trouvée jolie, n'est-ce pas?...

LA MARQUISE.

Oui; mais c'est un plaisir si court & si peu vif!...

JULIETTE.

Ah! cela doit être; car vous partagez ce triomphe avec tant d'autres, que, pour peu que vous ayez d'amour-propre, vous ne devez pas vous contenter de celui-là. Il faut que je vous conte à ce sujet, ce que j'entendis dire l'autre jour: c'étoit à cette

belle fête que donna M. l'Ambaſſadeur; vous y étiez avec Madame la Vicomteſſe, & vous fixiez l'une & l'autre une grande partie des regards; j'étois dans la foule, & j'écoutois les jugements qu'on faiſoit ſur vous deux; je ne vous déguiſerai point qu'ils furent preſque tous à l'avantage de Madame la Vicomteſſe. L'on vous comparoit l'une à l'autre; & l'éclat, la régularité, la nobleſſe de la figure de votre amie, réunirent tous les ſuffrages. J'en étois outrée; car moi, Madame, je vous trouve plus jolie. Mais j'éprouvai bien une autre colere: tout-à-coup, auprès de ce groupe d'hommes dont j'écoutois l'entretien, paſſe & s'arrête cette nouvelle mariée, qui eſt toujours ſi parée, ſi peu jolie, & qui fait tant de mines; je ne me ſouviens plus de ſon nom....

LA MARQUISE.

Madame d'Ervignac?

JULIETTE.

Juſtement. Eh bien donc Madame d'Ervignac, après avoir fait à ces Meſſieurs cent minauderies, plus déſagréables les unes que les autres, & tous ces tortillements de tête que vous lui connoiſſez, paſſa & ſuivit ſa belle-mere dans une autre piece. Elle laiſſa mon groupe dans une telle admiration de ſes charmes, qu'il ne fut plus queſtion que de la louer. On vanta ſa grace, ſa phyſionomie: on convint unanimement qu'elle étoit mille fois plus agréable, plus piquante, (pardonnez-moi ma ſincérité) que vous,

Madame, & même que Madame la Vicomteſſe Dorothée, qu'on avoit trouvée ſi charmante l'inſtant d'auparavant.

LA MARQUISE.

Mais cela n'eſt pas croyable; Madame d'Ervignac eſt véritablement laide.

JULIETTE.

Oh! j'en conviens; mais le récit que je vous fais, n'en eſt pas moins fidele. Tenez, j'étois avec le maître-d'hôtel de M. l'Ambaſſadeur, qui ſe divertit auſſi beaucoup de cette converſation.

LA MARQUISE.

Je parierois que votre groupe étoit compoſé de la plus mauvaiſe compagnie....

JULIETTE.

Mais c'étoient des hommes que j'ai vus très-ſouvent chez Madame; par exemple, M. le Vicomte d'Elbi & ſon frere, M. de Royanne, M. le Chevalier d'Herbain, & cinq ou ſix autres.

LA MARQUISE.

Le Chevalier d'Herbain en étoit?...

JULIETTE.

Ah, mon Dieu, oui! & c'étoit un des plus paſſionnés pour Madame la Vicomteſſe, & enſuite pour Madame d'Ervignac, malgré toutes les fadeurs qu'il vous dit quelquefois à votre toilette; mais voilà, Madame, comme ſont tous les hommes, & voilà pourquoi il eſt ſi malheureux d'attacher un grand prix à la beauté. Quelque jolie qu'on puiſſe être, il eſt poſſible d'être effacée par une autre; & ce qui eſt plus pi-

quant encore, & cependant très-commun, c'eſt de ſe voir préférer la figure la plus médiocre. Ainſi un ſuccès univerſel dans ce genre, eſt une chimere : le caprice ſans raiſon le donne aujourd'hui, & de même le ravira demain. Mais le triomphe qui ne tient ni à la fantaiſie, ni à la mode, & qui, dans tous les temps, à tous les âges, peut véritablement ſatisfaire l'amour-propre, c'eſt celui d'intéreſſer par ſon caractere & par ſa conduite; de plaire par les graces, par l'eſprit, & par les charmes des talents.

LA MARQUISE.

Allons, Juliette, voilà qui eſt décidé, je vais me remettre à l'étude; dès demain je commencerai. Faites accorder mon *piano-forte*, ma harpe; préparez mon chevalet, mes couleurs; placez dans ma bibliotheque tous les livres d'hiſtoire que ma tante m'avoit donnés, & brûlez tous mes romans.

JULIETTE.

Ah! quelle bonne réſolution, pourvu qu'elle ſoit durable!

LA MARQUISE.

Elle le ſera, n'en doutez pas.... Mais que nous veut-on?

UN LAQUAIS *à la Marquiſe.*

Madame, cette pauvre femme d'une de vos terres, qui eſt déja venue hier, demande à vous parler.

LA MARQUISE.

Dites-lui qu'elle attende.

(*Le Laquais ſort.*)

JULIETTE.

C'eſt ſans doute cette femme dont la maiſon a été brûlée?

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu oui!.... Elle a grand beſoin de ſecours, & je ſuis bien malheureuſe de ne pouvoir lui en donner dans ce moment.

JULIETTE.

La bonté du cœur, ſans une ſage économie, ne peut cauſer que de vains regrets; vous l'éprouvez, Madame; il n'eſt pas poſſible d'être en même-temps prodigue & bienfaiſante.

LA MARQUISE.

Toute réflexion faite, je jouerai ce ſoir au Pharaon; ſi je gagne, j'aurai le plaiſir de tirer cette pauvre femme de l'état où elle eſt.

JULIETTE.

Et ſi vous perdez?....

LA MARQUISE.

Ah! je gagnerai, j'en ſuis ſûre; mon motif me portera bonheur.

JULIETTE.

En ſoulageant cette femme, vous ferez une action ſatisfaiſante pour vous, mais non pas une bonne action.

LA MARQUISE.

Comment?

JULIETTE.

N'avez-vous pas des créanciers? Peut-on être véritablement généreux, ſi l'on manque de juſtice? Eſt-il permis de jouir du

plaisir si noble de donner, quand on ignore comment on pourra payer ses dettes?....

LA MARQUISE.

Ah! vous avez raison, Juliette, & vous me faites cruellement sentir l'horreur de ma situation. Quoi! je ne puis offrir aux infortunés qu'une compassion infructueuse pour eux, & déchirante pour moi! Ainsi je dois me défendre de la pitié; je dois repousser loin de moi ce mouvement si naturel, ou du moins je n'y dois pas céder; ce qui seroit vertu dans une autre, ne seroit pour moi qu'une foiblesse. J'ai des dettes, il faut les acquitter; voilà mon premier devoir, je le sais, je le sens; mais, quoi qu'il en soit, il faut secourir cette femme. Juliette, informez-vous positivement de sa situation.... Quelqu'un vient; que je suis fâchée de n'avoir pas fait défendre ma porte!....

JULIETTE.

Mais, c'est Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Tout m'est à charge en ce moment.

(*Juliette sort.*)

SCENE II.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

COMMENT, mon cœur, vous n'êtes pas encore habillée; mais quelle pareſſe!

LA MARQUISE.

J'ai un mal de tête inoui.

LA VICOMTESSE.

Il faut ſortir, cela le diſſipera..... Le Pharaon le fera paſſer, j'en ſuis ſûre.

LA MARQUISE.

En vérité, il m'eſt impoſſible de m'habiller & de ſouper dehors.

LA VICOMTESSE.

Et que dira l'Ambaſſadeur.

LA MARQUISE.

Mon cœur, vous voudrez bien vous charger de mes excuſes, n'eſt-ce pas?

LA VICOMTESSE.

Mais je ſuis très-capable de lui manquer de parole auſſi, moi, d'autant mieux que je ne ſuis pas en bonne diſpoſition aujourd'hui.... J'ai mal aux nerfs..... & puis je ſuis coëffée à faire horreur.... Allons, je vous tiendrai compagnie; nous cauſerons, nous nous coucherons de bonne heure; cela vaut beaucoup mieux.

LA MARQUISE.

J'en ſuis outrée; mais je ne peux vous offrir à ſouper, parce que, reſtant chez moi, ma tante viendra ſûrement paſſer la ſoirée ici.

LA VICOMTESSE.

Ah! par exemple, le procédé eſt nouveau! je ne m'engage à ce ſouper d'Ambaſſadeur que pour y être avec vous; vous n'y voulez plus aller, j'y conſens: mais il faut que vous ayez la bonté de m'admettre en tiers entre Madame votre tante & vous; il me ſemble que cela eſt juſte.

LA MARQUISE.

Mais vous vous ennuyerez à la mort....

LA VICOMTESSE.

Il eſt certain que Madame votre tante ne m'égayera pas; elle eſt aſſurément très-reſpectable; mais elle a un air de ſévérité qui m'en impoſe, je vous l'avoue.... Je parie que je ne lui plais pas?

LA MARQUISE.

Quelle idée!....

LA VICOMTESSE.

J'en ſuis certaine; toutes les tantes & toutes les belles-meres me prennent en averſion dès la premiere vue. Mais écoutez, il me vient une idée excellente; il faut abſolument que nous paſſions la ſoirée enſemble, parce que, plaiſanterie à part, j'ai réellement les choſes du monde les plus importantes à vous dire. Voici ce que j'imagine: écrivez à Madame votre tante que je

ſuis malade, & que je vous ai demandé en grace de venir ſouper avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! diſpenſez-moi de cet artifice; je me ſuis promis de n'en employer jamais avec une perſonne à qui je dois autant de reconnoiſſance que de tendreſſe.

LA VICOMTESSE.

Voilà une très-belle phraſe; mais elle n'a pas le ſens commun: il n'y a point d'artifice là-dedans, car je vous jure que je ſuis très-malade, & j'exige que vous ſoupiez avec moi; ainſi vous ne direz que la vérité.

LA MARQUISE.

Quelle folie!.... Mais vous n'êtes point malade.

LA VICOMTESSE.

Mais ne vous diſois-je pas tout-à-l'heure que j'avois mal aux nerfs.... D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin, me cauſe un mal de cœur.... Enfin, pour mettre votre conſcience en repos, je vous promets de ne prendre ce ſoir que de l'eau de fleur d'orange. Etes-vous contente; vous reſte-t-il encore quelques ſcrupules?.... Vous riez; allons, je prends ce ſourire pour un conſentement. Donnez-moi cette preuve d'amitié, mon cœur, je vous en conjure. (*Elle l'embraſſe.*) J'y ſerai véritablement ſenſible.... J'ai des conſeils à vous demander; je veux vous confier toutes mes peines.... Vous me guiderez; vous me conſolerez, & je ne puis différer cet entretien, car ma ſituation eſt véritablement preſſan-

te; il faut que je prenne un parti, & votre opinion seule peut me décider.

LA MARQUISE.

On ne peut vous résister. Allons, je vais donc écrire à ma tante : ce mensonge me coûte beaucoup, je ne vous le cache pas.

LA VICOMTESSE.

Bon, elle ne le saura jamais.

LA MARQUISE.

Cela est impossible; car je suis bien sûre de le lui avouer demain.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est de la folie que cela... Où donc est votre écritoire?...

LA MARQUISE.

La voici.

LA VICOMTESSE.

Allons, mon cœur, écrivez. (*La Marquise s'assied & écrit; la Vicomtesse pendant ce temps-là se regarde dans un miroir & s'ajuste*). Comme je suis ébouriffée!... Il faut que je fasse encore baisser le siege de ma voiture... Mon cœur, aimez-vous la couleur de ma robe?... Je la trouve un peu fade... D'ailleurs, elle est médiocrement bien garnie.... C'est pourtant de Mademoiselle le Doux: Ah! mon Dieu, à propos de Mademoiselle le Doux, comment ai-je pu oublier de vous parler d'une chose dont je suis réellement affectée jusqu'au fond de l'ame?...

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Vous connoissez ma sensibilité, & vous allez juger du chagrin que je dois ressentir. Vous vous rappellez bien l'histoire que j'ai contée ce matin de la Baronne, devant Mademoiselle le Doux.

LA MARQUISE.

Oui, ces deux mille louis perdus au Pharaon.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, cette pauvre Baronne doit à Mademoiselle le Doux beaucoup d'argent: Mademoiselle le Doux, d'après ce qui m'est échappé ce matin, a craint pour son mémoire; elle a été trouver les parents de la Baronne, & leur a tout conté.

LA MARQUISE.

Cela est horrible.

LA VICOMTESSE.

Pour comble de malheur, la Baronne a une belle-mere qui ne joue qu'au loto, & un beau-pere qui ne joue qu'aux échecs, de maniere que sa faute a paru un crime impardonnable. La famille a tenu conseil; il s'agissoit d'une absence de deux ans; de partir pour un vieux château dans le fond du Limousin... de passer-là deux étés... enfin, des horreurs que je ne vous détaillerai pas, car cela fait frémir. Au milieu de tout ce train, la Baronne au désespoir m'a écrit, & m'a instruite de cette cruelle histoire.

LA MARQUISE.

Et savoit-elle que vous étiez la cause de son malheur?

LA VICOMTESSE.

Eh, vraiment oui; Mademoiselle le Doux l'avoit dit; de maniere que ce billet m'a percé l'ame. J'ai été sur le champ chez la Baronne, pour l'engager à tout nier à sa famille, parce que je me serois chargée de lui trouver l'argent dont elle avoit besoin; mais elle avoit fait des aveux si formels, que nous n'avons pu employer ce moyen. Alors j'ai été chez la belle-mere; j'ai tout rejetté sur moi; je lui ai dit que j'avois entraîné la Baronne, que j'étois seule coupable de sa faute. Enfin, je lui ai parlé avec une telle éloquence, que j'ai obtenu son pardon. Il est vrai que la Baronne n'aura plus la permission de me revoir; c'est un des articles du raccommodement; mais je m'y soumets sans peine, puisqu'il assure sa tranquillité.

LA MARQUISE.

Voilà une désagréable aventure!

LA VICOMTESSE.

Je suis d'autant plus impardonnable d'en avoir parlé devant Mademoiselle le Doux, que je savois qu'elle connoissoit la Baronne; car je l'ai vue chez elle vingt fois; mais j'ai toujours la tête si occupée, si remplie d'affaires.... Et cela me donne une telle distraction...

LA MARQUISE.

Mon cœur, j'imagine qu'après cet événement, vous quitterez Mademoiselle le Doux?

LA

LA VICOMTESSE.

Ah! je suis furieuse contre elle. Assurément elle m'a compromise de la maniere la plus affreuse; mais il faut être juste, il n'y a qu'elle qui sache faire des pouffs & garnir un petit habit.

LA MARQUISE.

Qui vient nous interrompre?....

LA VICOMTESSE.

C'est Juliette.

SCENE III.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE.

MADAME, je viens vous avertir que Madame Dorizée arrive ici dans l'instant; elle est entrée chez Madame votre belle-mere; elle va venir sans doute dans un moment pour vous voir, que faudra-t-il lui dire?

LA MARQUISE.

Dans ce cas, le billet que j'avois commencé est inutile. Il faut renoncer à notre projet, mon cœur, vous le voyez; car certainement je ne lui ferai pas fermer ma porte.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc renoncer à notre pro-

jet? Eh bien, vous lui direz ce que vous deviez lui écrire.

LA MARQUISE.

Mentir en parlant, est bien plus difficile.

LA VICOMTESSE.

Bon! c'est de la lâcheté que cela. Dès qu'on s'y décide, qu'importe la maniere? Je découvre que vous avez beaucoup plus de foiblesse que de scrupules. Allons, allons, ayez donc du caractere; vous avez trop d'esprit pour avoir tant d'irrésolutions.

LA MARQUISE.

Mais ma tante a vu votre voiture; comment puis-je lui dire que vous êtes malade?

LA VICOMTESSE.

Descendez chez votre belle-mere; vous lui direz qu'afin de vous voir plutôt, je vous ai envoyé mon carrosse; rien n'est plus simple. Pendant ce temps, je resterai ici jusqu'à ce qu'elle soit partie.

JULIETTE *à part.*

Voilà ce qui s'appelle du génie, de l'invention.

LA VICOMTESSE.

Allons, ma chere amie, ne perdez point de temps.

LA MARQUISE.

En vérité, je vous donne-là une grande preuve d'amitié.

LA VICOMTESSE.

Songez donc combien nous serons heureuses ce soir, de pouvoir nous parler en toute liberté, sûres de n'être point inter-

rompues ; ... mais dépêchez-vous ; allons, descendez.

LA MARQUISE.

Mon cœur, comme vous abusez de *mon sentiment* pour vous !... Adieu donc ; car il faut toujours finir par faire tout ce que vous voulez. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA VICOMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE *à part.*

QUELLE humeur tout ceci me donne ! (*Haut à la Vicomtesse.*) Madame n'a-t-elle besoin de rien ?

LA VICOMTESSE.

Que de votre société, Mademoiselle Juliette ; je ne veux point que vous vous en alliez.

JULIETTE.

Madame me fait trop d'honneur.

LA VICOMTESSE.

Vous aimez votre maîtresse à la folie ; c'est un grand titre auprès de moi... Vous avez été élevée avec elle ?

JULIETTE.

Oui, Madame, je dois tout aux bontés de Madame Dorizée.

LA VICOMTESSE.

C'est une personne très-estimable que Madame Dorizée... Vous faites honneur

à ſes ſoins.... Vous étiez orpheline, je crois?

JULIETTE.

Non, Madame, j'ai le bonheur d'avoir un pere & une mere que je chéris, & qui ſont dignes par leurs vertus, de toute ma tendreſſe; l'éducation (ſi fort au-deſſus de mon état) que j'ai reçue, loin de mettre entre eux & moi de la diſtance, n'a fait que me montrer mieux à cet égard l'étendue de mes devoirs, & me rend des liens ſi doux auſſi chers qu'ils ſont reſpectables & ſacrés.

LA VICOMTESSE.

Quel bon, quel charmant naturel!... Cela eſt drôle, elle m'a fait venir les larmes au yeux. Oh bien! à préſent j'aime véritablement Madame Dorizée, qui vous a donné ces excellents principes.

JULIETTE.

Ils tiennent aux ſentiments les plus naturels, ils ſont dans tous les cœurs: la mauvaiſe éducation les altere, la bonne conſiſte ſeulement à les développer.

LA VICOMTESSE.

Je l'écouterois toute la journée avec intérêt... En vérité, Juliette, vous me ſurprenez... mais beaucoup... Je me ſens un véritable mouvement d'amitié pour elle... Juliette, il faut que je vous embraſſe.

JULIETTE.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Elle eſt charmante!... L'air ſi doux,

ſi ſage..., & le bon cœur... Son pere & ſa mere ſont bien heureux... Réellement je ne reviens pas de l'attendriſſement qu'elle m'a cauſé.... Dites-moi, Juliette, vous avez paſſé prés de deux ans en Province avec Madame de Germini? Vous deviez lui être d'une grande reſſource, car je m'imagine que la vie de château eſt une triſte choſe.

JULIETTE.

Madame y étoit heureuſe; elle n'y trouvoit que des plaiſirs ſimples, mais dont on ne ſe laſſe jamais.

LA VICOMTESSE.

Oui, je conçois cela... J'aime auſſi la campagne... J'ai naturellement des goûts champêtres... Des ruiſſeaux, des gazons, des fleurs, ſont des objets raviſſants; mais quand tout cela eſt gelé, l'hyver, que devient-on?

JULIETTE.

La muſique, le deſſin, la lecture nous occupoient une partie du jour; & les ſoirs, Madame, au milieu de ſa famille, ne regrettoit ni les fêtes, ni les bals, ni les plaiſirs de Paris.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a rien de plus aimable, que Madame de Germini, mais elle n'eſt pas gaie.

JULIETTE.

Elle l'étoit dans ce temps-là.

LA VICOMTESSE.

Oui, elle n'avoit nul ſoin, nulle inquiétude; ſa ſanté étoit meilleure... Elle eſt

bien changée depuis un an; elle m'inquiete... On m'a dit qu'il y avoit du désordre dans ses affaires...

JULIETTE.

Non, Madame, je suis sûre qu'elles sont dans le meilleur état. Madame est si raisonnable à tous égards!

LA VICOMTESSE.

Je crois qu'elle doit beaucoup à vos conseils.

JULIETTE.

Je n'ai jamais eu l'occasion de lui en donner; sa conduite est parfaite sur tous les points.

LA VICOMTESSE, *avec emphase.*

Il est certain que c'est une charmante personne!... J'ai un *sentiment* pour elle... Elle a *un attrait* pour moi... Ce qu'elle m'inspire, *a quelque chose de si vif & de si tendre*, que véritablement c'est de la *passion*; & puis il y a une telle conformité dans notre *maniere d'être*, une telle *sympathie* entre nous, qu'il étoit impossible que nous ne nous aimassions pas à la folie.

JULIETTE *à part.*

Bon, nous voilà dans tout le galimathias de l'exagération & de la sensibilité.

LA VICOMTESSE.

Mais n'entends-je pas un carrosse qui sort de la cour?

JULIETTE.

C'est apparemment Madame Dorizée qui s'en va.

LA VICOMTESSE.

Allez, je vous prie, vous en informer, ma chere Juliette.

JULIETTE.

Ah! voici Madame.

LA VICOMTESSE.

La visite n'a pas été longue.

SCENE V.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, comment cela s'est-il passé?

LA MARQUISE, *tristement.*

Comme nous en étions convenues; j'ai fait toute l'histoire que vous avez composée; ma tante a paru le croire dès le premier mot, ne m'a fait nulle question, & s'en est allée sur le champ.

LA VICOMTESSE.

Cela est charmant; nous allons passer une délicieuse soirée.... J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine; je vais vous quiter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, mon enfant.... A propos, savez-vous que j'aime Juliette à la folie; nous venons d'avoir une conversation très-sérieuse.... Elle m'a charmée; j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une personne si aimable.... Voyez donc com-

me elle rougit.... bonne, spirituelle, modeste; il ne lui manque pas une qualité....

LA MARQUISE.

Malgré ce qu'elle vous en montre, croyez qu'il faut plus d'un jour pour les connoître toutes, & pour les apprécier....

LA VICOMTESSE.

Ah! je croirai volontiers tout ce qui peut être à son avantage.... Mais il faut que je m'arrache d'ici.

LA MARQUISE.

Où allez-vous?

LA VICOMTESSE.

Chez des marchands; y voulez-vous venir?...

LA MARQUISE.

Non; j'ai trop mal à la tête.

LA VICOMTESSE.

Et moi je suis excédée de la fatigue de ma journée.... Et tout ce que je suis obligée de faire demain.... A midi nos expériences sur l'air fixe; à une heure la course... de-là à l'Académie Françoise, pour entendre ce discours de réception; & puis à la foire voir la danse des chiens; & puis à Versailles.... Véritablement je ne conçois pas comment, avec ma santé délicate & foible, & mes crispations de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie.

LA MARQUISE.

Il vous convient apparemment, puisque vous l'avez adopté...

LA VICOMTESSE.

Non... c'eſt que j'ai une complaiſance exceſſive... car naturellement je ſuis pareſſeuſe. Le Chevalier d'Herbain a dit de moi que je n'avois de vivacité que dans l'imagination, & d'*énergie* que dans le caractere. Et cela eſt très-vrai; cela me peint parfaitement; j'aime la tranquillité, le calme, le recueillement; c'eſt une ſi délicieuſe choſe que le repos!... Mais qui peut ſuivre ſes goûts?... (*Elle regarde ſa montre.*) Mon Dieu! ſix heures un quart. Adieu, ma chere amie, je ſerai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embraſſe, & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah! j'oublioiſ.... Mon cœur, qui eſt-ce qui fait vos chambrelouques?

JULIETTE.

Madame Bertrand.

LA VICOMTESSE.

Ah! Juliette, vous me l'enverrez.... & quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déshabillerai, & vous m'en prêterez une.... C'eſt le bonheur de la vie, qu'une chambrelouque. Adieu, petit cœur. (*Elle embraſſe encore la Marquiſe & s'en va.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE, *après un moment de silence, pendant lequel la Marquise rêve toujours.*

VOUS rêvez, Madame, c'est dommage; votre distraction vous a fait perdre un bel éloge des chambrelouques, & une parfaite définition du bonheur.

LA MARQUISE *se parlant à elle-même.*

Je suis persuadée que ma tante a vu que je mentois, cela devoit être écrit sur mon visage.... Ah! que tout cela me fait de peine, que je suis contrariée, triste & malheureuse.... Tout se réunit pour m'affliger aujourd'hui. En revenant de chez ma belle-mere, j'ai rencontré cette pauvre femme dans mon anti-chambre, elle s'est jettée à mes pieds avec ses enfants, elle m'a fait un mal.... Je lui ai dit d'attendre... Juliette, je veux absolument la secourir.

JULIETTE.

Mais, Madame, il faut cinq cents francs; & si elle n'a point cet argent ce soir, demain à la pointe du jour son mari est traîné en prison.

LA MARQUISE *détachant son collier.*

Eh bien, allez vendre ce cœur de diamants; il a coûté soixante louis, vous en

trouverez bien vingt. Allez, ne perdez pas un moment.

JULIETTE.

Mais, Madame, je ne connois point de Bijoutier....

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Donnez, donnez, j'irai moi-même.... Dites qu'on mette mes chevaux....

JULIETTE.

Votre cocher n'eſt point ici; Madame a dit qu'elle ne ſortiroit pas.... D'ailleurs, c'eſt aujourd'hui fête, toutes les boutiques ſont fermées.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

La vraie difficulté, c'eſt votre peu de zele.... Vous n'en avez que pour me dire des choſes dures.... que pour m'affliger, que pour me faire ſentir à quel point je ſuis à plaindre.... Des raiſonnements, de l'humeur, de la bruſquerie, voilà ce que vous appellez de l'attachement.... Je ne veux plus de ſermons; je ne veux plus de réponſes... Si cela ne vous convient pas, je ne vous retiens point, vous êtes libre.

JULIETTE.

Non, je ne le ſuis pas: Madame votre tante m'a miſe auprès de vous, & m'a demandé, pour prix de ſes bienfaits, d'y reſter. Je dois donc, Madame, ſupporter votre colere, votre injuſtice, & juſqu'à votre haine, ſans avoir la reſſource d'un domeſtique ordinaire, la poſſibilité de ſe retirer. Je puis ne me préſenter devant vous que lorſque vous me demanderez... mais

pour sortir de votre maison, Madame, il faut que j'en sois formellement chassée par vous.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LA MARQUISE *seule.*

(*Elle tombe dans un fauteuil, après un moment de silence.*)

QUEL reproche cruel elle vient de me faire.... Eh quoi! j'outrage une personne qui m'a consacré sa vie!.... J'abuse de sa situation, de son attachement.... De son attachement! Puis-je me flatter d'en inspirer? Ah! sans doute, ce n'est que celui qu'elle doit à ma tante, qui la retient auprès de moi.... Ne me l'a-t-elle pas dit? Elle m'aimoit autrefois pour moi-même... Mais comment conserver le cœur de ceux qui nous entourent, si nous perdons les vertus qui les ont attachés?... Quelle réflexion accablante!.... Enfin, je n'ai donc plus personne à qui je puisse confier mes peines! Ma tante!.... J'ai mépriſé ſes conſeils, j'ai trahi ſes eſpérances.... Je pourrois encore recourir à ſa pitié; mais je ne voudrois rien devoir qu'à ſa tendreſſe; & j'ai mérité de la perdre ſans retour.... Et celui qui, juſqu'ici, ne fut pour moi que l'amide plus aimable & le plus indulgent,...

que penſera-t-il à ſon retour ? Comment pourrai-je ſoutenir ſa préſence & ſes juſtes reproches, & comment pourrai-je ſupporter la vie ſans ſon eſtime ?... Juſte Ciel ! dans quel abyme ſuis-je tombée ?... Mes vrais, mes ſeuls amis s'éloignent de moi, j'en ſuis abandonnée. Que me reſte-t-il ? des liaiſons frivoles, qui n'ont ſervi qu'à m'égarer..... Il me ſemble que je ſuis ſeule dans l'univers..... tout ſe réunit à la fois pour m'accabler & me déſeſpérer.

(*Elle retombe dans ſon fauteuil.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LA MARQUISE.

On vient..... cachons, s'il eſt poſſible, le déſordre affreux où je ſuis..... (*Elle ſe leve.*) Que voulez-vous.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, ce ſont des lettres de la petite-poſte.

LA MARQUISE *les décachette & les parcourt.* (*A part.*)

Voilà trois créanciers que j'avois oublié... Et des plaintes, des menaces..... Quelles humiliations !... (*Au Valet-de-chambre.*) Que faites-vous-là ? Laiſſez-moi ſeule.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame.... c'eſt que....

LA MARQUISE.

Quoi?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'eſt que je voudrois bien que Madame eût la bonté de me donner un à-compte ſur mes mémoires.

LA MARQUISE.

Dans ce moment cela m'eſt impoſſible.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Comme Madame vient de donner cinq cents francs à cette femme dont la maiſon a été brûlée, je croyois....

LA MARQUISE.

Moi!... je ne lui ai rien donné : malheureuſement je ne puis la ſecourir.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame eſt maîtreſſe de dire ce qui lui plaît; mais la femme ſort d'ici dans l'inſtant : elle m'a conté la généroſité de Madame, & ma montré l'argent.

LA MARQUISE.

Comment?... mais cela n'eſt pas vrai.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle a bien dit que Madame ne vouloit pas qu'on le ſût; mais elle nous l'a confié à Lapierre & à moi.

LA MARQUISE.

O Ciel! qu'eſt-ce que j'entrevois?... Appellez-moi Juliette.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame.... Voilà mon mémoire; je ſupplie Madame d'y jetter les yeux, &

de ſe reſſouvenir que j'ai une femme & cinq enfants, & que je ſuis leur ſeule reſſource.

LA MARQUISE.

Je m'en occuperai, je vous le promets; mais allez-moi chercher Juliette, qu'elle vienne ſur le champ; allez. (*Le Valet-de-chambre ſort. La Marquiſe continue.*) Juliette.... oui, Juliette en eſt capable.... Grand Dieu! dans l'inſtant même où je la traite avec tant d'injuſtice!... Ah! que j'ai d'impatience de réparer mes torts.... Mais elle ne vient point; je vais l'aller chercher.... Je crois l'entendre... Ah, la voici.

SCENE IX.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, vous avez ſecouru cette pauvre femme en mon nom; vous vous êtes dépouillée de tout ce que vous poſſédiez, pour m'épargner la honte & la douleur d'abandonner cette infortunée?...

JULIETTE.

Et, mon Dieu! Madame, qui vous a dit cela?

LA MARQUISE *l'embraſſant avec tranſport.*

Je t'ai deviné; du moins mon cœur eſt capable de connoître & d'apprécier le tien,

JULIETTE.

Ce que j'ai fait, est bien simple : j'avois cet argent; mon pere & ma mere peuvent s'en passer; je l'ai donné, de votre part, à cette femme, mais en ajoutant que vous lui défendiez d'en parler à personne.

LA MARQUISE.

Ainsi, Juliette, vous espériez me cacher un si juste sujet de reconnoissance... Ah! de quel bonheur vous vouliez me priver!... Quoique je ne doive pas attribuer à votre amitié pour moi un procédé si noble & si touchant; quoique vous m'ayez dit, Juliette, que le seul motif de toutes vos actions est votre attachement pour ma tante, je ne vous en aime pas moins... & je n'en suis pas moins sensible au plaisir d'admirer vos vertus.

JULIETTE.

Ah! Madame, mon zele peut quelquefois être téméraire, indiscret, je le sens, je l'avoue; mais je m'étois flattée que la cause qui le produit vous étoit si connue, que vous daigneriez toujours l'excuser. Non, Madame, j'ose le dire, quand vous paroissez douter de mon cœur, vous n'êtes pas de bonne foi. Non, je ne me persuaderai jamais que vous soyez capable d'une si grande injustice.

LA MARQUISE, *avec le plus grand attendrissement.*

Juliette, ma chere Juliette! vous m'aimez donc toujours?

JULIETTE.

Si je vous aime !.... Ah ! Madame, puisque vous souffrez cette expression, je vous aime comme on doit aimer une bienfaictrice, une sœur, & l'objet du premier sentiment de mon ame. Songez donc, Madame, que nous n'avons pas vingt-deux ans, & qu'il y en a quinze que je vous aime. Tout ce qui vous touche m'est devenu personnel, vos peines sont les miennes ; je m'enorgueillis de vos succès, ou je m'afflige de vos fautes, parce que tout mon bonheur dépend de votre conduite & de votre réputation. Destinée dès l'enfance à vous consacrer ma vie, devant tout à votre famille & à vos bontés, pourrois-je, Madame, sans la plus affreuse ingratitude, avoir d'autres sentiments ?....

LA MARQUISE *l'embrassant.*

Ah ! que ne suis-je digne d'une amie telle que toi ?.... Pardonne-moi mes torts, mes injustices, je les déteste. Ah ! Juliette, l'inquiétude & le chagrin ont cruellement altéré mon caractere ; je ne le sens que trop... Ma situation m'accable, je l'avoue ; je n'y vois point de remede, & tout mon courage m'abandonne...

JULIETTE.

L'irrésolution & la foiblesse aggravent tous les maux. Il y a plus de six mois, Madame, que vous vous repentez, & que vous formez le projet de mettre de l'ordre dans vos affaires, sans avoir la force d'exécuter un dessein si louable. Alors les moyens en

étoient plus faciles. Plus vous balancez, & plus les difficultés augmentent.

LA MARQUISE.

Mais comment débrouiller ce chaos d'affaire? Par où commencer.

JULIETTE.

Par savoir au juste l'état de vos dettes.

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu! je le saurai aujourd'hui: j'ai reçu un billet de l'homme que j'ai chargé de cette information; il me mande qu'il viendra ce soir à huit heures me rendre réponse.

JULIETTE.

Mais, Madame, combien à-peu-près croyez-vous devoir?

LA MARQUISE.

Ah! je crains bien que mes dettes ne se montent à près de quarante mille francs. Enfin, je ferai une réforme entiere; j'abandonnerai ma pension; je saurai me passer de tout.... Ah! puissé-je à ce prix réparer mes torts!....

JULIETTE.

Vous saurez ce soir à huit heures l'état de vos affaires: mais, Madame, vous serez avec Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Comment ferai-je pour me débarrasser d'elle?.... Elle voudra veiller: dans l'état où je suis, ce tête-à-tête m'excédera. J'ai envie de lui écrire qu'il m'est impossible de la recevoir.

JULIETTE.

Cela ne se peut pas ; elle forceroit votre porte.

LA MARQUISE *vivement.*

Il est cependant cruel d'être importunée à cet excès par une personne qu'on n'aime point.... ou du moins qui est trop légere pour inspirer un sentiment bien tendre.

JULIETTE.

Qu'on n'aime point.... Vous l'avez dit, Madame, le mot vous est échappé.... Cependant elle forceroit votre porte, & même elle y seroit autorisée.... Voilà l'inconvénient de donner tous les droits de l'amitié *à une personne qu'on n'aime point.* Par vos démonstrations, vous avez contracté avec elle, & avec le monde, un engagement auquel vous ne pouvez vous soustraire tout-à-coup, sans être accusée d'inconséquence & de mauvais procédé. Il ne vous est pas possible de rompre avec elle ; vous ne pouvez que vous en éloigner par degrés.

LA MARQUISE.

Comment ai-je pu former une semblable liaison ?

JULIETTE.

Vous ne vous aimez ni l'une ni l'autre ; le temps vous dégagera facilement. Mais, pour revenir à vos affaires, si vous le permettez, Madame, je les ferai ce soir à votre place ; je verrai l'homme que vous en avez chargé ; & après le départ de Madame la Vicomtesse, je vous rendrai compte de notre entretien.

LA MARQUISE.

J'y consens. Je vais chercher quelques papiers que j'avois oublié de lui remettre, & que vous lui donnerez.... Que je crains d'apprendre ce qu'il vous dira!.... Vous ne m'en parlerez, ma chere Juliette, que lorsque la Vicomtesse sera partie ; car je veux, s'il est possible, lui cacher des peines que je ne puis confier qu'à vous seule.... Dites bien, ma chere amie, dites bien à cet homme, que s'il peut me tirer de cet affreux labyrinthe, sans que M. de Germini & ma tante en soient instruits, je lui devrai plus que la vie, car je croirai lui devoir l'honneur. Il m'a donné cette espérance, si mes dettes ne passoient pas quarante mille francs. Rappellez-le lui.

JULIETTE.

Je n'oublierai rien, Madame, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Répétez-lui que je lui abandonnerai ma pension pour le temps nécessaire ; que j'en signerai l'engagement. Il a de grandes obligations à ma famille, faites-les valoir ; enfin, dites-lui qu'il est ma seule espérance & ma derniere ressource.

JULIETTE.

Se peut-il, Madame, que vous recouriez ainsi à un étranger, quand vous avez une tante....

LA MARQUISE.

Je ne demande à cet étranger que de me prêter une partie de la somme dont j'ai besoin, & j'en payerai l'intérêt. Cette somme

après tout ne sera pas bien considérable, car j'ai plusieurs créanciers qui m'accorderont du temps.

JULIETTE.

Je le crois bien; ils vous ont assez volée pour cela. Vous n'avez jamais examiné ni arrêté un mémoire; vous ne savez le prix de rien, vous avez toujours tout acheté à crédit : voilà les principales causes de l'embarras où vous êtes. Mais n'en parlons plus, oublions le passé, & ne songeons qu'à l'avenir.

LA MARQUISE.

Ah! si je puis payer mes dettes, croyez-vous, Juliette, que j'en fasse jamais de nouvelles?

JULIETTE.

Si je croyois, Madame, qu'après la leçon que vous recevez, vous fussiez capable d'un tel égarement, je vous regarderois comme la personne la plus extravagante & la plus méprisable. Jugez si je puis avoir une semblable pensée.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, vous lisez bien dans le fond de mon ame.... Quand on a senti toute l'étendue de ses fautes, quand on en a gémi sincérement, il est impossible d'y retomber jamais. Mais ne perdons point de temps; avant le retour de la Vicomtesse, allons chercher ces papiers... Venez, chere Juliette, (*Elle la prend sous le bras*) dans mon cabinet. Venez. (*Elles sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIETTE *seule.*

Soixante-et-dix mille francs!... Elle doit soixante & dix mille francs!... Juste Ciel! dans quel état seroit-elle à présent, si elle savoit cette accablante nouvelle!... Cet homme sur lequel elle comptoit tant, je l'ai trouvé d'une sécheresse, d'une froideur... Enfin, je viens d'écrire à Madame Dorizée ce triste détail; je ne doute pas de sa générosité; mais la plupart de ces dettes sont exigibles tout-à-l'heure, pourra-t-elle y satisfaire?.... Ma malheureuse maîtresse, dans quel précipice on a su l'entraîner!... Sa situation me la rend mille fois plus chere encore. Quand elle étoit heureuse, que j'étois loin de connoître toute la force du sentiment qui m'attache à elle!... Elle ne se doute de rien encore; elle soupe tranquillement avec Madame la Vicomtesse. Depuis ce cruel entretien, je l'ai revue un moment; mais j'avois si bien composé mon visage, que loin d'y découvrir rien de fâcheux, j'ai cru m'appercevoir qu'elle concevoit de bonnes espérances... Sa tante, sa respectable tante

ne l'abandonnera pas, j'en suis sûre... Mais soixante & dix mille francs ! les aura-t-elle ?.. S'il faut les chercher & courir à des gens d'affaires, le secret sera divulgué ; & l'éclat est tout ce que je crains !... On vient, je crois ; Ciel ! c'est Madame... J'attends la réponse de Madame Dorizée ; jusques-là dissimulons, s'il se peut.

SCENE II.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

LA Vicomtesse écrit un billet dans ma chambre, & j'ai saisi ce moment pour vous dire un mot, ma chere Juliette ; je ne veux pas vous faire de questions... mais tout-à-l'heure vous paroissiez satisfaite.

JULIETTE.

Au nom de Dieu, Madame, ne montrez à Madame la Vicomtesse ni trouble ni inquiétude, je vous en conjure : vous savez à quel point elle est indiscrete. Prenez donc de l'empire sur vous-même ; ne vous laissez point abattre... (*Elle lui prend la main & la baise.*) Ma chere maîtresse !... Ah, Madame, pardonnez !... (*à part.*) Je ne puis cacher ma douleur...

LA MARQUISE.

Juliette... tu pleures !... Ah, je suis per-

due!... Il n'y a plus de ressources, je le vois...

JULIETTE.

Eh, qu'ai-je donc dit?... Mais, Madame, rassurez-vous, non, rien n'est désespéré... non, croyez-en ma parole; ce jour même terminera vos peines, je l'espere... j'en suis même sûre.

LA MARQUISE.

Se pourroit-il?... Mais pourquoi donc ces larmes que je t'ai vu répandre?

JULIETTE.

C'est un moment d'attendrissement dont je n'ai pu me défendre... mais je vous jure que je suis contente.... oui, je le suis.

LA MARQUISE.

Tu ne voudrois pas me tromper?

JULIETTE *à part.*

Hélas!... (*Haut.*) Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis pas encore parfaitement instruite de vos affaires; l'homme que vous en avez chargé, n'a pas encore pu les examiner entiérement. Je lui ai donné vos papiers, & demain matin vous aurez une derniere & positive réponse.

LA MARQUISE.

Mais du moins vous a-t-il donné quelque espérance?

JULIETTE.

J'en ai beaucoup, & je les crois très-fondées.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, vous me rendez la vie.

JULIETTE

JULIETTE.

Reprenez donc votre gaieté, que Madame la Vicomteſſe ne puiſſe avoir aucun ſoupçon; de grace, Madame, ſoyez avec elle comme à l'ordinaire.... Le ſecret eſt ſi eſſentiel!

LA MARQUISE.

Je me contiendrai, je vous le promets, mais cet effort eſt bien pénible... A préſent que mes yeux ſont tout-à-fait ouverts, ſi vous ſaviez à quel point elle m'eſt importune, comme elle me paroît folle, inconſéquente, ridicule!... & comme je vois clairement qu'elle ne m'a jamais aimée!.... Mais paix.... je crois l'entendre.

JULIETTE.

Oui, c'eſt elle.

SCENE III.

LA VICOMTESSE *en chambrelouque*, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE *à la Marquiſe.*

J'AI fini mon billet... Ah, ma chere Juliette, de grace, rendez-moi un ſervice; allez me chercher mon ſac à parfiler, que j'ai oublié là-dedans.

LA MARQUISE.

Et le mien auſſi.

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort.*)

LA VICOMTESSE.

J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive... Que je plains les gens désœuvrés; l'occupation a tant d'attraits!... Je l'ai bien éprouvé l'été dernier; je fis un voyage charmant à la campagne; nous y menions véritablement une vie délicieuse... douce... simple... Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin.... Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu; car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs une liberté, une gaieté... & un jeu... ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cents louis; puis des lectures ravissantes l'après-midi, pendant que nous parfilions... Oh cela étoit à tourner la tête.

LA MARQUISE.

Quel ouvrage vous lisoit-on?

LA VICOMTESSE.

Mais.... je ne m'en ressouviens pas trop... Je crois cependant que c'étoit un roman... mais un roman moral, philosophique; car aujourd'hui on trouve le secret de mêtre de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli siecle que le nôtre!.... Parlez un peu de philosophie & de métaphysique à nos meres & à nos belles-meres, vous verrez la mine qu'elles feront... Ah! voici nos sacs... Allons, faisons notre établissement.

(*Juliette tire des fauteuils.*)

LA MARQUISE.

Une petite table...

LA VICOMTESSE.

Oui, là, entre nous deux.

LA MARQUISE.

Mon cœur, voilà votre sac. (*Elles s'asseyent.*)

LA VICOMTESSE.

Quelle soirée nous allons passer; que ne puis-je ainsi les donner toutes à l'amitié!... (*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'estomac inouï. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE.

Et moi aussi. (*Elle bâille.*)

JULIETTE *à part.*

Cette charmante soirée commence bien vivement. Mais c'est ainsi que cela se passe toujours.

LA MARQUISE *.

Juliette, vous pouvez vous en aller. (*Juliette sort. Après un grand silence, la Marquise continue.*) Mon cœur, avez-vous du gros or?

LA VICOMTESSE.

Assurément, de l'or de bobines. Je n'en parsile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot? Allons, je vais vous donner un fagot. C'est tout ce que j'aime, que de

* Les deux amies doivent avoir dans toute cette Scene l'air de l'ennui & de la plus grande nonchalance, parler d'un ton froid & lent, & sans se regarder.

faire un fagot. (*Après un grand ſilence.*) Irez-vous mardi en traîneaux?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas. Et vous?

LA VICOMTESSE.

Et mon Dieu, oui, j'irai, & jeudi auſſi... Ce qui me contrarie à la mort... car je ſuis frileuſe à un excès!...

LA MARQUISE, *après un grand ſilence.*

Mais quelle heure eſt-il?

LA VICOMTESSE.

Je n'en ai point d'idée... (*Elle bâille.*) Le temps paſſe ſi vîte pour moi, quand nous ſommes enſemble.

LA MARQUISE *bâille, enſuite elle regarde à ſa montre.*

Comment donc, il n'eſt pas onze heures!

LA VICOMTESSE.

Cela n'eſt pas poſſible; il y a plus d'une heure que nous avons ſoupé. (*Elle regarde ſa montre.*) Dix heures trois quarts, cela eſt vrai...

LA MARQUISE.

A quelle heure avez-vous démandé vos chevaux?

LA VICOMTESSE.

A une heure.

LA MARQUISE *à part.*

Ah, Ciel!... Quelle contrariété!

LA VICOMTESSE.

Mais mon cocher eſt ſi peu exact, que je parie qu'il ne ſera pas ici avant deux.

LA MARQUISE *à part.*

Cela eſt agréable.

LA VICOMTESSE.

Qu'avez-vous, mon cœur? vous avez l'air de souffrir.

LA MARQUISE.

Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux... J'ai des inquiétudes dans les jambes... (*Elle se leve, & la Marquise aussi.*)

SCENE IV.

JULIETTE, LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

JULIETTE *à la Vicomtesse.*

MADAME...

LA VICOMTESSE.

Quoi, Juliette?

JULIETTE.

Il y a là-dedans une personne qui demande à vous parler, Madame.

LA VICOMTESSE.

A moi?

JULIETTE.

Oui, Madame.

LA VICOMTESSE.

A l'heure qu'il est, cela est singulier. Allons, j'y vais.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

Du moins je vais reſpirer un moment... Ah, je ſuis excédée!...

JULIETTE.

J'avois prévu que la converſation entre vous ſeroit fort languiſſante...

LA MARQUISE.

Et cette fureur de reſter juſqu'à deux heures du matin pour parfiler, ſans dire un mot; cela eſt réellement inconcevable.

JULIETTE.

En veillant ainſi, elle ne ſe levera demain qu'à midi; le dîner & ſa toilette la conduiront à l'heure des ſpectacles, & puis ce ſera une journée de paſſée... Si elle ſe couchoit de bonne heure, que feroit-elle de ſes matinées?

LA MARQUISE.

Eſt-ce-là vivre?... Elle eſt avec cela d'une légéreté! Elle avoit, diſoit-elle tantôt, les choſes les plus intéreſſantes à me confier, des conſeils à me demander; & ce ſoir elle a totalement oublié *ſes peines*, *ſes chagrins*, dont elle avoit tant d'impatience de me faire le détail.

JULIETTE.

Et vous ne le lui avez pas rappellé?

LA MARQUISE.

Je m'en ſuis bien gardée; car après tout, ſon ſilence me convenoit encore mieux que ſon entretien.

JULIETTE.

La voici. Elle a l'air bien affairée : je vous laiſſe; ſûrement pour le coup elle a quelque ſecret à vous dire. (*Elle ſort.*)

SCENE VI.

LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

AH! mon cœur, vous me voyez dans une agitation, dans un trouble....

LA MARQUISE.

Que vous eſt-il donc arrivé?

LA VICOMTESSE.

C'eſt une de mes femmes qui demandoit à me parler....

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, elle eſt venue m'avertir que ma belle-mere eſt dans une colere affreuſe contre moi. Elle a ſu toute l'hiſtoire de la Baronne; elle eſt amie de ſes parents; & cette perte au jeu, qu'on attribue à mes conſeils, a diſpoſé ma belle-mere à me faire le plus beau ſermon!... Imaginez-vous

qu'elle eſt établie dans ma chambre, & qu'elle m'attend pour me prêcher... Oh! elle m'attendra long-temps, car je ſuis décidée à paſſer la nuit ici....

LA MARQUISE.

Mais quelle folie!...

LA VICOMTESSE.

Mais voulez-vous que j'aille m'expoſer à une ſcene, ayant déja mal aux nerfs, après avoir ſoupé, & avec la ſenſibilité que vous me connoiſſez... non, cela eſt impoſſible. Je reſterai ici juſqu'à demain matin.... Nous cauſerons.... J'ai tant de choſes à vous dire!... Vous ne pouvez imaginer à quel excès je ſuis à plaindre dans mon intérieur... Vous me voyez ſouvent des momens de mélancolie. Cette inégalité eſt bien excuſable, & toute la philoſophie du monde n'eſt pas toujours ſuffiſante pour ſurmonter des peines qui touchent ſi ſenſiblement.

LA MARQUISE.

L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous fait les diſſimuler ſi bien.

LA VICOMTESSE.

En effet, j'en ai, du courage.... Si je n'avois pas *du caractere & de la force*, que deviendrois-je?... Jugez de ma ſituation, la voici en deux mots: j'ai un mari qui ſe plaint de moi, & qui me contrarie ſans ceſſe; un beau-pere & une belle-mere qui ne peuvent me ſouffrir, & avec qui je ſuis forcée de vivre, puiſque je loge chez eux; j'ai cent ennemis qui me noirciſſent & me

calomniant; &, excepté vous, je n'ai pas une seule amie.

LA MARQUISE.

Cette situation est affreuse. Mais qu'avez-vous tenté pour l'adoucir?

LA VICOMTESSE.

Je tâche de me dissiper; je ne reste jamais chez moi; je sors; je cours; je cherche des gens dont je ne me soucie guere, & qui ne m'aiment point, pour éviter ma famille qui me hait & me tourmente.

LA MARQUISE.

Mais on ne peut pas toujours fuir sa famille, il faut bien la retrouver quelque fois, & rien ne peut soustraire à l'autorité d'un mari. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de se faire aimer de ceux dont on dépend, que de les braver, de les irriter, & de les conduire peut-être à des extrêmités violentes?

LA VICOMTESSE.

Mais pour leur plaire, il faudroit presque renoncer au monde; il faudroit rester chez soi une partie de la journée; il faudroit y souper souvent, ne point faire des dettes, & ne point jouer au Pharaon.

LA MARQUISE (*riant.*)

En effet, voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

LA VICOMTESSE.

Vous vous moquez.... Je comprends bien que ces volontés ne seroient pas tyranniques pour vous, & que vous vous y soumettriez sans peine, vous qui êtes la raison même. Mais je n'ai pas eu l'avantage

dont vous jouissez, celui de recevoir une éducation parfaite. On vous a donné mille talents, vous savez vous occuper, & vous pouvez rester chez vous sans ennui; vous avez eu un excellent guide pour diriger vos premiers pas dans le monde; vous avez reçu d'utiles conseils qui doivent former votre esprit & votre cœur: il n'est donc pas étonnant que vous ayez de l'ordre, de la raison, & des principes invariables. Si vous n'étiez pas, comme vous l'êtes, un modele de conduite & de sagesse, il auroit fallu que vous fussiez née imbécille, ou folle. Ainsi, ma chere amie, ne vous enorgueillissez pas trop de toutes vos perfections; vous en devez la plus grande partie aux tendres soins de votre estimable tante.

LA MARQUISE, *à part.*

O Ciel! quelle amere & juste critique elle fait de moi, sans le vouloir!

LA VICOMTESSE.

Pour moi, j'ai été mise au couvent dès mon enfance, & je n'en suis sortie que pour me marier; vous êtes raisonnable, & je suis étourdie, cela est dans l'ordre.... Je me suis livrée à la mode que j'ai trouvée établie dans le monde; n'ayant nulle ressource en moi-même, j'en ai cherché dans une dissipation qui pouvoit seule m'arracher à l'ennui.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes si jeune: vous pourriez encore acquérir des connoissances, des talents,

LA VICOMTESSE.

Je le voudrois, j'y fais ce que je puis..., Je fais un cours de Phyſique; j'ai un maître de billard; je monte à cheval au manege; j'apprends à mener une caleche : avec tout cela, quand je ſuis ſeule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins déſœuvrée, & la retraite ne m'en eſt pas plus agréable.

LA MARQUISE.

Je le crois bien : le genre d'étude que vous avez choiſi, ne doit pas vous être d'une grande reſſource dans la ſolitude.

LA VICOMTESSE.

Mais cependant ce genre d'étude eſt très-à la mode, & toutes les femmes aujourd'hui s'y livrent également.

LA MARQUISE.

Laiſſons aux hommes les exercices violents & les ſciences; ils n'ont pas nos graces, nous n'avons pas leur force. Ils ſont faits pour les grandes choſes; la témérité, l'audace, l'enthouſiaſme leur conviennent; la modération, la raiſon & la douceur, voilà notre partage. En cherchant à nous reſſembler, ils s'aviliroient; & nous, en voulant les imiter, nous renonçons à tous nos agréments, & nous perdons les plus ſûrs moyens de leur plaire.

LA VICOMTESSE.

Ainſi, mon cœur, vous condamnez une femme qui joue au billard, qui va à la chaſſe, & qui fait des cours de ſciences?

LA MARQUISE.

Il me semble qu'en toutes choses on ne doit condamner que l'excès. Une femme qui consacreroit toute sa vie aux occupations dont vous parlez, & qui d'ailleurs ne cultiveroit aucun autre talent, me paroîtroit, je l'avoue, fort à plaindre; car enfin, à quarante ans, on ne peut ni suivre une chasse, ni conduire une caleche.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais pensé à ce que je ferois à quarante ans... Vous m'en donnez l'idée, il faut que je m'en occupe... Je serai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela.... Mon cœur, vous parlez comme un ange, vous m'avez persuadé, & je vais quitter le cheval... Aussi-bien il me donne des courbatures.... Mais j'entends Juliette.... Que nous veut-elle?

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, JULIETTE, *tenant deux dominos & des masques.*

JULIETTE *à la Vicomtesse.*

MADAME, voici les habits de bal que vous avez demandés.

LA MARQUISE.

Comment, des habits de bal!

LA VICOMTESSE.

Il y a aujourd'hui bal de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon cœur, nous allons y aller.

LA MARQUISE.

Ah, je vous jure, par exemple, que je n'en ferai rien.

LA VICOMTESSE.

Mais écoutez donc, je ne veux rentrer chez moi très-décidément qu'à cinq heures du matin. Il est une heure; que voulez-vous que nous fassions d'ici là?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez; pour moi, je vous déclare que je vais me mettre dans mon lit.

LA VICOMTESSE.

Bon, je connois cela, c'est votre maniere; vous commencez toujours par refuser....

LA MARQUISE.

Vous ne me reprocherez plus ma foiblesse, car je vous promets désormais de persister dans ma résistance.

LA VICOMTESSE.

J'y consens. Mais pour aujourd'hui, cela seroit trop cruel; je ne puis rentrer chez moi, vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous offre un lit.

LA VICOMTESSE.

Moi, me coucher, moi, dormir dans l'agitation où je suis!

LA MARQUISE.

Vous me persuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

LA VICOMTESSE.

Ce sera du moins une distraction, & j'en ai grand besoin.

JULIETTE *à part.*

Comme cela est touchant!

LA VICOMTESSE.

J'en fais juge Juliette.... Ecoutez, ma chere Juliette, j'ai une raison.... une très-forte raison qui m'empêche de rentrer chez moi.

JULIETTE.

Je la sais, Madame, cette raison.

LA VICOMTESSE.

Comment?

JULIETTE.

Mademoiselle Henriette, votre femme-de-chambre, que j'ai vue ce soir pour la seconde fois de ma vie, m'a conté, avec le plus grand détail, tout ce qu'elle a eu l'honneur de vous dire; & comme elle ne m'a pas demandé le secret, il m'est permis, Madame, de vous avertir de ne pas trop compter sur sa discrétion.

LA VICOMTESSE.

Mais où trouver une femme-de-chambre discrete? Voilà la sixieme à laquelle je donne ma confiance; j'en ai déja renvoyé cinq, je ne peux pas mieux faire.... Enfin, vous voyez bien, Juliette, qu'il vaut bien mieux aller au bal, que d'attendre ici le jour, &

de nous ennuyer à mourir... Allons, habillez votre maîtresse.

LA MARQUISE.

Mais c'est une persécution inutile....

JULIETTE, *bas à la Marquise.*

Vous ne pourrez, Madame, vous en débarrasser qu'à ce prix.

LA MARQUISE, *bas à Juliette.*

Cela est insupportable.

LA VICOMTESSE.

Je vous assure que je n'ai guere plus d'envie que vous d'aller au bal.

LA MARQUISE.

Oui, c'est par raison que vous vous faites cet effort; en vérité, cela est héroïque!... Mais, écoutez, je veux bien vous y suivre....

LA VICOMTESSE, *avec transport.*

Ah, charmante personne!... Mon cœur, que je vous aime....

LA MARQUISE.

Mais à condition que si vous y trouvez une femme de votre connoissance, je vous laisserai avec elle, & que j'aurai la liberté de m'en aller.

LA VICOMTESSE.

Voilà qui est dit.... de tout mon cœur; oh, cela est trop juste! Allons, allons, habillons-nous.

JULIETTE *à la Vicomtesse.*

Madame, voulez-vous passer votre habit?

LA VICOMTESSE.

Volontiers.... (*Elle s'habille.*) Nous aurons de bonnes figures là-dedans....

LA MARQUISE *à part.*

Quelle folie!... Quelle inconséquence.... Mais du moins, son éducation lui sert d'excuse.... On ne doit que la plaindre....

JULIETTE, *à la Marquise.*

A vous, Madame, à présent.

(*Elle habille la Marquise.*)

LA VICOMTESSE.

On m'a dit que le bal seroit superbe ce soir.... Je crois que j'y serai aimable.... Où sont donc nos masques?... Ah! les voilà.... Je prends celui-ci.... Dépêchez-vous donc, petit chat.... Ah, vous êtes charmante comme cela!... Le drôle d'habit.... C'est joli, de se déguiser... Et notre coëffure?...

JULIETTE.

Elle est là....

LA MARQUISE.

Mettons d'abord nos masques.

(*Elle met son masque.*)

LA VICOMTESSE.

Dépêchez-vous donc, chere Juliette.... les pieds me brûlent.... Voilà justement l'heure où le bal est ravissant.... Allons, allons, de la diligence.

(*Elle met son masque.*)

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient.... Voyez ce que c'est, Juliette....

JULIETTE.

Eh, mon Dieu! Madame....

LA MARQUISE.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je crois entendre la voix de Madame Dorizée.

LA MARQUISE.

O Ciel!

JULIETTE.

Je ne me trompe point, c'eſt elle-même.

LA MARQUISE.

Je tremble.

LA VICOMTESSE.

Quel fâcheux contre-temps!...

JULIETTE *à part.*

Voilà, pour le moment, une terrible apparition.

SCENE VII.

DORIZÉE, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE,

(Dorizée reſte un moment dans le fond du Théâtre à conſidérer la maſcarade avec ſurpriſe; la Vicomteſſe & la Marquiſe paroiſſent interdites & confuſes.)

DORIZÉE *s'avançant.*

JE trouble à regret vos plaiſirs, mais il faut abſolument que je diſe un mot à ma niece...

LA VICOMTESSE, *bas à la Marquiſe.*

Sauvez-vous, mon cœur... je reſterai;

j'eſſuyerai la ſcene à votre place ; je me ſacrifie volontiers....

LA MARQUISE, *bas à la Vicomteſſe.*

Non, ſortez vous-même, je vous en conjure.

LA VICOMTESSE, *bas.*

Je ne puis vous abandonner.

DORIZÉE.

J'ai perdu l'habitude du bal,.. & vous êtes trop bien déguiſées pour que je puiſſe vous reconnoître... Ma nieçe, voulez-vous bien me répondre?....

LA VICOMTESSE,

(*s'avançant avec une petite voix de bal,*)

Ma chere tante, pardonnez-moi cette petite maſcarade....

LA MARQUISE, *ſe démaſquant,*

Ma tante, je ſuis au déſeipoir!...

LA VICOMTESSE,

(*bas à la Marquiſe.*)

C'eſt donc moi qui dois prendre le parti de la fuite... Adieu, mon cœur. Je ſuis inconſolable de tout ceci. Les tantes & les belles-meres ſont aujourd'hui conjurées contre moi; je vais me livrer à la mienne, pour me punir du trouble que je vous cauſe... Adieu.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX & derniere.

DORIZÉE, LA MARQUISE, JULIETTE.

(*Juliette fait quelque pas pour s'en aller.*)

DORIZÉE.

RESTEZ, Juliette; vous m'avez écrit; je vous dois une réponſe, & je ne veux pas vous la faire attendre plus long-temps.

JULIETTE.

Ah, Madame, j'oſe la deviner...

DORIZÉE, *à la Marquiſe.*

Quittez cet air embarraſſé, ma niece; regardez-moi, vous ne verrez ſur mon viſage aucune trace de mécontentement: je pourrois me plaindre de vous; mais vous paroiſſez trop ſentir votre tort, pour qu'il me ſoit poſſible de vous le reprocher.

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez pénétrée de regret & de confuſion; l'excès de votre indulgence me rend plus coupable encore... Je n'oſe vous faire le détail des raiſons qui pourroient m'excuſer un peu; mais daignez demander à Juliette de quelle maniere j'ai été entraînée, & combien j'avois de répugnance...

DORIZÉE.

Sans ſavoir vos raiſons, & ſans pouvoir

les croire bonnes, je ſuppoſe, puiſque vous m'avez manqué de parole, qu'il a dû vous en coûter beaucoup.

LA MARQUISE.

Je vous ai trompée; mais que j'en ſuis punie! Ah! ſi vous pouviez lire dans mon cœur!...

DORIZÉE.

Vous m'avez affligée, vous m'avez fait un menſonge, mais vous ne m'avez point trompée. Pendant l'hiſtoire que vous me faiſiez tantôt, j'ai joui d'un plaiſir, celui de me convaincre par votre rougeur & par votre mal-adreſſe, que du moins vous mentiez pour la premiere fois. Comme j'ai plus d'expérience que vous n'en avez, avec plus d'art, vous ne m'auriez pas perſuadée mieux, & je ſens que jamais je ne l'aurois oublié. Pluſieurs circonſtances peuvent faire pardonner une légéreté, un manque d'égards; mais rien ne peut rendre excuſable un inſtant, un ſeul inſtant de fauſſeté. Ceſſez donc, mon enfant, de vous reprocher un tort que je vous pardonne, & dont je ne vous parlerai plus. Je ſuis venue ce ſoir, j'ai forcé votre porte, non pour avoir cette explication, mais pour vous apporter une bonne nouvelle que je viens d'apprendre dans l'inſtant.

LA MARQUISE.

Une bonne nouvelle!... Quoi.... M. de Germini eſt-il en route?... Va-t-il arriver bientôt?...

DORIZÉE.

Vous l'avez deviné.... C'eſt ſur quoi je voulois vous prévenir.

LA MARQUISE *à part.*

Ah, Dieu!... (*Haut.*) Bientôt... Dans combien de jours?

DORIZÉE.

Il vouloit vous ſurprendre.... mais j'ai jugé qu'il falloit vous avertir.... Il m'a écrit... Il arrive cette nuit même; il ſera ici dans une heure...

JULIETTE.

Elle pâlit.... elle chancele... Ah, Madame!... (*Dorizée & Juliette ſoutiennent la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Il arrive dans une heure!...

DORIZÉE.

D'où vient ce ſaiſiſſement?... Que pouvez-vous craindre? N'avez-vous pas une mere, une amie?... N'avez-vous rien à lui dire?... Ne pourrai-je obtenir un moment de confiance?... Ah! quand vous me la refuſez, comment ne pénétrez-vous pas que mon cœur doit deviner vos peines?... Ne parlerez-vous point, ma fille?... Eſt-ce là le prix que vous réſerviez à tant de tendreſſe?

LA MARQUISE.

Quel moment choiſiſſez-vous pour me demander cette confiance que je vous dois à tant de titres?... Vous êtes tout pour moi... Je vous aime comme je dois vous aimer; je ne puis mieux vous peindre l'ex-

ces d'un attachement si tendre... S'il ne s'agissoit que de vous avouer mes fautes, n'en doutez pas, mon cœur vous seroit ouvert... Si vous n'étiez que mon amie, vous sauriez tous mes secrets... Mais ma bienfaictrice!... mais abuser de votre bonté, de votre générosité..... non, je ne le puis.....

DORIZÉE.

Puisque vous ne voulez pas parler, il faut donc vous prévenir..... Grace aux soins de Juliette, je l'ai pu. Je m'afflige de ne devoir qu'à elle le bonheur de vous être utile.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, ô Ciel!

JULIETTE.

Oui, Madame, je l'avoue, je vous ai trahie; vous deviez soixante & dix mille francs....

LA MARQUISE.

Ah, Dieu! se peut-il?...

DORIZÉE.

Ils sont payés....

LA MARQUISE.

Ah, ma tante!...

JULIETTE *lui baisant la main.*

Souffrez, Madame.....

LA MARQUISE.

Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits, & comment pourrai-je jamais expier toutes mes fautes!... Mais, ma tante, mon cœur est déchiré quand je pense qu'une telle générosité doit déranger

votre fortune, & que, pour réparer mes folies, il vous en coûte les plus grands sacrifices.

DORIZÉE.

Non, mon enfant, rassurez-vous : j'avois cette somme; pouvois-je en faire un usage qui me fût plus cher? Voilà le fruit de l'économie; on peut par elle rendre un service essentiel à ce qu'on aime : quelle est la fantaisie satisfaite dont on doive jamais attendre un plaisir qu'on puisse comparer à ce bonheur inexprimable?

LA MARQUISE.

Vous me sauvez l'honneur aux yeux du monde; mais quels remords vous me laissez! Je n'ai jamais senti, comme dans cet instant, la coupable extravagance de ma conduite. Quand vous faites tout pour moi, par une inconcevable fatalité, je n'en suis peut-être que plus à plaindre.... Pouvez-vous m'aimer encore? Puis-je me flatter de n'avoir rien perdu de mes droits sur votre cœur, après en avoir tant abusé?.... Pourriez-vous désormais, & m'estimer, & croire mes promesses?.... Ah! daignez, par pitié, s'il est possible, me raccommoder avec moi-même....

DORIZÉE.

Calmez-vous, ma fille, calmez-vous; & ne me supposez pas des inquiétudes pour l'avenir, que votre repentir détruiroit, si j'avois pu les concevoir. Vous vous êtes égarée, il est vrai; mais je ne dois attribuer

la plus grande partie de vos fautes qu'à moi-même.

LA MARQUISE.

A vous? ô Ciel!...

DORIZÉE.

Oui, sans doute : je vous ai donné de bons conseils, mais je ne vous ai peint les dangers du monde que trop vaguement. Si je vous avois bien détaillé tous ses écueils, avec l'esprit & l'ame que vous avez, vous les auriez évités, j'en suis sûre. Vous avez reçu par l'expérience une leçon cruelle que j'aurois pu vous épargner. Mais tout est réparé; oublions nos peines & nos regrets, & ne songeons qu'au bonheur dont nous allons jouir.

LA MARQUISE.

Ah, le bonheur! Enfin, vous me l'avez fait connoître : c'est dans le sein de sa famille, c'est en remplissant ses devoirs, qu'on peut le trouver. La vertu & les sentiments les plus doux & les plus naturels y conduisent & le procurent. La vanité, l'affectation, & les faux airs en éloignent. Il n'est enfin le partage que d'une ame pure & d'un esprit juste.

DORIZÉE, *l'embrassant.*

Il doit être le vôtre. Il le sera, j'en suis certaine. Mais venez, mon enfant, allons au-devant de M. de Germini, venez.

LA MARQUISE.

Je vais donc le revoir, & rien ne troublera ma joie.... Ah! ma tante!.... Juliette venez avec nous, je veux goûter le plaisir

plaisir d'être dans le même instant réunie à tout ce que j'aime!....

JULIETTE.

Vous devez lire dans mon cœur, Madame, & vous y voyez sûrement l'excès de mon bonheur & de ma reconnoissance.

DORIZÉE.

Ne perdons plus de temps, venez, Juliette; allons, ma chere fille. (*Elle prend sous le bras la Marquise, qui donne la main à Juliette.*

LA MARQUISE, *en s'en allant.*

Ah! que je suis heureuse!....

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Théâtre à l'usage des jeunes Personnes.* Il n'est pas possible de peindre la morale sous des traits plus naturels & plus intéressants que ceux qui caractérisent les Pièces contenues dans cet Ouvrage, dont la lecture seule doit inspirer aux jeunes personnes, autant d'horreur pour le vice, que de goût pour la vertu. A Paris, ce 6 Avril 1779.

TERRASSON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Œuvres de Madame la Comtesse de****, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enrégistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité,

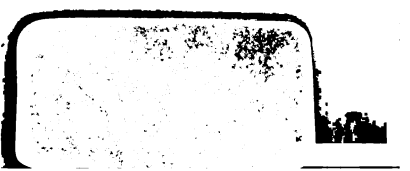
tant du Privilege que de la ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du con-

sent desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le seizieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-neuf, & de notre regne le sixieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Régistré sur le Régistre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 1737, fol. 155, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Juin 1779.

GOGUÉ, Adjoint.

523677